NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIQUE
Collection dirigée par H. DELACROIX, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LES GRANDES FORMES
DE
LA VIE MENTALE

PAR

H. DELACROIX
Professeur à la Sorbonne
Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1934

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

8° R
40994

CHAPITRE PREMIER

CONSCIENCE. — ACTIVITÉ. — PERSONNE

En un sens la conscience est la première réalité ; elle est le fait premier. Rien n'existe qu'en elle et par elle. Sans elle y aurait-il des choses ?

D'où l'impossibilité de la définir. Elle enveloppe tout, elle est la condition de tout. « Le connaître est le cœur même de l'être. »

D'où l'insuffisance de toute métaphysique réaliste. Les abstraits n'ont point d'être. De quoi déduirait-on la conscience ? D'où la faiblesse psychologique de l'Objectivisme qui prétend s'en passer, de l'Épiphénoménisme qui en fait un accident, du Parallélisme qui la juxtapose à une autre réalité, sans rendre raison ni de cette autre réalité, ni de la juxtaposition.

***

La Conscience unit et oppose deux termes corrélatifs, le Monde et le Moi. Elle est, sous l'opposition de ces deux termes, l'unité de la pensée qui les pose.

Elle est d'abord l'apparition à soi-même d'un sujet particulier : d'un corps, système de rouages complexes, suscitateur d'impressions internes de toute espèce ; d'un jeu de besoins, de bien-être et de malaise ;

d'ajustements et d'adaptations qui retentissent en force et en faiblesse, en tension et en détente.

Plus profondément elle est une histoire et une œuvre, une destinée et une aventure. La torpeur quotidienne est traversée par la féerie et le tragique des instants sublimes et passionnés.

La conscience de l'Univers enveloppe celle de ce sujet particulier. Le sujet ne se perçoit qu'en percevant l'Univers. C'est au sein d'un Univers qu'il se perçoit toujours ; c'est en lui et par lui qu'il est lui-même. Sa forme individuelle n'est qu'une des innombrables formes dont il se sait entouré ; sa destinée individuelle, un moment de la causalité et de la finalité universelles.

***

Le « Tout » et le « Quelqu'un » sont termes corrélatifs. Toute conscience est centre d'Univers et fragment d'Univers. La conscience, condition de toutes les existences, suppose l'ensemble des existences, l'Univers des Choses et l'Univers des Consciences.

Cette mince pellicule transparente laisse entrevoir, à chacun de ses déroulements, toute la profondeur de la personnalité et l'épaisseur formidable du monde : la virtualité de la chose et l'insondable de l'esprit. C'est pourquoi Leibniz dilatait la notion de Conscience et la portait à la mesure de l'Univers. Elle se déploie entre deux nébuleuses.

***

A tous les degrés de la conscience apparaît donc la possibilité d'une double attitude, d'un double mouve-

ment. Elle se tourne vers le monde ou se replie sur soi. Le monde, c'est-à-dire, sous la forme diverse qu'il prend aux différents moments de l'évolution humaine, le monde de la connaissance et de l'action ; à la limite, une métaphysique de la matière et de l'objet. En face du monde, le sujet, la Personne avec ses prétentions, ses aspirations, ses valeurs, son personnalisme.

***

Partout où il y a conscience, une activité est à l'œuvre ; Loin d'être un reflet, un miroir, la Conscience est agissante et productive.

Dans cette vérité s'accordent un grand nombre de doctrines contemporaines, d'inspiration diverse. Depuis le courant biologique et pragmatique, jusqu'aux métaphysiques de la Liberté.

La signification biologique de la Conscience ; le caractère utilitaire des sensations, signaux pour s'orienter dans le monde ; des représentations et des souvenirs, expérience accumulée pour féconder et diriger l'action présente ; des idées, schémas qui subordonnent l'action présente aux règles que l'expérience a établies ; des états affectifs, avertissement et mise en garde. Voilà quelques thèses devenues très banales où le caractère fonctionnel de la Conscience est parfois poussé jusqu'à un finalisme intempérant.

Toute l'œuvre de Ribot et de bien d'autres sur le rôle des phénomènes moteurs pourrait être rappelée également.

Et certes Ribot a raison dans ce qu'il affirme. Il n'a qu'un tort, c'est de prendre le mouvement, moyen d'action, pour l'action elle-même ; de chercher dans

le muscle la clef de l'orientation active ou mentale. Il faut remonter plus haut.

Mais le rôle des mouvements est indéniable. Toute conscience repose sur l'architecture motrice du corps entier, sur l'organisation de ce réseau d'activités spécialisées et centralisées à différents niveaux, qui constitue le corps. Avant toute compréhension et toute action est l'équilibre sensori-moteur, base de comportement de tout notre psychisme. Son tonus supporte toutes les masses et engendre tous les mouvements. Notre corps nous fournit nos axes et nos coordonnées. Dans cet Univers où il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, il organise notre Univers. Il se constitue soi-même et le monde des choses par les mouvements constitutifs de la perception et les mouvements de réponse à la perception constituée.

*
* *

La philosophie d'un Hamelin ou celle d'un Bergson opposent justement l'activité de la Conscience à l'inconscience de l'Automatisme.

On doit dire avec Hamelin que la conscience est toujours organisation commençante, activité de choix ; dans un acte quelconque, la possibilité de l'inhiber, de l'arrêter, de le diriger. Toute représentation est ainsi en quelque mesure action, sollicitation d'action, préparation à l'action. La Conscience est Liberté.

On doit dire avec Bergson que parmi nos actions, celles-là sont conscientes qui se font et pourraient ne pas se faire. La conscience marque l'écart entre le réel et le possible ; l'arrêt de l'action, l'invention et

la liberté. La Conscience est choix. Et c'est pourquoi elle est au maximum dans l'hésitation, dans les crises intérieures ; au minimum dans les actes automatiques, réflexes, instincts, habitudes, où la représentation est bouchée par l'action. C'est pourquoi elle s'endort en torpeur végétative, là où il n'y a pas de mouvement spontané, et s'éveille avec la mobilité, le risque, l'aventure.

***

Avec la même précision Claparède, dans toute son œuvre, montre que la Conscience est beaucoup plus un appareil de prévision et de contrôle qu'un instrument d'exécution ; le passage de l'intention à l'exécution reposant au contraire sur des mécanismes préalablement établis.

Toute conscience est le signe et l'œuvre d'un conflit : au dehors ou au dedans. Riches de conscience aussi les conflits de l'instinct et de l'intelligence ; de même les conflits au sein de la personnalité : quand le passé et l'avenir s'entrechoquent dans le présent. Cet accord difficile avec notre destin, cette imperfection dramatique, c'est la marque de la conscience.

D'où la conscience aiguë, dirons-nous, des tâtonnements, des virtualités, des essais, de la rêverie sur soi, de la méditation de soi. On peut faire d'une pointe de Schizoïdie un instrument de découverte psychologique. Marcel Proust l'a bien prouvé.

***

De ce caractère proviennent pour une part les illusions que l'on reproche à la Conscience, son inexac-

titude objective, son caractère partial, égocentrique, son fanatisme. La Conscience, action et efficacité, ne nous procure ni de nous-mêmes, ni des choses, une reproduction fidèle : la différence de deux images donne dans la vision binoculaire l'impression du relief, mais cette différence elle-même est ignorée.

Ici encore se rencontrent bien des doctrines contemporaines. Il suffit de renvoyer à Brunschvicg et à ses pages vigoureuses sur les erreurs de la Conscience de Soi ; au bovarysme de Jules de Gaultier ; à la Psychanalyse pour qui la Conscience n'est que la région des symboles, la personnalité, par peur de soi et des autres, s'enveloppant d'un monde de fictions.

C'est pourquoi nous dirons que l'introspection a sans cesse besoin d'être redressée et contrôlée. Il faut faire la science de Soi. On s'éprouve par ses œuvres. C'est ce qu'il y a de solide dans l'éternelle critique qu'Auguste Comte et Émile Meyerson ont reprise avec tant de vigueur.

Ce qui n'empêche point que nous donnerions beaucoup pour pouvoir atteindre directement, sous le comportement de nos semblables, quelque chose du jeu de sentiments qu'il nous faut reconstruire du dehors, avec beaucoup de peine et sans toucher jamais la certitude immédiate.

***

L'activité de la Conscience dépasse l'adaptation au milieu biologique et social. L'homme est surtout adapté à ce qui n'est pas. L'Univers de la pensée, le monde moral dessinent un champ de possibilités qui déborde le monde des champs de force, des excita-

tions et des stimulations. L'Acte mental, fondateur de toutes les choses humaines et sociales, suppose une activité plus riche qu'un simple jeu de réponses au milieu, même correctes et bien fondées.

La Conscience, qui est activité et choix, enveloppe l'Intelligence, qui est discernement et invention. La Conscience croît avec la complication de l'organisme et du milieu ; avec l'architecture cérébrale et l'intégration des échelons fonctionnels ; avec la puissance d'action. On peut dire qu'à chaque degré de l'échelle biologique elle prend un aspect nouveau. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer chez l'homme ses dégradations, quand la structure qui la supporte, vient à s'effondrer.

Elle exprime la puissance de vie et aussi la puissance d'ordonner la vie. La brutalité de vivre se perd dans une passion ardente, qui ne connaît que soi et qui méconnaît de l'univers tout ce qui n'est pas soi. Ainsi elle court le risque de se perdre soi-même. Le vouloir vivre, sans l'art de vivre, n'eût jamais édifié ces architectures complexes et savantes que sont les subtils et vastes états d'âme. L'art de vivre, l'ordre, l'art tout court sont de grands fabricateurs de conscience. La conscience est une œuvre savante que l'élan vital soutient sans suffire à l'expliquer.

***

Nous apercevons maintenant de façon claire ce qu'il y a de fondé et d'incomplet dans la psychologie objective et le Behaviorisme d'une part, dans l'épiphénoménisme d'autre part. Je ne parle pas du parallélisme qui accumule, sans profit d'explication, toutes

les difficultés de la thèse subjective et de la thèse objective.

Dans la formation de la doctrine objective se mêlent des courants variés. Le thème poétique et moral de la vanité de la Conscience perdue dans l'immense nature.

Le préjugé du réalisme, le succès de la science qui fait de l'objet la condition du sujet. La doctrine objective traite le corps comme un objet. Elle oublie qu'il est aussi bien le sujet.

Le développement de la biologie, de la physiologie et de la neurologie ; la méthode anatomoclinique ; les correspondances et les localisations.

La psychologie animale et sa réaction légitime contre l'anthropomorphisme, son principe d'économie.

Par toutes ces avenues, quelques penseurs ont été amenés à dire que la complication de la matière aboutit à la vie et à la conscience. On part d'une doctrine analogue à l'Automatisme cartésien et on l'applique à la pensée. La Conscience est oubliée, ou si elle est invoquée, elle n'apparaît que comme un reflet de ce monde objectif.

***

Traiter la conscience comme une suite, une efflorescence de l'organisme, ce que fait l'Épiphénoménisme, c'est supposer l'organisme tout fait et puis la conscience par surcroît, alors que l'organisme est sans doute, entre autres choses, la construction de la conscience.

Même erreur dans la doctrine paralléliste qui suppose deux courants tout constitués : double inexplicabilité.

Si la Conscience est organisation commençante, il

faut au contraire la rapprocher de l'organisme, système agissant.

Elle naît des mêmes causes qui ont suscité l'organisme. Elle exprime comme lui la puissance d'action de l'être vivant. Loin d'être un épiphénomène par rapport à l'organisme, elle est l'organisation elle-même. Bergson n'avait pas tort de dire que le corps est sur le chemin qui mène à la vie de l'Esprit. Leibniz n'avait pas tort de dire que l'organisme, c'est le travail de l'esprit organisant ses perceptions et, l'on peut ajouter, ses actions. Comme la Vie, la Conscience est le fonctionnement lui-même. « Un être vivant représente un mécanisme... Son édification est comprise dans son fonctionnement. »

L'erreur de toutes les philosophies objectives est d'oublier ce qui permet aux objets de se constituer. Une machine n'est qu'une théorie. C'est ce qui fait la machine et qui la pense qui est l'être. Il est faux d'expliquer l'esprit par une vue de l'esprit. Il y a impossibilité à poser l'existence par soi de ce monde objectif sur qui se grefferait la conscience. On dirait plus justement encore que ce monde n'est qu'une vue de la Conscience. Lorsque la science parle tour à tour le langage de l'ontologie mécaniste, ou du réalisme transcendental ou de l'idéalisme mathématique, elle infirme tour à tour les métaphysiques qu'elle semble imposer. « Elle détruit les deux premières par sa marche vers la troisième, et parvenue à celle-ci fait elle-même ressortir ses limites en nous imposant le donné, l'irrationnel que nous ne saurions y soumettre[1]. »

1. E. Meyerson, *De l'Explication*, II, 187.

*
* *

L'Action est Pensée. La Conscience est jugement. Avec la Conscience apparaissent le jugement et la valeur sous les formes d'abord humbles du plaisir et de la douleur et de la prétendue sensation.

Sentir c'est juger ; c'est prononcer un système de jugements d'existence et d'attribution ; c'est étendre sur des choses un réseau de rapports ; c'est croire et affirmer.

Prendre conscience, faire attention, réfléchir : trois étages et trois degrés d'une seule et même activité.

Il est vain de traiter la Conscience comme l'étalage dans une sorte de lieu-temps de toute sorte de données et de qualités prétendues ; elle est une aventure, un drame qui se construit.

L'Atomisme psychologique et les métaphysiques de la causalité externe ont fabriqué cette idole de données quasi-organiques, purement sensibles qui seraient avant toute perception et tout concept, donc avant tout jugement, l'immédiate réalité psychologique. « Une présentation qui pénètre dans la conscience en dehors de toute activité intellectuelle et qui est déjà pourvue de sa réalité ainsi que de ses déterminations qualitatives ou quantitatives » c'est ainsi que Ward a défini la sensation.

Et Spearman lui aussi se demande si avant l'expérience pensée, avant l'appréhension de l'expérience, il n'y a pas une sorte d'expérience vécue[1].

1. R. B. Cattell (*British journal of Psychology, Monograph Supplement XIV* 1930) sous l'inspiration de Spearman parle d'une « expérience pathémique » antérieure à la perception. Il y avait dans la psychologie de Maine de Biran, il y a chez Henry Head des vues du même genre.

Si humble que puisse être, au début de la conscience, l'acte du jugement, c'est pourtant lui qui pose et maintient le monde des objets ; qui constitue toutes ces présences que sont nos sensations immédiates et qui les découpe sur un fond plus large et moins précis. Ce que nous sentons ne se détermine qu'en se détachant de tout le reste, à quoi nous ne prêtons point attention, sur ce fond de présence impliquée et obscure. Si l'on cherche à éliminer toutes les relations pour saisir à l'état de pureté l'élément originel, purement senti, ce reste est ineffable et inconcevable. La sensation pure n'existe pas. Même si on pose la sensation comme un irrationnel, il faut admettre qu'elle n'est saisissable que sous cette enveloppe de rapports, qui la constitue comme rationnelle et irrationnelle. Avoir conscience ce n'est pas admettre des données déjà édifiées ; c'est constater, porter un jugement d'existence ; distinguer, comparer, attribuer, répartir. Tout cela, bien entendu, sous forme vague, prélinguistique et sans analyse. Le mouvement de la pensée consiste à amener sur le plan des objets distincts et explicites cette confusion indistincte qui est la première étape du jugement.

***

Pour désigner ce caractère préliminaire et essentiel de la vie mentale, Spearman reprend avec raison une formule de Kant : l'appréhension de l'expérience. Toute expérience, selon lui, tend à susciter immédiatement la connaissance de ses caractères et du sujet. L'expérience vécue ou sensation, n'est que matière informe. La forme, c'est l'import propositionnel,

c'est-à-dire le fait que toute connaissance, formulée ou non, a un import équivalent à une proposition ; c'est la constitution d'unités distinctes ; c'est la cohérence entre les éléments constitutifs de la connaissance « comme cimentés entre eux ».

Nous dirons, nous aussi, qu'on a le devoir de traiter toute expérience comme un fait d'appréhension synthétique. Nous appréhendons toujours des ensembles, des ensembles organisés, des ensembles différenciés.

Tout état de conscience est un champ de conscience, autour de l'unité d'un sujet.

Toute la psychologie du temps et de l'espace, la perception des formes visuelles, auditives ou motrices, toute l'analyse de la pensée établissent que l'opération primitive de la conscience, c'est de constituer des ensembles au sein d'autres ensembles. La Conscience déborde ce qu'elle appréhende ; l'élément baigne dans le tout ; le détail suppose la masse d'où il se détache. On ne voit pas les lignes, puis la figure ; les lettres puis le mot. On n'entend pas les sons, puis la mélodie. Les propriétés locales d'une perception dépendent, de prime abord, de la perception totale dans laquelle elles sont engagées.

Pour illustrer cette vue il suffirait de choisir n'importe lequel de ces ensembles significatifs que sont un groupe de perceptions, un thème mental ou affectif, une formule, une phrase. Et l'on montrerait aisément l'influence de l'ensemble sur les éléments dans mainte illusion géométrique, dans les erreurs de lecture, dans bien des lapsus.

Nous construisons des ensembles organisés. Le rythme qui domine non seulement l'espace auditif,

tactile ou moteur, mais aussi bien l'espace visuel, suffit à en témoigner. La signification, qui est partout, est aussi un procédé d'organisation. Toute perception gravite autour d'un centre.

Nous construisons des ensembles différenciés, où le détail émerge du tout, où l'analyse cueille l'intéressant ou le significatif. Notre conscience comme notre champ visuel comprend une zone claire et une zone obscure et des déplacements de clarté. Elle se constitue sous le signe de l'opposition, de la distinction, de l'exclusion aussi bien que sous celui de la relation, de la fusion, de l'inclusion.

La Conscience est un système d'ensembles mouvants qu'emporte le devenir du monde. Les événements, qui l'envahissent, la débordent et la violentent. Ils l'altèrent à ce point que jamais elle ne demeure ou ne redevient semblable à elle-même. Ils la déguisent de leur irrationnel bariolage. Elle les domine à ce point que son ordre semble prévoir et régler leur cours, définir cette irréversibilité. L'activité unifiante se comporte comme une loi objective. La constatation empirique est pour une part la vérification d'une prévision. La conscience raconte et décrit ; mais elle pénètre dans la composition des faits eux-mêmes et dans les relations qui leur sont inhérentes.

***

On peut dire de toutes les formes de la perception ce qu'on doit dire de la mélodie.

Une mélodie serait déjà une forme si elle n'était qu'une succession de notes ; mais elle est de plus une figure rythmique, mélodique, harmonique.

On n'entend point de sons isolés. Qui perçoit un son se donne une échelle sonore. Il y a dans les sons l'appel à tous les sons. Tout son vit dans le monde sonore.

Percevoir une mélodie ce n'est pas entendre des sons, c'est les distribuer autour d'un ou de plusieurs foyers de convergence, hiérarchiquement ordonnés. C'est construire un système de relations. Et telle est la forme élémentaire de la Pensée Musicale.

Modeler des formes, créer des formes, c'est pour l'auditeur ou le compositeur le commencement de l'art musical et sa structure même. Échelle sonore, rythme, consonance harmonique, lois supérieures de la combinaison des sons : des systèmes de formes. La musique, même atonale, reste basée sur l'échelle musicale et encore sur la tonalité ; c'est absence de tonalité définie, mouvement entre plusieurs tonalités, avec pourtant une préférence, une prédominance tonale.

Il va sans dire que la perception ou la production des formes est fonction du niveau de chaque esprit et de chaque sensibilité.

***

La récente Psychologie de la Forme, la « Gestalt theorie » a donné une jeunesse nouvelle à ces vieilles vérités.

Jamais l'esprit ne se trouve devant un agrégat amorphe de données. Il ordonne et aperçoit des ensembles, factices et provisoires toujours, mais toujours point de départ pour une aperception plus exacte et plus synthétique : ainsi en est-il depuis le syncrétisme enfantin jusqu'au synthétisme de l'adulte.

Analyser les éléments d'une forme, c'est les percevoir selon une autre forme. L'organisation n'est jamais l'unification d'éléments d'abord étrangers les uns aux autres ; c'est le remaniement d'une structure préexistante. Dans l'espace et le temps il n'existe pas de mosaïque indifférente, pas de continuité amorphe. Les unités et les groupes, fermés en eux-mêmes, apparaissent à différents degrés de précision, depuis les formes encore à moitié chaotiques jusqu'à l'organisation la plus parfaite et la plus claire.

La mise en forme peut varier avec l'attitude du sujet mais il y a dans les éléments eux-mêmes un appel à une certaine forme.

***

La Conscience est au point de rencontre de la masse des choses et de la masse des tendances, des poussées intérieures qui constituent la personne. Elle signifie la puissance de construction de la vie et de la personnalité. Toute la profondeur de la personnalité, toute l'épaisseur du monde s'affrontent dans ce prétendu épiphénomène.

Un moment de conscience suppose, déploie et révèle une personne. Un moment de conscience, un instantané apparent est une vie.

Ce que le langage courant appelle le Moi n'est pas autre chose que le déploiement de la conscience. Pas de conscience sans mémoire, sans caractère, sans élan vers l'avenir. La conscience ramasse en une succession de moments uniques qui s'excluent et s'impliquent le persistant dialogue d'un sujet et d'un univers.

Conscience implique donc sujet et personnalité.

Mais la personne déborde à tout moment la conscience qui vise à l'exprimer. Le sentiment de soi est beaucoup moins une réalité donnée qu'une attente et une recherche. Qu'est-ce que le Moi sinon une virtualité qui dépasse toutes les formes dans lesquelles elle s'enveloppe, une activité qui refoule sans cesse les limites dans lesquelles elle s'est enfermée ? L'activité qui fait la conscience déborde la Conscience. La personne est moins conscience que créatrice de conscience.

Si toutes ces considérations ont quelque vérité, la Conscience suppose autre chose que soi : non seulement le monde, mais son intimité même la déborde. Ce n'est pas la Conscience qui est la réalité première, mais l'activité du sujet, le dynamisme de la pensée et de l'action, le Je et le Moi, la personne, toutes ces forces dont la Conscience est l'achèvement. Mais chacune de ces forces et chaque groupement de ces forces est un moment et un degré de la conscience, une aspiration à la conscience.

La science et avec elle une partie de la psychologie ont prétendu dissoudre cet acte dans l'Univers. Il est pourtant une composante du réel : une structure mentale qui démêle dans les structures physiques ce qui lui répond et qui impose à l'Univers ce qu'il ne peut lui faire admettre.

Il y a une autre philosophie que la métaphysique de la science. L'explication selon la science n'est pas la totalité de l'explication. L'abstrait par lequel elle finit, n'est qu'un commencement.

CHAPITRE II

SUBCONSCIENCE. — CONSCIENCE DIMINUÉE

Si la Conscience est l'expression de l'activité, et, peut-on dire, la personnalité en acte, ou même l'individualité en acte (pour réserver le droit des espèces animales), il faut s'attendre à ce que la notion d'Inconscient traduise l'activité latente, virtuelle, inexprimée, l'Énergie potentielle opposée à l'Énergie en acte ;

Comme aussi les insuffisances, les déficiences de l'Activité agissante, dans certaines conditions obligée de se concentrer et de se limiter en vue de l'action même ;

Comme enfin l'impuissance de la personnalité à s'unifier, à s'apparaître comme une, à s'appréhender dans la totalité de ses aspects.

Cette vue sommaire nous permet de nous reconnaître en cet obscur sujet.

***

La Conscience est débordée de toutes parts. A travers cette mince pellicule transparaissent, pour aussitôt disparaître, d'insondables virtualités. Elle

se déroule entre deux nébuleuses : la profondeur des choses et celle de l'esprit.

D'où l'hypothèse de l'épiphénoménisme avec son vaste inconscient physiologique. D'où l'hypothèse de Leibnitz, laquelle tend à égaler le sujet à l'univers qui le déborde et assurer à tous les êtres et le degré d'existence qu'ils requièrent et la communion entre eux. Sur ces aspirations métaphysiques le génie subtil et profond du philosophe a construit une théorie d'une richesse singulière. La Totalité impliquée dans la pensée, de sorte que tout être, même borné, voit tout, de façon plus ou moins confuse, il est vrai. Le passage à quelque action toujours, en toute activité. La décroissance ou la croissance à l'infini, la continuité. Voilà qui intéresse surtout la métaphysique. Mais le psychologue trouve dans cette riche doctrine d'incontestables vérités psychologiques. Que le spontané précède le réfléchi, que le virtuel, aussi bien le virtuel de l'innéité que celui des acquisitions, par exemple la mémoire et l'habitude, soutende toujours l'actuel ; que la perception suppose un centre d'aperception et que l'aperception suppose une frange de perception ; que la distraction et l'aveuglement de l'intérêt soient à la base de bien des lacunes et des omissions ; que toute donnée mentale soit fusion synthétique, composition où s'unissent les éléments et les détails, chacun ne se faisant connaître d'abord que dans l'assemblage confus de tous les autres ensemble : le génie de Leibnitz éclate dans ces indications, fulgurantes et brèves, et la psychologie de l'Inconscient repose presque toute entière sur elles.

Certes les abus et les équivoques du langage cou-

rant et de la terminologie scientifique justifient certaines défiances à l'égard de l'Inconscient ou de la subconscience, comme on voudra les nommer.

Ce sont des mots qu'on emploie trop souvent sans signification précise.

Quand on parle de l'inconscience des sentiments, que veut-on dire ? seulement qu'ils n'agissent que faiblement ; ou bien qu'on ne se rend pas compte de leur existence, tout en se laissant porter et agir par eux : thème courant de la psychologie des complexes ; ou bien qu'on ne comprend pas leur nature, qu'on les juge faussement, qu'on ne sait pas leur vrai nom :

« Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ! »

Ou enfin qu'on les refoule par un détachement secret ou une protestation instinctive : on ne se les avoue pas.

Quand le psychologue scrute la conduite de son prochain, il découvre par analyse des motifs qui n'existent explicitement que pour l'analyste ; mais il a le tort de conclure à leur existence réelle qu'il faut alors masquer par l'inconscience. Ce n'est qu'un mirage. Ces motifs n'existent qu'implicitement dans l'esprit du sujet ; fondus dans une masse de détermination, d'où ils ne se détachent pas.

Telle encore la fabrication dialectique de l'Inconscient ; la conscience infinitésimale d'un Taine, d'un Helmholz, l'existence des seuils sensoriels, la sommation des excitations contredisent de telles hypothèses.

De même toutes ces découpures arbitraires, toutes ces inventions de l'analyse psychologique dont le psychologue fait des réalités, pour en constater ensuite l'absence, masquant ce néant par le mot

d'inconscience. Ainsi, par exemple, les points visuels de Berkeley. On est sûr de découvrir l'inconscient toutes les fois qu'on réalise une abstraction.

Ainsi en est-il encore en présence de bien des états de conscience, systèmes fragiles qui apparaissent dans des conditions exceptionnelles, et qu'on a le tort de pérenniser. Les extases, les profondeurs du Moi, le plus souvent, sont moins la révélation d'un temple enseveli, qu'une création momentanée, une composition de l'âme, comme la musique. En dehors de leurs apparitions sporadiques, de tels états n'existent qu'en puissance et dans leurs conditions : ainsi en est-il de toutes les œuvres.

Après toutes ces réserves il est permis de repousser la question préalable. Est-on obligé de surseoir parce qu'on convient avec Alain que la conscience sans réflexion n'apparaît qu'à la réflexion et que la bordure de conscience séparée du centre qui l'éclaire n'est rien de concevable ? Qui niera ces vérités ? Qui niera que le réveil seul intègre le rêve à notre vie ? Qui niera que pour écrire son rêve il faut « être infiniment éveillé » ? La vertu de l'attention et de la conscience est de surprendre ce qui n'existe qu'à leurs dépens.

***

J'emploierai indifféremment les mots Inconscient, Subconscient et peut-être d'autres encore. Je laisse intacts les problèmes de terminologie et de vocabulaire : la Préconscience et l'Inconscient de Freud, le Surinconscient de Jung, la Coconscience de

Morton Prince, le Subliminal de Myers. Il faudrait d'abord départager les auteurs sur le sens d'un même mot.

***

La Subconscience, c'est d'abord la conscience diminuée. Les faits principaux de ce premier groupe ce sont : la fusion synthétique de la perception, avec le centre clair et la périphérie obscure ; la limite flottante du champ de conscience ; les déplacements de clarté, les oscillations et les intermittences ; les degrés et la décroissance d'intensité ; la distraction et le désintérêt.

La Subconscience, c'est ensuite la conscience virtuelle, sous son double aspect, statique et dynamique, comme l'a bien montré Ribot ; la conservation et l'invention ; l'automatisme et l'initiative. La persistance de mécanismes que l'habitude a montés, le retentissement de nos acquisitions, la persévération ou la fonction secondaire, pour employer le langage d'auteurs récents ; la Synthèse créatrice.

C'est enfin la conscience dissociée ; les différents courants incompatibles au sein d'une même personnalité et l'exclusion de quelques-uns par automatisme ou refoulement ; et aussi le déguisement, les compromis, le symbolisme, tous les phénomènes manifestes qui signifient des phénomènes latents.

***

On doit être très bref sur la Conscience diminuée.

Si la notion de seuil sensoriel, qu'il s'agisse de seuil absolu ou différentiel est plus souple que ne

le croyaient Fechner ou Weber, s'il faut croire avec Binet que les attitudes ou les habitudes mentales interviennent dans notre prise de conscience de la réalité, il faut maintenir pourtant que notre conscience n'est pas ouverte à toute stimulation, si lointaine soit-elle.

Il faut donc laisser à la métaphysique le grand rêve de Leibnitz, l'existence de degrés de conscience jusqu'à l'infini, la totalité impliquée dans toute pensée. Restent les faits que nous avons déjà cités : l'appréhension synthétique, la simultanéité inégale. Notre conscience est un système d'ensembles organisés et différenciés. Syncrétisme, psychologie de la Forme, fonction de globalisation suffiraient à nous convaincre. La conscience déborde ce qu'elle appréhende. La succession analyse et étale au jour la simultanéité confuse. Toute cette organisation suppose des plans de valeur qui se succèdent, des centres qui se déplacent. La conscience évolue selon des oscillations et des intermittences.

Il serait difficile d'être plus précis. La notion de Champ de conscience est une métaphore. L'exploration d'un champ de conscience quel qu'il soit, visuel, auditif, etc., ne nous révèle que les faits que nous venons de rappeler. Le champ temporel que Wundt a essayé de mesurer ne nous apprend rien d'autre. Dans les expériences de Wundt nous voyons apparaître une fois de plus un fait bien connu et que la plus simple observation de la vie courante suffit à nous révéler[1] : l'épaisseur du pré-

1. Marouzeau a fait remarquer très finement (*Année psychologique* 1924, p. 602) que l'ordre des mots, les correspondances, les préparations et les rappels que ménagent les procédés

sent contre le fiction de l'instant. Mais quant à mesurer précisément l'ampleur de ce présent, c'est-à-dire la capacitié d'appréhension, c'est une autre affaire et le dogmatisme psychophysique est ici particulièrement fragile.

A vrai dire, au reste, la question n'a pas grande importance. La direction et la puissance de l'attention importent beaucoup ici. La tension de la durée n'est-elle pas symbolique de celle de la personnalité. « Dans certains états de l'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux. Il en devient le symbole. »

***

Pourquoi les limites étroites du champ de conscience ? Ce rapide effacement à partir d'un point central de vision claire ? Cette subordination monarchique et ce faible empire ?

La conscience, ce n'est pas l'Univers, le temps et l'espace sans bornes, le Tout. C'est le Sujet, l'ici et le maintenant, la construction progressive du temps et de l'espace selon une volonté qui s'y déploie.

L'étalement indéfini dans le temps et l'espace, ce n'est plus la conscience, mais le tout où tout se perd. La conscience c'est le sujet agissant, dans les limites de son pouvoir. Toute conscience, même bornée, voit tout, disent les leibniziens. On dirait avec plus de raison : toute conscience ne peut rien

de construction fournissent un moyen de délimiter une zône d'attention et de soumettre presque à la mesure la pensée discursive.

voir à moins que d'être bornée. Toute conscience ne voit que selon la direction de son attitude initiale, selon la puissance de son élan, selon le degré d'énergie qu'elle recèle : dans un champ d'expérience ou la concurrence des faits psychiques fait qu'ils s'occultent les uns les autres.

CHAPITRE III

CONSCIENCE VIRTUELLE

Nous portons avec nous notre passé puisque notre présent se gonfle du passé immédiat, et que l'instant, dans son évanescence et sa plénitude, contracte et rassemble le déroulement du temps ; puisque la persistance des fonctions construites et des mécanismes montés, puisque l'habitude fournit à notre comportement le savoir de l'expérience passée ; puisque la présence implicite des souvenirs et la possibilité de les évoquer étendent autour de l'instant présent le décor de la vie passée.

* * *

L'Habitude est un système clos de moyens à fin. Elle construit, sur la base de la constitution naturelle ou des acquisitions antérieures, des mécanismes de plus en plus précis et complexes, de plus en plus amples, de plus en plus riches de rendement, de plus en plus faciles à mettre en action.

Elle accumule de l'énergie sous forme potentielle et la transforme, quand il y a lieu, en énergie active, ajoutant à l'effet des nouvelles excitations. Elle

fraie les routes par où s'écoule cette réserve d'énergie.

Elle est puissance de conservation. Mais ce qu'elle conserve c'est moins un système de réponses sensorielles ou motrices qu'une règle souple et progressive d'emploi d'une activité.

Elle n'est pas la persistance d'un état comme tel, mais bien la persistance d'une disposition fonctionnelle. Elle est organisation et maintien de fonctions.

De même souche que l'activité créatrice, elle se branche sur les structures fondamentales, sur les formes élémentaires de l'énergie humaine. Elle ruse avec la rigidité de ces structures qu'elle défait et recompose, les contraignant à de nouveaux emplois. Elle les complique d'inventions variées. Elle est ce qui fait et ce qui défait, l'action qui se dépasse et se met en réserve pour se dépasser, l'action modelant le corps au delà de sa structure originaire, selon l'énergie créatrice qui d'abord l'a construit.

Elle monte les techniques, elle fabrique les machines d'action qui assurent notre comportement et notre pensée ; elle dispose les échelons fonctionnels des conduites complexes.

Elle conserve et se conserve. Elle abolit la conscience et s'abolit dans l'automatisme. Une séparation se fait entre la complexité des sollicitations objectives et l'entrée en action, de plus en plus réduite à des stimulus issus d'elle-même. En se repliant sur soi, en intériorisant le mécanisme de ses réactions, en développant l'*autonomie de ses fonctions*, l'habitude en vient à constituer une sorte d'unité dynamique, un système fermé qui se suffit à soi-même.

L'habitude, c'est donc la mise en réserve de l'énergie fonctionnelle, l'isolement des systèmes qu'elle

s'est forgés, l'économie de conscience nécessaire au développement des tâches de la vie. Elle croît avec la complexité de ces tâches et la puissance initiale de l'être vivant.

***

La présence implicite de notre histoire enveloppe notre présent. Nous continuons à vivre le passé sans le savoir ; de temps en temps nous faisons attention à ce passé vivant.

L'évocation est sélection et réveil de présences actuelles et pour elles-mêmes non aperçues. Dans la nébuleuse de la conscience présente certains points s'illuminent qui éclairent toute une région du passé.

Ce n'est que dans la mesure où nous échappons à notre condition présente, où notre attitude affective et mentale s'en évade, que nous sommes capables d'évoquer pour eux-mêmes nos souvenirs. La mémoire affective étale largement ce processus fondamental.

Mais le passé évoqué déborde et masque la renaissance qui l'évoque. Nos souvenirs restent des souvenirs parce que nous les reconnaissons. Le travail de l'esprit, qui les constitue comme tels, les réduit à leur juste importance en leur assignant leur place dans le temps passé. Le mouvement qui les fait naître est comme aboli par eux, dès qu'ils sont nés.

Telle est la mémoire personnelle, la mémoire de Soi. La fonction historique de la mémoire suit le développement, les oscillations, les intermittences de la conscience de Soi. C'est dans la mesure où on renaît à soi-même qu'on est capable de s'évoquer : c'est dans la mesure où l'on se perd dans les formes d'affectivité

et d'action que traverse la personne aux différentes étapes de la vie, qu'on est capable d'oublier. Oublier, c'est d'abord s'oublier.

Plus vaste est la mémoire utilitaire, la mémoire prévision. Elle enveloppe l'action présente de souvenirs indicateurs, presque anonymes, qui la peuvent éclairer. Elle est liée à l'action présente et orientée par elle. Ici la renaissance provient de cette contrariété, de ce besoin, de cette recherche. L'action présente, qui en général dispense du passé, lui fait appel, comme à l'intelligence quand la complexité de la situation le commande.

Un souvenir n'est pas un être isolé et qui se conserve pour lui-même et par sa propre vertu. Nos souvenirs sont pris dans un réseau sans fin de relations ; ce sont des tissus d'associations. Ils reposent sur une architecture mentale. La masse du temps et de la mémoire, l'ensemble des souvenirs enveloppe chaque souvenir et lui-même s'enveloppe dans l'ampleur croissante de la personne au cours de son développement.

C'est au sein de cet ensemble que nous reconstruisons nos souvenirs quand viennent à jouer les conditions d'évocation, que nous avons dites, et d'autres que nous dirons.

Un souvenir n'est pas présent dans la mémoire avant d'être activé. Il n'y a pas de survie inconsciente de nos souvenirs comme tels. Les mécanismes psychologiques qui permettent leur réactivation ne sont pas davantage présents d'une manière continue. Quand ils apparaissent, la masse implicite et confuse de la mémoire se brise et le passé renaît et se reconstruit.

***

Les hommes subissent de façon inégale la contrainte du passé, habitude ou mémoire. Il y a des êtres de primesaut, lestes dans leur conduite, prompts à se déprendre et à s'attacher. Il y en a d'autres sur qui le passé pèse davantage, lorsqu'il est retombé dans l'inconscient.

Heymans[1], après Otto Gross, a décrit sous le nom de « fonction secondaire » cette persistance du passé. Secondarité s'oppose à Primarité. Spearman et ses élèves décrivent à peu près les mêmes faits sous les noms de « Perseveration » et de « Cleverness ».

Secondaires, ceux à qui le présent importe moins que le passé. La Secondarité apparaît aussi bien dans l'adaptation sensorielle ou dans l'adaptation motrice du sujet, que dans son adaptation affective ou mentale. Wiersma l'étudiait d'abord dans la persistance sensorielle, dans l'adaptation plus ou moins brusque à la vision dans l'obscurité, dans le retour plus ou moins rapide de la main à la sensibilité normale, après une excitation électrique qui abolit les sensations faibles.

Heymans et Brugmans, puis Wynn Jones et Lankes ont ajouté des tests de persévération motrice (écrire droit, puis inversé ; dessiner en miroir ; écrire des lettres selon l'ordre alphabétique, puis en ordre inverse).

Lankes, des tests mentaux : reviviscence spontanée des souvenirs, réactions associatives, influence de

1. *Année psychologique*, XVII, p. 70. *Psychologie des Femmes.* Voir Wiersma, *J. of Ps. u. Neur*, VIII, 1906 ; voir Le Senne, *Le Mensonge.*

thèmes antérieurs sur le mouvement de la pensée, inhibition exercée par les habitudes sur de nouvelles formes d'activité.

Du vaste questionnaire de Lankes on peut extraire certaines questions bien choisies :

Quelle est la nature des reviviscences spontanées ?

Les rêves portent-ils sur le passé lointain ou récent ?

Pense-t-on beaucoup à ce qu'on va avoir à faire ?

Est-il aisé d'interrompre une tâche, ou y reste-t-on rivé même en dépit de la fatigue ? Est-on disposé à s'y attacher, à la refaire sans raison ?

Quand on interrompt une occupation, l'attention se porte-t-elle aisément et rapidement ailleurs ?

Quand on reprend un travail après une interruption, s'y remet-on aisément, ou faut-il tout recommencer ?

Peut-on répondre aisément et vite à une question sur un sujet bien connu, mais auquel on ne pensait pas ?

Qu'aime-t-on mieux : rester dans les mêmes conditions, ou changer ?

Quand on a quitté un lieu, une occupation, etc., sent-on quelque regret, quelque nostalgie ?

Après un voyage en chemin de fer, continue-t-on à entendre le bruit, à sentir le mouvement du train ?

***

Sans vouloir forcer les résultats déjà obtenus, sans se dissimuler tout ce qu'ils ont encore d'arbitraire et parfois de trop systématique[1], on peut dire que la

1. Voir p. ex. Heymans, *Psychologie des Femmes*, p. 53.

« Secondarité » est l'ensemble des fonctions qui introduisent de l'unité et de la stabilité dans la vie, parfois aux dépens des exigences de changement. La prédominance excessive de la Primarité ou de la Secondarité aboutirait à l'Incohérence ou à la Stéréotypie[1].

***

A côté de son fonctionnement conscient et réfléchi, soutenu par l'habitude et l'automatisme, notre vie mentale et affective connaît une double forme inconsciente et irréfléchie : l'apparition brusque, violente ou douce, illuminatrice, contraignante, de l'inspiration, comme aussi les lenteurs de la rumination subconsciente.

Dans le travail le plus méthodique et le plus réfléchi, il y a des moments privilégiés, des instants favorables, des périodes d'accélération, et inversement des temps morts, des espaces neutres. Le progrès lent est compliqué de progrès brusques et parfois instantanés. Il y a des paliers et des crises.

Une partie du travail se fait bien souvent presque en dehors de la conscience. A qui n'est-il pas arrivé de suivre, dans une demi-torpeur, le jeu, les vagues apparitions, l'influence croissante, tout le cache-cache de certains thèmes intellectuels ou affectifs ? Et cela à différents degrés de profondeur. Beaucoup d'images, d'idées, de sentiments, ne sont que les signaux lumineux, les symboles de tels complexes.

1. Il y a lieu de distinguer en tous cas souplesse d'adaptation et perseveration et d'autre part aptitude à utiliser les mécanismes acquis et orientation affective vers le passé ce sont trois fonctions très différentes.

Lorsque nous interrompons un travail, il arrive qu'il se poursuive en nous sans nous. Il arrive qu'à la reprise nous constations un progrès.

On a dit que l'interruption suspendait les attitudes défectueuses, les associations gênantes, levait les inhibitions malencontreuses ; l'esprit ainsi libéré reprend à nouveaux frais et trouve plus vite. On a parlé aussi de l'influence favorable du repos.

C'est exact. Mais il faut dire aussi que sous l'interruption apparente, sous le repos apparent, le travail se continue souvent en cette forme de maturation subconsciente, que nous venons de décrire. Et fort heureusement : car si productif que soit le travail, il est bien condamné à ne trouver que ce qu'il cherche et ce qu'il cherche, il le cherche souvent par des méthodes qui ne permettent pas de le trouver.

***

L'Inspiration se présente comme choc, excitation, afflux, impulsion : grande poussée affective ou mentale, excès et surabondance ; et du même coup comme interruption, disproportion, puissance contraignante.

Il faudrait, pour la décrire, suivre toute la série qui commence aux sentiments de compréhension, d'illumination, d'élation et qui finit à l'invention affective, morale, intellectuelle.

Quelque chose apparaît, quelque chose surgit, qui n'est pas la suite ou l'effet de la préparation antérieure ; ou du moins le sujet éprouve cette nouveauté comme un excès, un surplus qui vient en lui et dont il n'est pas l'auteur et le maître, une sorte de surnature avec caractère d'objectivation psychologique.

Qu'une recherche plus sévère et plus objective y découvre un tri, une sélection parmi un grand nombre d'ébauches ; des thèmes familiers qui prennent valeur éclatante à un moment singulier ; tout un travail préalable ; qu'on montre — on le peut sans peine — que l'inspiration se nourrit du créateur et qu'elle n'est qu'un commencement ; encore faut-il admettre l'existence de cette synthèse créatrice et l'obscurité plus ou moins épaisse qui l'enveloppe.

***

Ce que nous appelons ici l'Inconscient, c'est l'arrivée à la conscience d'idées, d'impressions, de mouvements dont l'élaboration nous échappe ; à différents degrés de hauteur et de complexité, sous des aspects variés de familiarité ou d'étrangeté, selon des réactions différentes, conflit ou soumission, incompréhension ou intellection, séparation ou collaboration.

La Subconscience créatrice c'est le jeu d'un mécanisme mental que nous n'identifions pas avec notre Moi, c'est-à-dire avec les formes de sensibilité ou les procédés de production qui nous paraissent relever de notre nature, de nos habitudes ou de notre contrôle volontaire : ce qui se passe en nous sans nous.

Il n'y a pas ici de mystère. C'est le propre de toute synthèse de n'exister qu'au moment où elle se fait. La Synthèse créatrice est la loi même de l'esprit ; de l'esprit où tant de choses arrivent avec un air d'insolente indépendance. L'esprit est création continuée. L'esprit est puissance créatrice. Mais dans l'inspiration cette puissance prend l'aspect extraordinaire de l'inattendu, de l'interruption et de la dispropor-

tion. L'expérience, l'habitude, l'habitude de construire des habitudes ont monté en nous de grandes machines, de grands automatismes qui se déploient sous la commande du vouloir et parfois aussi avec une facilité toute naturelle. La ductilité de cette adresse acquise nous donne bien souvent l'impression de nous dépasser. Quand on comprend une technique, quand on entre dans l'esprit d'une technique c'est comme une intuition motrice qui ouvre un rôle, l'accès d'un personnage. Le bénéfice de l'habitude est aussi son extension possible.

Il y a encore en nous une réserve, une puissance d'initiative, une génialité naturelle, qui interrompt les procédés réguliers et laborieux de la conduite ordinaire.

La Subconscience créatrice, c'est la spontanéité de l'habitude ou de la nature, la réponse en excès sur la demande. C'est le pouvoir et le savoir de l'esprit. Nous les voyons dominer tout ce que nous faisons. Le plus souvent quand nous pensons, nous pensons sans images, c'est-à-dire au delà de ce que nous pensons explicitement. Nous avons le sentiment de comprendre ou d'inventer ; c'est-à-dire que nous commençons à comprendre et à inventer et que nous sentons ce début, cette aube de savoir, débordée par ce qui va venir. Commencement anticipateur, allusion et raccourci où se joignent des sentiments de familiarité et de puissance.

Ainsi, aux différents niveaux de l'activité mentale, surgissent des hypothèses et des solutions qui nous surprennent tout les premiers. Certes une question ne se résout que quand l'esprit s'est mis, par travail et par effort, à la hauteur de la réponse. La réponse

est l'expression de notre pouvoir et de notre savoir. Elle est l'esprit lui-même, dans la spontanéité de son exercice. Sous les courants familiers, que crée l'habitude de nous-mêmes, l'inspiration nous fait apercevoir les virtualités, les complications, les profondeurs.

Aussi est-elle comme la révélation inattendue d'un autre Nous-mêmes : intime et étranger. Nous nous reconnaissons : c'est nous, mais au delà de nous ; aussi nous ne nous reconnaissons pas. Selon le dosage de ces éléments et selon notre orgueil et nos habitudes mentales nous faisons de cette puissance un démon familier ou une divinité étrangère.

CHAPITRE IV

CONSCIENCE DISSOCIÉE. — L'INCONSCIENT ET LA CONSCIENCE

Au temps des dédoublements de la personnalité, de la « désagrégation », de la « coconscience », la Conscience dissociée aurait mérité une longue étude. Bien des faits prétendus se sont écroulés. C'étaient les plus beaux. Mais la banalité de l'expérience commune nous offre encore ample matière.

N'est-il point d'observation courante que certains fragments de nous-mêmes, plus ou moins importants, vivent obscurément et se révèlent parfois par des irruptions plus ou moins masquées, travesties, par des « expériences invasives » ? Et souvent, comme dit une phrase de W. James que Claude rappelait en conclusion d'une de ses études sur l'hallucination, « les irruptions du subconscient dans la conscience claire ont pour caractère d' « objectiver » et de donner au sujet l'impression qu'il est dominé par une force étrangère ». Ainsi certaines hallucinations « psychogènes ».

***

Un magma de faits étranges, confus, suspects, quelques-uns contemporains des civilisations les plus

anciennes, de la possession, du shamanisme, de la sorcellerie, du spiritisme : du baquet de Messmer et des tables tournantes sont sortis, pour entrer dans la science par le prestige de Charcot, le somnambulisme, l'hypnotisme, l'hystérie. « Sous l'impulsion puissante de Charcot on vit alors fleurir, à la Salpêtrière et dans les cliniques de France ou de l'étranger qui s'inspiraient de ses leçons, cette hystérie d'École, décrite et codifiée par un neurologiste de génie. Jamais maladie ne fut plus complètement et dans tous les sens du mot, créée par un auteur. »

La critique de Babinski et de ses élèves n'a presque rien laissé de ces romans cliniques dus à la collaboration du médecin et du malade. La Mythomanie, la Cyclothymie, l'Onirisme entre autres en ont recueilli les débris : tout ce que la simulation et le pithiatisme ne suffisent pas à expliquer.

Les faits retentissants et tapageurs sont tombés. Demeurent pourtant la pathologie sérieuse et la psychopathologie de la vie quotidienne. Et pour commencer par les faits plus simples, le rêve, les complexes, les hallucinations.

***

La personnalité est rarement unifiée : nombreux sont les caractères contradictoires, simultanés ou successifs, pour parler comme Ribot. Certains complexes restent en marge de la conscience, souvent en conflit avec elle. C'étaient du reste ces contradictions du caractère, parfois exagérées par l'émotivité ou la cyclothymie qui formaient la base des

grands dédoublements de la personnalité de l'époque héroïque : parfois aussi largement exploitées par la mythomanie ou la simulation. Rappelons encore tous les faits que Clérambault groupe sous le nom d'Automatisme mental : apparition d'images sans rapport avec la pensée, déchets de la pensée normale, inspirations, etc., ; plus précis, plus contraignants à l'état pathologique, sous l'influence de toxiques, d'infections.

***

Deux explications sont ici aux prises : l'automatisme et le refoulement.

On sait comment Pierre Janet avait interprété jadis l'hystérie de Charcot : la synthèse mentale, trop fragile, se rompt et laisse échapper une partie de la vie psychique. L'Automatisme, c'est cette vie mentale qui se poursuit, en dehors de la synthèse qui constitue le Moi.

Dès son premier écrit, ses *Studien über Hysterie* en collaboration avec Breuer, Freud avait pressenti sous cette disjonction, sous cette insuffisance, sous cette faiblesse apparente, un excès, une « pulsion » affective non disciplinée et incohérente, une prodigalité irréductible.

A la lumière de ses belles analyses de la Psychasthénie, Janet a beaucoup raffiné son hypothèse primitive. La tendance à la dissociation et à l'émancipation n'est plus qu'une forme de l'abaissement du niveau mental. Les troubles pathologiques sont en somme une altération de la partie supérieure des fonctions ou un arrêt d'évolution ; dans cette

ruine de l'adaptation supérieure subsistent les aspects élémentaires, automatiques des fonctions.

***

Longue et variée est l'histoire de l'Automatisme depuis Descartes et Maine de Biran. On a pu reprocher à cette notion de s'être « beaucoup prodiguée dans sa jeunesse » et d'être décidément hors d'usage. Aussi faut-il s'entendre et définir l'usage qu'on en fait.

L'Automatisme est souvent entendu comme le fonctionnement de la machine organique — innéité ou acquisition, nature ou habitude : et par extension l'ensemble des opérations normales qui s'exécutent sans l'intervention active de l'attention et de la volonté.

L'Automatisme est aussi la libération, à l'état pathologique, de mécanismes normalement intégrés dans un ensemble et concourant à l'exercice d'une fonction : l'action indépendante, partielle, isolée de fonctions élémentaires. Il suffit de rappeler les vues de Sherrington et de Head sur l'Intégration et l'Évasion du Contrôle. Un mécanisme monté qui se détend, un faisceau qui se disjoint, telle est cette seconde forme d'Automatisme.

On aperçoit quel vaste champ neurologique et psychologique couvre la notion d'automatisme.

Les études si intéressantes de Clérambault brodent au fond sur ce thème. Son automatisme désorganise tout en respectant certains restes d'organisation ; par exemple des images surgissent, en dehors de toute relation avec l'état mental actuel, sans poussée

affective qui les conditionne (mécaniques, neutres, anidéiques). Des phrases dénuées d'unité apparaissent, imprévues, indifférentes, chaotiques. Le sujet pourrait se croire branché sur un réseau téléphonique où plusieurs communications se croisent.

Mais cette séparation apparente, ce fonctionnement isolé ne résulterait-il pas d'une opération active, qui exclut et qui construit ? Il y a peut-être dans l'Automatisme des phénomènes positifs en même temps que des phénomènes négatifs. L'halluciné, l'impulsif, l'obsédé, subissent des entraînements, des déviations, des inhibitions ; n'est-ce pas cet ensemble de pulsions affectives et de dissociations qui provoque, comme le dit Bleuler, la formation d'idées délirantes, du sentiment d'emprise, d'influence, de domination, de persécution et leur illustration sensorielle.

Quel est ici le phénomène primordial ? Est-ce l'Automatisme, au sens « organique » « fortuit » d'Evasion du Contrôle ; puis viendraient les réactions variées du sujet, son travail sur cette donnée primitive ? Le délire du persécuté résulterait alors de l'effort d'explication et de l'affectivité blessée, en travail sur cette matière imposée par l'Inconscient. L' « idéogène » viendrait réagir sur l'organique.

Est-ce la pulsion affective indisciplinée laquelle profiterait de la rupture d'équilibre, sans elle insignifiante ; ou même encore la provoquerait ?

Tel est le sens de la théorie du refoulement. Elle met au premier plan l'élément dynamique, la pulsion affective. Elle explique par le contenu plutôt que par la forme. La dissociation est secondaire ; elle vient du choc de deux forces, de la rencontre et du

conflit d'une passion et d'une puissance de contrôle. L'Inconscient est un système de tendances refoulées. Les symptômes qui le traduisent sont l'œuvre d'un travail de compromis.

Le refoulement conserve secrètement ce qu'il paraît détruire. Il ferme l'accès à la conscience et à la décharge motrice et affective, l'émoi conservant toute sa puissance énergétique.

Puis il se protège, contre la poussée toujours menaçante de l'émoi refoulé, par un effort permanent, par un contre investissement ; lutte qui épuise le sujet et qui l'appauvrit.

Enfin la tendance refoulée cherche une dérivation et c'est la forêt de symboles par lesquels les complexes « se convertissent ».

L'Inconscient est donc la région des complexes réprimés ; fragments dynamiques, instinctifs, infantiles, fortement teintés de sexualité.

Inutile de rappeler comment Freud et ses disciples, Adler et Jung parmi les meilleurs, ont brodé sur ce thème puissant.

***

La doctrine du Refoulement a le tort de grouper, sous une notion unique, bien des mécanismes différents, ou, si l'on préfère, de substituer à une diversité de mécanismes, l'unité d'un mot assez ambigu.

Le refoulement explique une partie de l'oubli. Explique-t-il l'oubli par insuffisance d'acquisition, par impuissance d'évocation mentale, par usure, par négligence, par changement d'attitude mentale etc. ?

A côté de la répression, du conflit et de la censure, personnages freudiens, il faut décrire l'immunité naturelle, l'insensibilité qui nous empêche *a priori* d'accueillir, d'héberger, de produire certaines tendances, certains sentiments. Il faut décrire l'élan même de la vie, la poussée affective et mentale qui nous rend indifférents un certain jour à certains complexes jusque là impressionnants — et cela sans peine et sans travail, parce que nous devenons sensibles à d'autres idéaux. Il faut retenir enfin le processus par lequel les réactions supérieures, ultérieurement apparues, en viennent à inhiber et à dominer les réactions élémentaires qu'elles ont à leur base ; la « suppression » de Rivers, moyen négatif d'adaptation et de progrès, auquel les formes plus parfaites de comportement doivent de n'être pas troublées par la survivance d'un ordre archaïque d'activité. On conçoit que l'activité autonome d'une fonction « supprimée », lorsque par accident elle vient à reparaître, se double d'une renaissance de conscience et d'une conscience indépendante.

***

On voit combien vaste est le problème, comme se rejoignent, au terme, les théories en conflit, et combien il importe de poursuivre dans la voie où elles n'ont fait que s'engager.

Elles se rejoignent en somme. La dissolution des fonctions, l'évasion du contrôle, produit les mêmes effets que la répression. C'est pourquoi l'on a tort lorsqu'on explique tout le rêve par la poussée de tendances infantiles. L'esprit en se désorganisant

laisse libre jeu à ses aspects élémentaires : tous mutilés du reste et non point selon leur fraîcheur originelle. L'enfance dans le rêve est le plus souvent une caricature d'enfance.

Il importe de poursuivre. Toute la Psychopathologie est ici engagée. Est-ce la préoccupation affective qui fait délirer le sujet ? Est-ce le déficit intellectuel primitif qui laisse le champ libre aux ébats des préoccupations affectives, maîtrisées tant que l'individu reste normal. On sait comme le problème se pose de nouveau à propos de la Démence précoce[1]. Finalisme affectif ou déterminisme intellectuel ; Motivation contre Automatisme ; fortuit-motivé ; Organique, Idéologique, Psychogène : tels sont quelques-uns des mots qui expriment ces oppositions.

Il est probable du reste que les deux notions se complètent ; dans la schizophrénie, c'est la prédominance de la discordance qui nous frappe, dans le délire de persécution, c'est la réaction affective du malade et son effort d'interprétation.

On ne saurait du reste réduire tous les mécanismes pathologiques à l'Automatisme et au Refoulement, encore si mal dégrossis. Il faut d'abord les analyser de plus près. Il faut approfondir l'Automatisme comme désintégration, comme évasion du contrôle. Il faut creuser le problème des échelons fonctionnels et de leur succession intégrale. Il faut distinguer les différents niveaux de désagrégation.

Enfin il faut expliquer cet excès de puissance que le sujet refoule : aborder de plus près la description du caractère et l'analyse des constitutions.

1. Heuyer, *J. de Ps.*, 1932.

⁂

L'Inconscient, c'est d'abord l'impuissance à la conscience totale, intégrale : la limitation de la conscience par sa nature même ; les limites du champ de conscience ; la subordination monarchique. La Conscience ne peut rien voir à moins que d'être bornée. Elle ne peut percevoir sans apercevoir et apercevoir sans percevoir. Telle est sa structure. Et l'activité, qui lui impose de ménager ses forces pour les concentrer, le veut ainsi. Tout être vivant est une énergie limitée et, par une sorte de concurrence, par inhibition, les différents systèmes qui se disputent la conscience s'éclipsent les uns les autres.

L'Inconscient c'est aussi la persistance de l'action sous la forme des mécanismes qu'elle a montés : l'accumulation de l'énergie sous forme potentielle, avec addition à l'effet des nouvelles excitations ; la constitution de machines sensorimotrices, la conservation des fonctions. L'action se met en réserve pour se dépasser. Une pensée qui ne se pense pas prépare et rend possible une pensée qui se pense. Plus ou moins grande est, selon les sujets, la pression sur l'action présente des mécanismes montés, plus ou moins grande la « secondarité » du sujet, au sens de Heymans. L'inconscience de l'habitude, c'est l'isolement de la fonction. Plus riche et plus complexe est l'activité du sujet, plus elle est capable de fabriquer ainsi des techniques qui se déploient pour elles-mêmes et vivent une vie indépendante.

L'Inconscient c'est encore la persistance du passé dans le présent ; la totale présence de soi-même à soi-même et l'inattention par suite de la polarisation

de l'action. Se souvenir c'est revivre, dilater sa personne au lieu de la contracter.

C'est encore la Synthèse créatrice ; le déclenchement brusque d'une fonction supérieure qui, soutenue par toutes les techniques montées, dans une ambiance affective favorable, aboutit à une œuvre ou à une ébauche d'œuvre.

C'est aussi l'Évasion du Contrôle, la désagrégation des échelons fonctionnels. Ici apparaît tout ce qu'il y a de solide dans la notion d'Automatisme. Notre organisation est à niveaux et à étages.

C'est enfin le pluralisme, la polyphonie, l'incompatibilité dans la sphère de la personnalité ; les pulsions affectives et les conflits ; la personnalité en quête de soi-même et de son harmonie et de son unité.

***

La Conscience n'est pas un reflet ; elle marque un niveau supérieur d'activité. L'Épiphénoménisme se trompe. Un fait de conscience n'est pas de même structure, de même niveau qu'un phénomène inconscient. Si les échelons supérieurs de la vie mentale entrent en jeu, c'est signe que les mécanismes inférieurs sont insuffisants. Une active adaptation est requise. La conscience apparaît. Quand ce motif de stimulation et de réaction disparaît, la conscience s'obnubile et se dissocie.

Elle est de l'ordre de la création, de l'invention et de la vie. Elle est une floraison merveilleuse, un aspect inédit de la vie de l'Univers.

Elle n'est donc pas, comme l'ont cru tant de philosophes, une lumière qui s'allume pour éclai-

rer l'action. Elle est l'action même, l'énergie qui s'y déploie, la construction qui la supporte, toujours en remaniement, toujours prête à de nouvelles superstructures.

Il faut dire de la conscience ce que Janet dit très profondément du Sentiment : « Le Sentiment n'est jamais un reflet passif de quoi que ce soit ; il est lui-même une complication d'une autre conduite. Il n'y a plus lieu de chercher un terme dont il soit le reflet simple ; on ne doit plus chercher que les conduites plus ou moins élémentaires qui le constituent ; c'est un travail d'analyse tout à fait différent[1]. »

Il en est de la conscience à l'égard de ses conditions comme de la vérité à l'égard de la réalité. Le monde de la réalité n'est pas le monde de la vérité : il n'en est que la condition. La vérité est une position fonctionnelle de la pensée vis-à-vis de la réalité qu'elle s'assimile peu à peu. L'activité spirituelle de l'homme déborde ce qui est par ce qui n'est pas et s'ouvre tout le champ du possible.

La conscience est le degré suprême de la réalisation de soi, à tous ses degrés et à tous ses étages. L'homme surpasse le monde et y ajoute. Il l'enveloppe et le contient s'il y est enveloppé et contenu. La science même qui semble opposer l'Univers à l'homme ou même réduire l'homme à l'Univers, n'est qu'une partie de l'homme. La qualité surmonte, dépasse et enveloppe la quantité. Le monde est dans l'homme. D'où la dignité éminente de la conscience, la valeur suprême de tous les problèmes qu'elle pose, le caractère imprescriptible de sa signification.

1. *De l'Angoisse à l'Extase*, II, 191.

La conscience se dévore elle-même, se supprime elle-même. Elle se déplace sans cesse, laissant tomber à l'inconscience les phases et les formes dépassées. A mesure que l'organisme se construit ou se développe, ses activités élémentaires se coordonnent et s'intègrent. Elles cessent de subsister pour elles-mêmes. Elles se perdent dans l'architecture qu'elles ont contribué à dresser. « Tout ordre nouveau d'activité, en s'instaurant, réduit du même coup le champ où s'exerçaient les formes antérieures d'activité et souvent se les subordonne plus ou moins totalement, de sorte qu'elles perdent une part plus ou moins grande de leur autonomie. » Certaines fonctions élémentaires cessent de pouvoir s'effectuer sans le secours des fonctions supérieures à mesure qu'augmentent le rôle et l'importance de l'activité corticale. Elles cessent d'exister pour elles-mêmes. La conscience dans sa formation et son évolution laisse derrière elle les moyens qui lui ont permis de se constituer ; mais en même temps elle les absorbe et les dépasse.

Comportement achevé et total elle ignore les conduites élémentaires. Mais celles-ci peuvent reprendre vie et indépendance lorsque l'unité se brise. Tel échelon fonctionnel qui n'était plus qu'une marche redevient une plateforme ; tel automatisme, le plan d'activité du sujet. Tous les échelons dépassés, tous les niveaux franchis reprennent parfois valeur propre et indépendante. Et comme ces réactions élémentaires, dans des organismes élémentaires sont des réactions générales de comportement, alors que chez les animaux supérieurs elles ne figurent plus qu'à titre de réactions par-

tielles, on peut entrevoir combien arbitraire est la théorie qui refusait la conscience aux animaux.

***

On voit donc la conscience se retirer de bien des systèmes d'action, à mesure que par leur intégration ils deviennent des pièces d'un système plus compliqué. La conscience a d'abord derrière elle le vaste jeu de fonctions qui lui a permis de se constituer et qui retombent au rang d'automatismes. La conscience marque le point culminant dans la constitution de soi-même. Derrière elle, dans l'ombre, toute la masse d'action qui la supporte.

Derrière elle la personne, c'est-à-dire le faisceau d'activités que constitue l'être vivant. La conscience ne l'exprime qu'à condition de le supposer.

Elle exclut donc, en même temps qu'elle les pose comme ses conditions, à la fois le virtuel et le déjà actualisé. L'Inconscient ce sont d'abord les conditions de la conscience, lesquelles ne s'apparaissent que dans la conscience, mais sans lesquelles la conscience n'est pas. Tout ce jeu d'activités élémentaires plus ou moins enchevêtrées, plus ou moins hiérarchisées, plus ou moins intégrées lui échappe :

comme aussi la grande poussée dynamique qui ne s'aperçoit que dans ses œuvres et les tendances incoordonnées qui ne se composent pas en un ensemble.

Telles sont les limites de la conscience justement parce qu'elle est Unification, Organisation, Énergie fabricatrice. Comme l'Art elle laisse tomber beaucoup de choses. Impuissante à être tout, elle se contente d'être soi-même. En face de cet Acte sou-

verain, l'Inconscient se présente comme la puissance, en tant qu'elle ne s'actualise pas ; ou comme l'acte retombé au rang de puissance ; ou comme les degrés élémentaires de l'Acte, libérés du contrôle qui les organisait. Mais cette puissance est de même nature que l'Acte dans lequel elle aspire à se réaliser. Et elle est toujours quelque degré et quelque aspect de l'action, sous peine de n'être rien. Cette vue psychologique enferme quelque suggestion sur la nature elle-même. L'opposition de la conscience et d'un monde objectif, vide en soi de toute conscience, est une fiction de métaphysiciens. Et comment relierait-on ces deux incompatibilités ? Le monde réel ne ressemble pas à la vision scientifique du monde, qui n'est qu'un jeu d'abstractions. Le monde réel c'est la conscience déjà, au moins sous la forme d'aspiration à des niveaux supérieurs de conscience. Le monde est de la nature de l'âme et Leibniz et Hegel avaient raison. L'esprit pose avant soi ses assises inférieures et il est de sa nature qu'il se conquière et ne se réalise que progressivement.

CHAPITRE V

INSTINCT ET TENDANCES

Tout organisme est une structure, un plan d'action, un équipement sensorimoteur préétabli, dont sa forme est l'expression. Tout être vivant s'installe dans la vie selon ce système primitif de coordinations sensori-motrices. Son comportement est d'abord orienté et dirigé par ces structures et ces tendances ; il est le fonctionnement de l'organisme, le développement dans l'espace et la durée des forces biologiques constitutives de la vie organique.

C'est bien en vain que les empiristes ont soutenu — et de nos jours encore — qu'il n'y a pas chez l'homme de mécanismes moteurs qui n'aient été montés par l'expérience. Même en se donnant le recul du temps, il est bien difficile d'admettre que l'acquisition soit le principe de la constitution, que le fonctionnement crée les fonctions et les formes.

***

Les fonctions organiques ne sont pas un assemblage de réponses élémentaires mais une composition de réflexes simultanés et successifs.

On ne peut plus à l'heure actuelle différencier le réflexe de l'instinct en disant que le réflexe n'est pas

une réaction adaptée ou qu'il n'est qu'une réaction partielle qu'on oppose à une activité globale. L'action intégrative du système nerveux, comme dit Sherrington, ne se limite pas exclusivement au cerveau ; elle régit même les phénomènes médullaires. Il y a dans les réflexes médullaires ou infracérébraux compliqués un début d'unité, de complexité, de coordination. Le système nerveux est un édifice d'automatismes étagés et de complication croissante. Ces échafaudages superposés constituent une architecture extrêmement complexe.

Le nouveau-né aborde la vie avec un équipement de réponses réflexes. Ses premières réactions spatiales sont essentiellement congénitales : mouvement des yeux selon les objets, accommodation et convergence variables selon la profondeur, déplacement de la tête et des yeux du côté des bruits entendus, mouvement de la main vers une région excitée de la peau, etc.

Ainsi l'organisme possède des systèmes innés de réponse à certaines catégories de stimulus, réponses variables dans leur forme et leur complexité selon la nature et l'intensité de stimulus, et plus ou moins diversement adaptées. Notre comportement repose sur une première assise de coordinations motrices préétablies. Le système nerveux est un ensemble de schémas tout tracés, d'appareils tout construits.

***

La forme élémentaire de la connaissance et de l'action, c'est donc l'activité vitale elle-même. L'organisme est un système agissant. Ses moyens d'action font partie de son organisation. La conscience ne se

surajoute pas à l'organisation ; elle est l'organisation elle-même.

La connaissance élémentaire, qui ouvre le monde de l'action élémentaire, n'est pas autre chose que cette prise de possession du milieu. La conscience c'est d'abord le monde ; c'est-à-dire l'équilibre sensori-moteur, l'organisation temporelle et spatiale, la perception des rapports d'intensité et de qualité, la légalité élémentaire. Et c'est du même coup le sujet dans le monde ; le sujet, monde intime et personnel, objet privilégié, centre et objet, sujet de tous les objets. Telle est l'originaire « Unité d'Appréhension » qui constitue l'expérience immédiate, celle que l'intelligence étend et raffine.

Au seuil de la conscience ou de l'intelligence sensori-motrice est le champ de forces où l'être se meut aveuglément, ballotté, aiguillé par des attractions et des répulsions, qu'illuminent à peine de vagues réactions affectives.

Dès que la conscience apparaît, surgit l'originaire unité d'appréhension, qui est l'expérience élémentaire. Sentir, c'est déjà juger, étendre sur les choses le réseau des rapports, envelopper dans ce réseau l'irrationnel des données primitives, donc identifier, distinguer, comparer, attribuer, répartir.

Cette organisation primordiale est intelligence déjà. Elle est diversité et hiérarchie.

***

Cette appréhension de l'expérience et le comportement au sein de ce monde sont orientés par des intérêts puissants.

On demande souvent s'il y a des instincts chez l'homme. On peut répondre : ni plus ni moins que chez les animaux. Le comportement animal est réglé dans son ensemble par un jeu de tendances et d'intérêts qui animent et expriment à la fois la structure de l'animal et qui satisfont ses besoins primordiaux.

A mesure que la structure se complique, les intérêts deviennent plus variés et plus vastes et la conduite plus souple et plus complexe. L'instinct, une fois assurées les bases fondamentales du comportement, disparaît dans l'interaction des conduites élémentaires et leur subordination réciproque, dans la possibilité d'infléchir, de compléter, de parfaire l'ajustement congénital au milieu. De même les habitudes qui, toutes mécaniques qu'elles soient devenues, subissent le contrôle du pouvoir personnel et avant tout le pouvoir souverain d'opposer l'habitude à l'habitude et de fonder, contre ou sur les habitudes anciennes, de nouvelles habitudes.

Les tendances, expression des structures et des fonctions ne sont après tout que la tendance organisatrice des fonctions.

Il faut considérer l'être vivant non seulement dans sa forme, mais aussi dans son mouvement : il est un bloc d'aptitudes motrices. L'instinct est alors un système de tendances, l'expression même de l'activité vitale.

Le comportement instinctif n'est que le mouvement même des organes de l'instinct, l'envers, dans l'espace et la durée, des forces biologiques constitutives de la vie organique : une fonction de même nature que les fonctions intérieures à l'organisme, simplement plus complexe.

Tout comportement est donc orienté et dirigé par des structures et des tendances. Il est l'expression de l'organisme, le résultat de la composition entre le milieu et les forces internes, les énergies constitutives de l'être vivant.

Toute conduite repose sur une structure primordiale, et aussi sur la puissance d'adapter cette structure aux conditions nouvelles, ou les conditions nouvelles à cette structure. Ni un mécanisme inexorable. Ni une fabrication de la conduite par pièces et par morceaux.

Cette adaptation active prend un aspect tout nouveau à mesure que l'intelligence se développe. L'instinct est une première forme d'intelligence. Mais l'élargissement de l'intelligence humaine, la création d'un monde de symboles et de valeurs transforme son champ d'action.

***

En dehors des grands intérêts primordiaux qui règlent toute vie, et qu'on peut rapporter à la vie végétative, à la vie de relation, à la vie psychologique et sociale, y a-t-il lieu de dénombrer les instincts ? Nous serions bien sûrs d'en trop mettre et d'en oublier. Les tentatives de Mac Dougall et de Drever suffisent à nous avertir. Ce qui est *fondamental* et *irréductible* tient en peu de mots. Tout le reste est construit et acquis. Et cela même qui est irréductible revêt des aspects variés. La volonté biologique, l'élan vital élémentaire, qui règle la conquête et le gouvernement du corps, la conquête du monde en vue des besoins du corps, se complique, se spiritualise, se sublime. La vie

sociale et, pour mieux dire, l'humanité intervient : même la faim et la soif, et le sommeil, bien plus encore, l'instinct sexuel prennent au plan humain figure nouvelle et singulière. Il faut redire de tous ce que saint Augustin disait de l'amour : « Spirituel jusque dans la chair ; et charnel jusque dans l'esprit ». L'amour et le désir, ces divinités primordiales et multiformes, ou si l'on veut les appeler autrement, la volonté de vivre, la volonté de puissance, l'élan vital, se compliquent et s'épanouissent largement à travers les plans biologique, psychologique et social.

***

On entend d'ordinaire l'instinct comme un savoir-faire congénital, comme une industrie compliquée qui règle d'emblée le comportement, un « tour d'adresse admirable » que possède chaque être. On allègue des faits qui ont jadis impressionné : l'œuvre de Fabre en est la Somme. Et si tels étaient les faits, il serait difficile de nier l'Instinct prescience et perfection, savoir-faire infus, formule innée d'action, spécifique, sans connaissance du but, ni de la relation entre le but et les moyens : impératif catégorique doublé d'une technique catégorique et infaillible ; vision sympathique et prophétique, ou, si l'on préfère un autre langage, implacable déroulement d'un mécanisme bien réglé. Ici triompheraient les doctrines du « tout fait » et du « tout ou rien ».

Si tels étaient les faits, s'il faut admettre les faits de Fabre après les racontars de l'observation courante et les anecdotes merveilleuses, on comprend l'insuffisance des doctrines du peu à peu et de l'à peu près,

de l'explication par l'habitude, ou l'intelligence ; même avec l'appoint de l'évolutionisme sous la forme du lamarckisme ou du darwinisme : action modelante du milieu, action constructive des besoins et des habitudes ; accumulation de variations avantageuses ; sélection parmi des dispositions d'origine inconnue[1]. Ne voit-on pas du reste l'évolutionisme pencher de plus en plus vers la préadaptation et les mutations brusques et revenir aux forces internes, à la prédétermination et à la fixité.

On serait donc obligé de dire avec Fabre : « L'instinct sait tout dans les voies invariables qui lui ont été tracées. Il ignore tout en dehors de ces voies ». L'être se meut sous l'impulsion d'une force interne, poursuivant un but qu'il ignore et l'atteignant par des moyens sûrs qu'il n'a jamais appris, mais dont il se sert avec une incomparable maîtrise.

***

Mais n'y a-t-il pas beaucoup d'illusion dans cette description naguère classique de l'instinct et n'est-ce pas la description qui crée le mystère ?

Les hyménoptères paralyseurs qui un moment, à eux seuls, ont porté tout le débat, ont cessé de témoigner en faveur de Fabre. La précision de leur comportement avait été exagérée. Les échecs sont fréquents. L'aiguillon frappe un peu partout.

1. Romanes a grand peine à se tirer de difficulté en distinguant et en combinant les instincts primaires : structure primitive ou sélection des variations avantageuses et les instincts secondaires : Automatisme dérivé, acquisition par l'habitude.

Le prédateur ou plutôt la prédatrice recherche sa proie selon certaines affinités internes. Par exemple le sang de la victime est nécessaire à la formation des œufs. Il n'est même pas besoin de dire que ce sont les besoins de la larve qui commandent le comportement maternel. Si le prédateur est attiré par sa victime c'est en vertu d'un déterminisme précis. Attraction et répulsion qui du reste varient selon l'état de l'insecte et son point de développement.

L'aiguillon frappe à l'aventure et ne pénètre que là où il rencontre une zone de moindre résistance. Les coups d'aiguillon ne répondent pas, comme le prétendait Fabre au nombre de ganglions et il ne faut plus admirer « la sublime logique » de ces coups répétés. Fabre n'avait pas vu que les téguments de la victime ne peuvent être transpercés partout. Et l'anatomie de la victime ne règle pas à elle seule le nombre et la place des blessures.

La paralysie se produit du reste par diffusion du venin, quel que soit le point où l'aiguillon l'a introduit.

La lenteur plus ou moins grande de la diffusion du venin intervient aussi dans le nombre des coups d'aiguillon. L'insecte insuffisamment paralysé se contracte et les contractions déclenchent la flexion de l'abdomen, puis le coup d'aiguillon du prédateur, comme Rabaud l'a bien montré ; cascades de réflexes que déclenchent les excitations externes.

Tout autre exemple conduirait aux mêmes conclusions : le prétendu instinct d'orientation ou de retour au nid, à la ruche, ou à la fourmilière, par exemple ; Il n'y a d'instinct que dans la tendance qui provoque au retour. La technique du retour constitue un comportement très complexe, bien analysé par certains

observateurs[1], et l'on n'a pas besoin de recourir au sens inné de la direction.

On n'a donc plus le droit de parler de science infuse ; pas davantage de mécanisme tout monté, si l'on entend par là une succession de réflexes qui se déroulent de façon implacable dans un ordre prédéterminé.

L'instinct est composition de forces, compromis entre l'ordre des excitants externes et l'ordre des conditions déterminantes. A sa base la structure de l'organisme, la liaison interne entre l'action et l'organisation.

Il repose donc sur l'équipement sensori-moteur préétabli et les réflexes composés, expression de l'unité de l'organisme et base de son comportement. La physiologie a trop longtemps oublié qu'il existe des réflexes d'ensemble : ces réflexes sur lesquels Sherrington, Graham, Pavlov et tant d'autres ont si utilement insisté. Un instinct n'est qu'un réflexe complexe, coordonné dans l'espace et dans le temps. Pas de différence entre l'instinct et le réflexe : entre le poussin qui picore tout de suite après sa sortie de la coquille et le retrait de la tête et la fermeture de la paupière par réflexe de défense[2].

De même que les instincts, les réflexes ne jouent du reste que selon certaines conditions internes de l'organisme, c'est-à-dire selon l'état global du sujet.

Nous ne songeons pas à nier les problèmes que pose à son tour une telle solution : poussée dynamique et architecture, coordination, évolution ascendante, tout

1. Jaccard, *Le Sens de la direction*, 110-124.
2. Pavlov, *Leçons*, 10.

le problème de la vie. Le problème de l'instinct c'est d'abord le problème de la vie avec ses tendances, ses pulsions, son génie architectural. Nous n'expliquons ici ni les grands leitmotivs de la conduite ni l'édification de la structure organique.

Mais cela posé, l'instinct est un complexus et un ordre de réflexes, orienté par les tendances organisatrices, plus ou moins lesté d'intelligence, dans ses réactions au milieu.

Il a comme conditions non seulement le monde — cela va sans dire — comme puissance de stimulation et d'attraction — mais aussi un jeu de coordinations psychomotrices préétablies, une certaine poussée de la vie affective, un certain capital d'initiative.

Comme le dit Koffka, on ne peut expliquer par une cascade de réflexes l'unité de direction de toute la série des réactions, la persistance des efforts avec la variété des moyens. L'oiseau qui construit son nid n'exécute pas une suite de mouvements ; il fait une tâche. Un but ignoré peut être agissant ; la situation momentanée, les phases de l'acte sont un moment d'un drame inachevé, d'un rythme interrompu. Il faut rapprocher l'instinct de faits comme le rythme, la mélodie, la figure. La tâche est l'expression de l'activité vitale elle-même.

A la base de l'instinct il y a donc les grandes tendances qui dominent la structure et dont la structure n'est que l'achèvement et la figuration. Un instinct est un parti-pris, une attitude à l'égard du monde ; et la structure dessine les lignes de l'action. On peut dire avec Mac Dougall[1] que l'instinct consiste avant

1. *Introduction to social Psychology*, 29.

tout à percevoir certains objets et à leur prêter une attention émue, qui entraîne des réactions opportunes. C'est un goût doublé d'une aptitude. Le comportement instinctif est comme préformé dans la structure, orienté par les intérêts de l'être vivant, assoupli et corrigé par cette pointe de discernement qui permet l'adaptation au milieu. L'Instinct, au sens de savoir-faire, est l'enveloppe élémentaire de l'action, la conduite selon la constitution et le milieu, avec cette pointe de discernement que suppose toute conscience. Un comportement plus complexe s'évade de ce cadre très simple dès que s'élargit le cadre des possibilités.

De sorte qu'on peut dire encore avec Mac Dougall : « L'Instinct et l'Intelligence ne représentent jamais deux directions divergentes de l'évolution, ni même deux étapes de celle-ci. Dans toute vie mentale elles ne sont jamais que deux aspects différents que nous distinguons par un effort d'abstraction[1]. »

1. *Outline of Psychology*, 125.

CHAPITRE VI

LE SENTIMENT

La Vie affective, c'est le déploiement de l'activité et le jugement que l'activité porte sur soi-même, le retentissement du résultat de l'activité sur le sujet. C'est la satisfaction de la tendance ou son insatisfaction ; c'est l'appréciation par le sujet de son état subjectif, de sa relation avec le monde des objets qu'il cherche à conquérir, qu'il s'approprie ou qui se refusent à lui : d'où la chaleur et l'intimité des émotions et des sentiments, qui mesurent en somme en chacun de nous la qualité, le niveau, le succès de l'élan vital.

Elle a pour base le vaste déploiement des tendances, que le milieu favorise ou arrête.

De ce choc favorable ou défavorable et de l'appréciation que porte le sujet sur son propre déploiement naissent des sentiments généraux d'acquisition et de possession : surprise, joie et tristesse, phase acquérante et possédante de la vie affective.

De ce choc favorable et défavorable naît une tendance vers le maintien, l'accroissement ou l'abolition de l'état et du système d'objets qui le suscitent :

amour et haine : phase développante de la vie affective.

Ces grands sentiments fondamentaux en s'épanouissant dans l'organisme et dans l'esprit engendrent le monde immense des émotions et des sentiments.

L'explication de la douleur physique et peut-être aussi du plaisir en est distincte : ce sont des phénomènes plus spéciaux et plus limités : ce sont des sensations affectives.

Un sentiment c'est donc à la fois une attitude et une appréciation de valeur et c'est ce phénomène fondamental qui déclenche l'émotion.

Si l'émotion n'était, comme on l'a dit longtemps, que la perception de modifications périphériques de l'organisme, comment apparaîtrait-elle comme émotion synthétique et caractérisée et non point sous sa nature dispersée de sensations organiques ? Pourquoi la peur ? et pas tout simplement des battements de cœur, du tremblement, etc., rassemblés si l'on veut sous la forme indécise de l'agitation inquiète ?

Comme l'a dit très bien Claparède, l'émotion est la conscience d'une *forme*, d'une attitude globale. Ce que la conscience appréhende dans l'émotion, c'est la forme même de réaction de l'organisme, son attitude[1].

Le Sentiment est une réaction primitive et préalable à toute émotion.

Quand W. James disait que les réactions organiques suivent immédiatement, comme des réflexes, la perception cause d'émotion, il oubliait peut-être l'essentiel et il s'est corrigé depuis. Ce n'est pas la perception simple d'un objet qui déclenche l'émotion,

1. *Feelings and Emotions*, 1928.

c'est la perception d'une relation entre l'objet et le sujet, c'est l'appréhension d'une situation globale, d'une valeur à laquelle l'organisme réagit selon ses tendances acquises ou congénitales. La perception qui déclenche l'émotion est une perception affective. L'affectivité est au cœur de la perception. Elle est préalable à l'émotion.

Il faut reconnaître du reste que la doctrine de W. James a été comprise de manière trop étroite. On a oublié que la base de sa théorie de l'émotion, c'est sa théorie de l'instinct. Il a bien vu que toute émotion comprend en somme deux choses : la conscience d'une situation, la conscience d'une réplique. Il a réservé les sentiments « subtils » et quand il s'est agi de les expliquer, par exemple dans les variétés de l'expérience religieuse, c'est à des modifications du champ de la conscience et de la structure de la personnalité qu'il a eu recours et non pas à des sensations organiques. Et sa théorie classique de l'effort musculaire, à la base duquel est l'acte de la volonté, suffit à nous avertir que sa doctrine a deux étages et que le plan mental y prépare toujours et supporte le plan sensoriel, affectif ou moteur.

Aussi ne faut-il point s'étonner qu'en apparence contre James, peut-être en réalité selon James, se soient développées des notions qui étaient en germe dans les critiques que sa doctrine a soulevées. Le « Regard intellectuel », la « Motivation Mentale » ont pris de plus en plus d'importance. C'est notre attitude à l'égard de la situation qui est la clef de l'émotion. Wundt, Irons, Worcester, Dewey avaient raison de faire remarquer qu'un « Sentiment primaire » intervient entre la perception et l'émotion organique : il

serait plus juste de dire : est au cœur de la perception[1].

C'est bien cette attitude qui suscite, qui groupe en un ensemble les symptômes corporels et leur donne une signification. Ils sont la réponse de l'organisme à la situation qui le trouble. Et c'est parce qu'ils s'organisent autour de cette réaction fondamentale que nous les apercevons comme émotion et non pas comme sensations organiques. L'émotion apparaît quand ces modifications organiques nous révèlent l'atteinte que nous subissons et la riposte qui s'ébauche. Ces états organiques, qui composent l'émotion, ne sont qu'une étape, un moyen de réalisation du sentiment. Et ils n'existent que sous condition du sentiment.

C'est la doctrine de Malebranche. Avant le « mouvement des esprits et l'émotion sensible » il y a la vue confuse ou distincte du rapport qu'un objet a avec nous, un mouvement de la volonté vers cet objet, un sentiment d'amour, d'aversion, de désir, de joie, de tristesse, qui exprime ce rapport et ce mouvement[2].

Aussi à l'appui de cette théorie « centrale » a-t-on pu constater de mieux en mieux que la suppression des processus viscéraux n'altère pas le comportement émotionnel ; et l'on en donnerait aisément comme preuve les vivisections de Sherrington, de Cannon, de Lewis, de Britton.

Cette suppression chirurgicale des sensations viscérales n'a point d'effet sur les réponses émotionnelles

1. La théorie de W. James sous la forme où elle était devenue classique n'a plus guère de défenseurs. On connaît les critiques de Cannon. Dumas l'abandonne nettement dans son *Nouveau Traité*, II, 439.

2. *Recherche de la vérité*, V, ch. III.

des systèmes qui restent capables de réactions. Les chats sympathectomisés de Cannon manifestent en présence d'un chien les mêmes signes superficiels de colère, excepté l'érection des poils. De même les chiens de Sherrington.

Si l'on objecte que cette mimique est peut-être inémotive, Sherrington répond à bon droit qu'il est difficile d'admettre que la perception qui déclenche l'expression et le comportement de la colère soit impuissante à produire le sentiment de la colère[1].

Si les émotions étaient la conséquence des aspects viscéraux du comportement émotionnel, elles devraient apparaître quand on suscite ces derniers. La sécrétion ou l'injection d'adrénaline produit tous les changements viscéraux caractéristiques de la peur, de la colère, de l'excitation émotionnelle intense. Mais Marañon a constaté que l'injection de cette substance chez l'homme, à dose suffisante pour produire ces changements, n'entraîne aucun état émotionnel. Elle donne seulement naissance à des sensations de palpitation, d'oppression, de tremblement, de frisson, de nervosité que le sujet constate froidement. Au maximum ces sensations rappellent au sujet des états émotionnels. « Je me sens comme effrayé ». On constate du reste les mêmes changements viscéraux dans des états émotionnels aussi différents que la peur et la rage et encore dans des états où ils n'ont aucune signification émotionnelle, par exemple, sous l'effet du froid, de l'hyperglycémie, de l'asphyxie, de l'exercice musculaire violent : toutes conditions qui met-

1. Philip Bard, *in Foundations of experimental Psychology*, p. 479.

tent en activité le système sympathique et affectent les viscères[1]. Les réactions viscérales, nous dit Cannon, sont des réactions diffuses et banales ; et elles n'ont rien de spécifiquement affectif.

***

Deux grandes conditions gouvernent les processus affectifs : l'orientation de la conduite, la direction des attitudes réactionnelles : aspect qualitatif ; la mobilisation, le débordement de l'énergie organique : aspect quantitatif.

L'émotion paraît caractérisée par une réactivité diffuse, bien visible dans l'émotion choc où les éléments organiques sont singulièrement marqués ; réaction intense et qui déborde le cadre des réponses directement adaptées à l'excitation ; on ne saurait trop marquer le caractère dissociateur et « disruptif » du comportement émotionnel.

Elle est surtout une défaillance de la réactivité, une « No-réponse activity » ; fonctionnement diffus et chaotique et suppression des réactions adaptées par désorganisation brusque des systèmes de réponse. Comme l'a dit très bien Piéron, ce débordement organique est la signature de l'émotion. Il est à son comble quand la décharge ne peut se faire dans les voies de réaction adaptées. On sait le rôle que Lapicque fait jouer à la chronaxie dans cette diffusion.

L'émotion, selon Lapicque, ressemble à une vibration qu'aucun réglage ne canalise, qui rencontre peu

1. Cannon, *Bodily Changes*, etc., 279-280.

de barrages et beaucoup de voies ouvertes, et se diffuse en tous sens, en désordre.

Que les réactions nerveuses qui accompagnent l'émotion aient pour siège le thalamus, qui est le plus important centre d'aiguillage des courants nerveux, ou comme le veut Cannon, qu'elles soient localisées corticalement et résultent de l'action de l'écorce sur le thalamus, peu nous importe ici.

Les excitations d'ordre émotif qui atteignent ce centre provoquent une innervation qui se communique aux différentes parties du système nerveux et qui a la propriété d'en modifier les chronaxies. Elle les égalise et par suite tend à ouvrir à la décharge nerveuse plus d'issues, à la laisser s'étendre sur un plus grand nombre de champs. Extravasion des courants nerveux qui se répandent à la fois dans toute les régions du système nerveux et du corps.

L'émotion choc suppose ces conditions fondamentales. Outre cet affolement de la réactivité des processus affectifs élémentaires, elle présente en plus ses symptômes organiques si marqués. Mais elle peut apparaître avant même leur déroulement, et ces symptômes ne suffiront pas à lui donner sa spécificité. Le début, c'est le choc, l'interruption, l'arrêt. Puis vient le débordement, l'orage organique : vaguement teinté parfois d'une direction.

Ces processus affectifs élémentaires relèvent des grandes catégories affectives, qu'on les appelle avec la psychologie classique, Amour, Aversion, Désir, qu'on les appelle avec la psychologie d'aujourd'hui l'intéressant, l'agréable ou le désagréable. Ces grandes catégories ne font que désigner les directions fondamentales de nos tendances, leur succès ou leur échec.

***

Ainsi l'émotion n'est pas simplement, comme le veut Mac Dougall, l'envers affectif d'une tendance déterminée.

Les réactions de paralysie, d'affolement ou de fuite, dans la peur, viennent neutraliser et déconcerter, en même temps que traduire, l'instinct de la conservation sous sa forme défensive.

Dans la colère, des réactions d'incohérence, d'agitation, d'ataxie, d'excitation viennent gêner autant qu'aider l'instinct de la conservation sous sa forme agressive.

Chaque émotion enferme donc des réactions qui ne sont point l'expression de la tendance fondamentale et il serait plus juste de dire, avec Larguier des Bancels, que l'émotion est un raté de l'instinct, La réaction diffuse enveloppe et déborde la réaction systématisée. Encore qu'elle ait même origine, puisqu'elle provient elle aussi de la sensibilité du sujet aux excitations, elle traduit sa riposte sous forme inadaptée, et elle obéit plus au débordement d'énergie libérée qu'à l'orientation déterminée.

***

L'émotion, quoi qu'en dise Watson, n'est pas davantage un instinct viscéral, qui viendrait doubler la réaction motrice adaptée.

Le propre de cet instinct, selon lui, serait de fournir de l'énergie pour la défense de l'organisme menacé : théorie inspirée de celle de Cannon qui fait jouer à l'hypersécrétion d'adrénaline un rôle essentiel. Le

choc émotionnel, expression du danger, aurait pour effet de libérer une énergie plus grande pour faire face au danger. C'est le sucre du sang qui fournit cette énergie, activant les muscles, renforçant le cœur, etc.[1].

***

Il y a donc le choc émotif avec son caractère d'interruption, de désadaptation, d'orage organique : vaguement précisé par un début de réaction et de systématisation ; les émotions proprement dites, où les attitudes affectives sont en quelque sorte noyées dans les réactions organiques, dans la répercussion diffuse du choc affectif ; les sentiments enfin où l'attitude affective prédomine et où s'étalent ces grands jeux de représentation que l'école de Herbart a si bien exposés.

***

La théorie herbartienne de Nahlowsky est en général très mal exposée et très mal comprise. Voici les points essentiels qu'elle a eu le mérite de distinguer et de mettre en lumière :

1° Le ton de la sensation (Gefühlston) :

Toute sensation est douée d'un « ton affectif » (Gefühlston), irradiation de l'énergie nerveuse sous deux formes opposées « Forderung » (excitation) qui

1. Dewey a dit de même que la fonction de l'émotion est de nous fournir une dose d'énergie supplémentaire dans les périodes critiques de la vie. Les émotions luttent contre ce qu'il y a de trop nouveau dans les situations imprévues, de manière à stimuler l'activité.

donne le plaisir, Hemmung (inhibition, dépression) qui donne la douleur.

Mais on ne peut appeler sentiments de tels états affectifs : ce sont des sensations. Seulement comme ces états provoquent aisément des modifications du cours des représentations, ils deviennent aisément des sentiments. Une couleur agréable peut susciter tout un jeu d'images ;

2° L'Affekt (Émotion choc) : trouble de l'organisme, trouble du cours des représentations.

Les fonctions organiques sont altérées par le choc. Le choc atteint l'ordre des représentations et les modifie dans leur cours, dans leur intensité, dans leur plénitude. Ces deux ordres de troubles interfèrent : il y a effet en retour des modifications organiques sur le cours des représentations et vice-versa.

L'émotion choc a quelque chose de massif et d'infra-sentimental : « Affekt macht das Gefühl platt ».

3° Le Sentiment proprement dit. Il s'explique par l'interaction des représentations (Les notions d'étendue du champ de la conscience, de seuil de la conscience, d'interaction des représentations sont d'origine herbartienne).

Les deux catégories qui dominent cette région de la vie mentale sont : Hemmung et Forderung : Excitation et Inhibition.

Le doute par exemple c'est l'oscillation entre plusieurs séries mentales ; l'attente, c'est l'anticipation, la construction à l'avance de l'événement, démentie ou vérifiée par l'événement, l'interférence, la concordance ou la discordance de deux séries donne son caractère propre à ce genre de sentiments.

4° La « Stimmung » état global de la sentimenta-

lité, où interviennent la cœnesthésie, les représentations à demi développées dont nous percevons l'accord ou le désaccord et l'implication obscure de nombreux et faibles sentiments particuliers qui se combinent selon leur ton commun, en laissant tomber ce qu'ils ont de spécifique.

Telle est, à grands traits, cette doctrine générale de la vie affective qui met chaque chose à son plan et ne poursuit pas cette gageure insensée, qu'on lui a si souvent prêtée, d'expliquer toute l'affectivité par l'interaction des représentations.

Le caractère formaliste de la doctrine est indéniable et son tort évident est de ne point tenir compte suffisamment des attitudes et des réactions fondamentales de la conscience. Le « Streben » que Herbart suppose est aspiration à la Conscience plutôt qu'aspiration de la Conscience. Arrêt et Accélération, Excitation et Inhibition ne suffisent pas à faire l'âme des instincts. Il y a des joies actives et des joies passives, des tristesses actives et des tristesses passives, comme on l'a bien montré.

En revanche la doctrine excelle bien entendu dans l'explication des sentiments intellectuels. L'œuvre si intéressante de Hanslick s'en inspire heureusement. Et sans doute Hanslick lui doit-il entre autres choses d'avoir si profondément compris qu'une partie des sentiments que déclenche la musique n'est qu'une irradiation vague et confuse, que cette irradiation n'est pas le plaisir musical, pas plus que l'ivresse n'est le plaisir de la dégustation ;

que la musique ne contient pas des sentiments définis, mais seulement le schéma dynamique des sentiments (agitation, élan, tumulte, et non espérance,

tristesse, et moins encore telle espérance et telle tristesse) ; que son objet propre ce sont les rapports bien ordonnés de belles sonorités qui s'accouplent, se repoussent, se fuient, se rejoignent : leur essor, leur décroissance, leur structure : beauté formelle, indépendante du contenu.

***

Restent enfin les sensations affectives ; car le plaisir et la douleur au sens physique du mot, phénomènes très localisés, ne relèvent point de l'explication plus générale de l'émotion ou du sentiment.

***

Descartes disait fort justement que pour trouver quelles sont les passions, et l'on sait quel sens il donnait à ce mot, il suffit d'examiner par ordre « en combien de diverses façons qui nous importent, nos sens peuvent être mûs par leurs objets ». Il en trouvait six : l'admiration ou surprise, qui est une réaction d'intérêt ; et deux par deux : l'amour et la haine, la joie et la tristesse et enfin le désir. Ces attitudes fondamentales, en se spécifiant et en se composant, construisent le vaste édifice de la vie affective.

D'une manière très voisine la psychologie d'aujourd'hui, avec Piéron, distingue l'Intéressant, qui est à la base de l'émotion choc, l'Agréable (Expansion, poursuite) qui est à la base de l'amour et de la joie, le Désagréable (Retrait, fuite) avec la colère, la peur, le chagrin.

La classification de Descartes marque excellemment l'élan dynamique de l'Ame par les vieux mots éternels : Surprise, Désir, Amour et Haine.

CHAPITRE VII

PLAISIR ET DOULEUR

L'analyse du Plaisir et de la Douleur nous mène aux mêmes conclusions.

La psychologie a longtemps ramené l'essentiel de l'affectivité à deux catégories fondamentales : plaisir-douleur, dans lesquelles elle absorbait toute la vie affective, et comme elle y comprenait la joie et la tristesse, qui s'entendent fort bien comme l'expression de l'activité, elle étendait à tort cette explication au plaisir et à la douleur physiques.

Elle appliquait en somme au plaisir et à la douleur sans distinction l'explication qui est nécessaire et suffisante quand il s'agit des catégories fondamentales de l'affectivité, nécessaire mais non suffisante quand il s'agit des états d'émotion et de sentiment.

Si le plaisir est pour Aristote le déploiement de l'activité parfaite, c'est-à-dire qui s'exerce conformément à la nature, inversement la douleur est l'activité exagérée ou comprimée.

Et comme la notion d'activité conforme à la nature est confuse, on est vite rejeté vers l'explication quantitative.

Pour Hamilton l'activité parfaite, c'est celle qu

réalise, sans la solliciter à l'excès, toute la puissance d'agir. Quand il y a défaut ou excès, apparaissent le besoin et la douleur.

Le plaisir est donc un reflet de l'exercice spontané et libre d'une fonction : la peine, un reflet de l'exercice forcé ou comprimé de cette même fonction.

A cette théorie quantitative Stuart Mill opposait, on le sait, une objection de bon sens : l'odeur du soufre suppose-t-elle une plus grande dépense d'activité que celle de la violette ?

Sans doute l'action excessive est pénible ; toute sensation poussée au delà d'un certain degré devient une peine.

Mais il n'y a pas de raison de supposer que partout où il y a peine, c'est par excès ou défaut d'action.

On retombe ainsi sur l'explication qualitative.

***

Il est bien difficile de ne point combiner ces deux notions lorsqu'il s'agit du plaisir et de la douleur émotions et il est bien difficile de les utiliser s'il s'agit du plaisir et de la douleur sensations.

Mais le caractère nocif, dommageable de la douleur a frappé les observateurs et nuisible à l'être vivant ; elle leur paraissait du même coup dépense excessive d'énergie et dépense contraire à ses intérêts.

C'est ce qui amenait Descartes à écrire : « La douleur vient toujours de quelque action si violente qu'elle offense les nerfs. Elle est instituée par la nature pour signifier à l'âme le dommage que reçoit le corps par cette action. »

Ici l'intensité est signe de nocivité : et la nocivité

est ce qui est contraire à la nature. Les deux notions de quantité et de qualité se combinent.

Dans la notion de perfection, qu'il emploie si volontiers, le cartésianisme enferme à la fois la quantité et la qualité, l'accroissement d'être, et l'action selon la nature de l'être.

C'est dans le même sens que l'évolutionisme identifie plaisir et douleur avec utilité et nocivité (la sélection vitale éliminant les êtres inaptes à faire la différence entre l'utile et le nuisible) ; tout en répétant comme Hamilton :

« Il y a des douleurs qui résultent d'une inaction forcée de nos facultés et des douleurs qui naissent d'une action excessive... Le plaisir accompagne les actions moyennes, c'est-à-dire situées entre ces deux extrêmes. »

Telle est aussi la théorie de Ribot qui se réclame de Wundt : « Dans tous les domaines sensoriels les sensations d'énergie modérée sont spécialement accompagnées d'un sentiment de plaisir. »

Le plaisir est activité modérée : poussé à l'excès ou prolongé, il se transforme en douleur. Mais Ribot maintient qu'il y a des plaisirs qui dépendent de la qualité de l'excitation ou de la nature du sujet sentant.

Il distingue du reste, avec finesse, entre les manifestations locales du plaisir (celles qui semblent favoriser les fonctions spéciales des nerfs affectés), et ses manifestations générales (Circulation, Respiration, Motricité accrue).

Sa théorie de la douleur est construite sur le même plan. Et il prétend expliquer ainsi tous les plaisirs et toutes les douleurs. Il y a identité de mécanisme entre plaisir physique et plaisir moral. Plaisir physique et

plaisir moral ne diffèrent que par leur point de départ : dans un cas, sensation, dans l'autre, représentation. Ribot maintient toutefois, surtout dans ses dernières études, le caractère local du plaisir ou de la douleur physique ; et nous allons voir l'importance qu'a prise ce caractère.

Par la distinction qu'il introduit, dans ses Problèmes de psychologie affective, entre Plaisir, Douleur et Excitation, Dépression, il accentue ce caractère de localisation : Excitation et Dépression sont beaucoup plus que le plaisir ou la douleur l'expression de la disposition à agir, des mouvements virtuels ou réels du sujet.

***

L'esprit hésite devant ces théories. Car il y a des plaisirs et des douleurs très simples, liés à la simple excitation d'un nerf sensitif. L'explication quantitative paraît arbitraire. L'explication qualitative paraît puérile. Peut-on expliquer des phénomènes aussi spécifiés, aussi localisés par les catégories générales de l'affectivité ? Il y a des plaisirs et des douleurs très localisés, très précisément organiques. Il y a de l'agréable et du désagréable diffus. Est-ce même chose ? Peut-on ramener l'un à l'autre des états très étroitement spécifiés ou au contraire très généraux ?

Une analyse plus délicate paraît nécessaire.

***

Mac Dougall a fait un grand effort pour sauver l'unité d'explication de tous les phénomènes affectifs. A tous les plans de la vie mentale il affirme l'antério-

rité de la tendance et l'activité, sur le plaisir qui n'est qu'un signe et un état. Antériorité visible jusqu'à l'évidence dans l'action, où le plaisir est la marque du succès ; la douleur, la marque de l'échec.

Dans la perception le plaisir ou la douleur accompagnent l'acte de perception. Nous trouvons du plaisir dans un objet de perception quand il suscite une activité perceptive riche, forte, adéquate à son objet. La perception est pénible quand l'objet est trop complexe pour être complètement appréhendé ou quand il présente des caractères qui inhibent l'activité perceptive.

Dans la sensation enfin. Une sensation n'est agréable que dans la mesure où elle rend la tendance plus intense et plus effective : les plaisirs du goût sont liés à l'appétit et disparaissent ou même sont remplacés par des sensations désagréables quand l'individu est rassasié. L'aversion ou la douleur sont liées à la crainte et à l'impulsion de fuite[1].

Mais s'il est vrai de dire que dans certains cas la tendance, le processus moteurs sont premiers, en est-il ainsi dans tous les cas ?

Un homme est déçu dans ses désirs : il souffre. Tendance contrariée.

Un corps chaud me brûle la main. Je la retire. Le mouvement est causé par la douleur. Où est la tendance arrêtée ou contrariée ?

Peut-on expliquer la douleur primaire par l'insatisfaction d'une tendance ? Au contraire la douleur primaire est le processus afférent qui provoque les réactions motrices utiles, l'activation d'une tendance.

1. *British Journal of Psychology*, XVII.

L'élément dynamique n'apparaît que comme réaction à la douleur primaire.

***

En partant des recherches de Goldscheider, von Frey s'est efforcé de distinguer la sensation et le sentiment et d'expliquer plus simplement le caractère sensoriel du plaisir et de la douleur.

Il y aurait un sens spécial de la douleur ; il y aurait dans différentes régions de la peau des points de douleur, distincts des points de pression et des points thermiques. Ces points correspondraient à l'extrémité libre de filets nerveux sensitifs ; ils auraient des voies de transmission spéciales. Bref sans que nous ayons à entrer dans les arguments de fait sur lesquels se fonde la doctrine, la douleur serait un irrationnel, une qualité sensorielle aussi élémentaire, aussi fondamentale, aussi inexplicable que la couleur. Et on lui a cherché, on le sait des centres en même temps que des récepteurs spéciaux et des voies de transmission.

Il faut rappeler du reste que Goldscheider qui, le premier, a contribué à la dissociation de la sensibilité tactile en points de contact, de chaud et de froid, n'admettait pas l'existence de points de douleur ; la douleur restait pour lui une excitation forte des appareils de la sensibilité tactile. Il disait que la sensibilité tactile possède deux sortes d'appareils : l'un qui donne une sensation tactile pour les excitations faibles et ne donne de la douleur que pour les excitations fortes; l'autre qui donne des sensations tactiles pour une excitation faible, mais aussi une sensation de douleur pour les excitations à peine plus fortes.

La douleur résulterait donc de la force de l'excita-

tion et pourtant elle conserverait un caractère spécifique.

La théorie de von Frey ne s'applique pas au plaisir. On ne peut produire aucune expérience où l'excitation mécanique et isolée d'un corpuscule ait engendré du plaisir.

***

Doit-on dire avec Stumpf dont Titchener suit fidèlement la doctrine[1], qu'il faut poser nettement l'existence de plaisirs et douleurs sensations et renoncer à les expliquer comme on explique les sentiments. Certes il n'y a pas de douleurs sensations ou de plaisirs sensations qui ne se compliquent d'acceptation ou de rejet, de recherche ou de fuite. Mais ce n'est pas cette attitude fonctionnelle qui fait d'une sensation une douleur. La douleur est douleur d'abord et d'emblée.

Le plaisir et la douleur données sensorielles sont les motifs et les objets des attitudes affectives ; ils ne sont pas ces attitudes.

Le caractère local de ces sensations affectives s'oppose au caractère général du sentiment ; leur caractère objectif à son caractère subjectif.

Ainsi les sensations affectives appartiennent à l'ordre des données et non à celui des fonctions. La douleur est une sensation. Le plaisir est une sensation. Et les sensations peuvent être non-affectives.

Reste alors le ton affectif des sensations proprement dites : le caractère agréable ou désagréable des

1. *The Psychology of Feeling*, 82.

températures, des couleurs, etc. Ici il faut distinguer la stimulation intense et la stimulation faible. Si le stimulus est intense, il attaque les organes de la douleur par delà l'organe auquel il s'adresse spécifiquement : c'est l'explication de Frey.

***

S'il en est ainsi n'y a-t-il pas lieu de distinguer :

1° Des sentiments élémentaires, comme par exemple l'agréable et le désagréable ;

2° Une douleur sensation ; peut-être aussi un plaisir sensation ;

3° Enfin des émotions et des sentiments.

Il y aurait à la base de la vie affective, nous dit Piéron, dont les fines analyses retrouvent quelques-unes des conclusions de la grande psychologie classique, des réactions générales, des réactions affectives fondamentales : l'Agréable et le Désagréable, l'Intéressant.

Les deux premières sont des réactions générales d'acceptation, de recherche ou au contraire de refus et de fuite. La seconde une réaction d'attention et d'exploration.

Ce sont des qualités plus générales que le Plaisir et la Douleur et indépendantes d'eux. On aperçoit du reste en elles une ébauche de localisation, au moins lorsque le stimulus est d'origine externe, ou lorsqu'elles ont un certain caractère d'intensité.

Les réactions fondamentales de l'Agréable et du Désagréable sont plus complexes que les processus réflexes, comme le plaisir ou la douleur, réponses partielles bien définies à des excitations déterminées.

Ces réactions complexes régissent le comportement global de l'organisme.

Ces réactions fondamentales prennent forme émotionnelle de plaisir et de douleur : par exemple quand la réaction affective s'accroît : différence d'intensité bien visible dans l'émotion choc, qui n'est qu'une exagération de l'intérêt. Les éléments organiques de la réponse sont certes beaucoup plus marqués dans l'émotion choc, mais le processus fondamental, l'attitude, l'orientation réactionnelle sont les mêmes dans les deux cas.

L'émotion n'est ainsi qu'une réaction affective de caractère intense. Plaisir et Douleur sont les formes émotionnelles des « Affekts » primaires. La douleur est un processus affectif désagréable, d'une grande intensité, qui déclenche des réactions plus vives, plus impérieuses.

Mais la douleur semble présenter en outre un caractère de localisation.

Elle n'est pas liée à toutes les catégories de stimulation. Certaines excitations des nerfs du tact, du chaud et du froid, si elles peuvent être agréables ou désagréables, n'en viennent jamais à être douloureuses ; et des excitations particulières de la peau, celle de piqûre par exemple, même peu intenses, peuvent susciter les réactions de la douleur.

Plaisir et Douleur sont donc des émotions qui correspondent à l'agréable et au désagréable ; d'origine localisée ; et qui surviennent en suite de stimulations définies.

Si ce caractère localisé fait défaut, s'il s'agit de stimulations internes diffuses ou d'excitations men-

tales il faut parler non pas de Plaisir-Douleur mais de Joie-Chagrin.

Il peut arriver du reste que l'intensité de l'excitation extérieure suscite des effets extrêmement intenses, dont la diffusion masque l'origine localisée : ainsi les douleurs et les plaisirs violents avec leurs réactions vives et impérieuses.

***

Insistons sur le caractère localisé de la douleur. La douleur n'est pas liée à toutes les catégories de stimulation. Ni la lumière, ni le son ne suscitent de réponses algiques directes (la douleur, dans de tels cas provient du spasme irien ou de la contraction violente du muscle tenseur du tympan ; elle résulte des réactions réflexes engendrées par l'excitant). Au contraire certaines excitations de la peau, comme la piqûre peuvent, même lorsqu'elles sont peu intenses, provoquer la douleur : de même le pincement, les actions chimiques, les influences thermiques, la stimulation violente d'enveloppes d'organes, le spasme des muscles.

Toutes ces douleurs proviennent du système autonome. L'hypothèse de Piéron s'appuie sur la causalgie et les cures radicales obtenues par la sympathectomie.

« La douleur est toujours une réaction affective du système autonome, ayant toujours pour cause une excitation sensitive mais non sensorielle de l'organisme. » Elle est associée par un réflexe constant à l'excitation de ces appareils sensitifs. Elle reste spécifique par cette origine uniquement sensitive.

Le centre de cette sensibilité affective et doulou-

reuse, c'est non pas l'écorce mais le mésocéphale, les noyaux de base qui président aux fonctions du système autonome et, en particulier, le thalamus.

La douleur est ainsi un processus affectif suscité par les excitations intenses de l'appareil sensitif viscéral, de l'appareil intéroceptif de Sherrington.

Cette conception peut s'étendre à toutes les douleurs de l'organisme, la réaction du système autonome pouvant s'associer à l'excitation mécanique ou chimique de tous les tissus.

Dumas distingue lui aussi trois plans de la vie affective :

1° L'Agréable et le Désagréable ;

2° Les Douleurs Sensations et les Plaisirs physiques ;

3° La Tristesse et la Joie.

L'Agréable et le Désagréable sont des tonalités élémentaires, inexplicables, quoi qu'en pense Bourdon, par la théorie de W. James.

L'Agréable et le Désagréable sont liés aux excitations légères ou intenses, à l'exercice aisé ou difficile de nos tendances, à l'accord ou à la discordance de nos sensations et images.

Nous savons peu de chose sur leurs concomitants organiques. Peut-être peut-on parler ici de Cœnesthésie cérébrale. Quoi qu'il en soit, le plaisir moral et la douleur morale sont des êtres agréables ou désagréables et non de véritables plaisirs ou de véritables douleurs.

La douleur est provoquée par l'excitation associée de certains nerfs de la sensibilité générale. Il n'y a pas de douleurs sensorielles.

Ainsi une sensation est ou bien douloureuse, en

suite de ce mécanisme, ou bien désagréable, par réaction affective générale.

La tristesse et la joie impliquent des réactions psycho-organiques plus profondes que l'Agréable et le Désagréable.

***

Les théories récentes mettent à la base de la vie affective les catégories fondamentales de l'Agréable, du Désagréable, de l'Intéressant : réactions essentielles qui sont comme l'essence des émotions proprement dites (joie, tristesse) et qui expriment en somme l'attitude et l'état général de l'Activité. On dissocie le plaisir et la douleur, tels que Ribot les entendait ; pour en faire d'une part les catégories générales de l'Agréable et du Désagréable et d'autre part les phénomènes localisés du plaisir et de la douleur.

Les remarques de Frey et de Stumpf sont à la base de ces doctrines ; mais devant les difficultés qu'on rencontre à faire de la douleur un sens spécial, devant la nécessité d'expliquer son caractère de localisation, et sous la suggestion des faits, elles la rattachent au système autonome.

Indépendamment du caractère fortement émotionnel qu'ils peuvent présenter, le plaisir et la douleur sont des affections de la sensibilité organique et du système autonome : ce sont des réponses partielles à des excitations déterminées. Bien distinctes par conséquent des catégories affectives générales, comme l'Agréable ou le Désagréable qui sont des réponses d'ensemble.

D'une part donc le fonctionnement du système autonome. De l'autre le fonctionnement d'un système

plus hautement hiérarchisé. L'émotion proprement dite n'est alors que l'expansion dans tout l'organisme de cette réaction fondamentale, souvent compliquée de douleur et de plaisir.

S'il en est ainsi il faut distinguer trois degrés dans la vie affective :

Les réactions fondamentales de l'intérêt, de l'agréable et du désagréable ;

Les réactions complexes des émotions et des sentiments particuliers qui envahissent tout l'organisme, mais qui gardent comme centre ces réactions fondamentales ;

Les affections ou sensations — comme on voudra les appeler — du plaisir et de douleur.

Ces réactions fondamentales, réponses d'ensemble de l'organisme, expriment son acceptation, son refus, son désir en présence de perceptions constituées ou d'actions accomplies ; son appréciation, en somme, quant à la valeur que les choses ont pour lui, comme aussi le niveau de son activité dans la constitution de la perception et de l'action.

Elles expriment en somme les directions et le mode de fonctionnement de l'Activité. Elles sont définies dans leur sens et variables dans leur intensité. Le sujet juge des choses par rapport à sa constitution. Dans quelle mesure satisfont-elles à sa nature ? Il juge de soi-même par rapport à son mode de fonctionnement. Comment se tire-t-il d'affaire dans sa tâche ?

Ainsi Malebranche n'avait pas tort de mettre à la base des phénomènes affectifs, une vue confuse ou distincte du rapport que les choses ont avec nous, vue qui éveille un mouvement de la volonté, que suit un sentiment d'amour ou d'aversion.

Les phénomènes affectifs sont cette appréhension immédiate et directe du fonctionnement de notre Activité et de la valeur des résultats qu'elle atteint. L'Activité se juge à la fois dans son fonctionnement et dans ses œuvres et elle juge les choses par rapport à soi.

Ce rapport affectif fondamental confère à tous ses objets la puissance d'excitation qui leur permet d'envahir la sensibilité organique, tous les départements de la musculature, de la respiration, de la circulation, de la sécrétion et c'est ainsi que se constituent les émotions. Il suscite aussi ces mouvements de la représentation et de l'imagination, qui brodent sur le mouvement affectif, sur l'inclination.

En regard ces phénomènes beaucoup plus limités et plus élémentaires que sont les plaisirs et les douleurs.

CHAPITRE VIII

L'HABITUDE

TOUT organisme est un système de structures et la puissance d'en construire de nouvelles. Notre comportement repose sur une première assise de coordinations psychomotrices préétablies. Le monde où nous vivons n'existe qu'en fonction de cette stabilité relative. La plasticité totale de la matière vivante asservirait complètement l'être au milieu. C'est parce que l'organisme résiste aux changements incessants du milieu que ses variations, difficilement acquises, persistent et deviennent à leur tour le point de départ d'autres variations.

Si les réflexes élémentaires présentent une singulière rigidité, les réflexes centraux manifestent en revanche beaucoup de souplesse d'ajustement et de puissance d'invention.

Le cerveau superpose aux comportements élémentaires le discernement, l'ajustement à des conditions plus délicates et plus complexes. Il admet le bénéfice de l'expérience passée et la possibilité de l'expérience à venir. Les sollicitations du milieu et l'initiative du sujet défont et refont les structures originaires.

Cette puissance de construire des habitudes marque le progrès psychique dans l'échelle animale : rapidité d'acquisition, lenteur d'évanouissement, capacité de coexistence, et quand le nombre des acquisitions est considérable, dynamisme des associations et des synthèses. L'étude comparée de l'apprentissage dans les diverses espèces animales montre que si les habitudes simples se forment à peu près de la même manière, il y a des différences très grandes dans les limites de l'apprentissage et la formation des habitudes complexes.

Ainsi toute pensée et toute action construit des systèmes d'action de plus en plus élevés quant au niveau, de plus en plus amples quant au rendement. La tâche de l'expérience est de constituer des masses de manœuvre que l'on peut faire intervenir d'un seul coup, des ensembles de plus en plus amples et complexes, que la pensée ou l'action puisse survoler. Toute action repose sur d'énormes pans d'automatisme. L'automatisme qui se substitue continuellement à l'initiative sert de point d'appui et de point de départ aux initiatives nouvelles. La pensée et la volonté ne sont guère qu'un moyen de créer et d'exploiter des automatismes, l'aptitude à fabriquer des habitudes. Et c'est toujours à partir d'une certaine intelligence accumulée en savoir, solidifiée en mémoire et en habitude qu'opèrent l'intelligence et la volonté. L'habitude est un facteur essentiel du comportement le plus intelligent, le plus plastique. Tout comportement intelligent aboutit sans cesse à de nouvelles habitudes. Savoir monter des mécanismes, c'est faire économie d'effort et c'est créer l'outil nécessaire au travail.

*
* *

Beaucoup d'acquisitions ne sont telles qu'en apparence ; en réalité développement de caractères préformés qui surviennent à leur heure et à un certain degré de maturation de la fonction. L'apprentissage de la marche chez l'enfant témoigne de cette organisation progressive qui repose sur le développement des fonctions musculaires et l'ajustement délicat des fonctions d'équilibre.

*
* *

L'habitude opère sur une base de mécanismes préalables, sur un fond de nature et d'aptitude. Elle est soutenue et portée par les grands intérêts de la vie. Cette force mécanique et aveugle en apparence plonge dans toute l'orientation affective et intellectuelle du sujet.

Son rôle est d'ajouter à la nature. L'organisme exploite les excitations qui l'atteignent et en accumule une partie. Le surplus, non consommé sur-le-champ en effets moteurs directs, demeure sous forme potentielle, prêt à chaque instant à se transformer en énergie active et à s'ajouter à l'effet de nouvelles excitations.

L'organisme utilise de façon souple et délicate ces réserves d'énergie. Toute réaction acquise se présente ou bien comme perfectionnement de réactions immédiates (réactions plus compliquées, plus délicates, plus fines ; réactions totales à un début d'excitation) ; ou bien comme une substitution, un transfert, ou bien encore comme complication et

construction de formes nouvelles, plus encore que comme simple enchaînement d'éléments isolés.

*
* *

L'étude empirique de l'habitude forme un champ de recherches très vaste où nous ne pénétrerons pas ; courbe d'apprentissage, limites de l'habitude, arrêts et reprises ; influences des répétitions, de leur espacement, des procédés d'apprentissage ; oubli et dissolution de la fonction : de tout cela les psychologues se sont largement occupés.

*
* *

Pour construire un mouvement on part d'une action globale, d'une syncinésie primitive.

Ce qui est premier ce n'est pas une sorte de clavier musculaire sur lequel nous pourrions exécuter toutes les combinaisons possibles de mouvements. C'est un système de réactions organisées. C'est du système que naît le mouvement isolé.

Il faut d'abord rompre une syncinésie primitive. Les réactions primitives sont les plus globales, celles qui mettent en jeu la musculature entière. Il faut donc dissocier. L'action se spécialise aux dépens de syncinésies préexistantes et en triomphant de leur résistance, c'est-à-dire de leur liaison organique et fonctionnelle. Des systèmes partiels de mouvement se taillent leur domaine dans les systèmes antérieurs : c'est ainsi que la main et les doigts conquièrent leur indépendance. C'est selon cet ordre de délimitation progressive que nos conquêtes sensorimotrices s'insèrent dans les centres nerveux où le pouvoir inhi-

biteur des systèmes supérieurs gouverne la hiérarchie des automatismes successivement acquis. Ces syncinésies reparaissent dès que tombe cette hégémonie. La maladie efface cette organisation et cet empire. Par exemple les mouvements d'articulation ne se construisent pas au sein d'une masse cérébrale prête à mettre tout en relation avec tout. Parler c'est régler à volonté les mouvements des organes buccaux, de manière à émettre des suites de sons conformes à un modèle donné, opération qui suppose une *régulation nouvelle de la tension*, de la tenue, de la détente, présentées sous forme élémentaire dans le gazouillement enfantin. Il s'agit donc d'opérer une sélection progressive au sein de la gesticulation laryngo-buccale primitivement diffuse : de conduire selon des voies de plus en plus sélectionnées l'excitation à travers la masse des faisceaux d'association. La parole naît de la parole.

C'est la loi de toute action de vaincre une résistance *qui fournit à l'action* un point d'appui. Pour utiliser une énergie il faut disposer d'une chute. Une puissance ne devient motrice que par les obstacles où l'art l'engage : une suite d'obstacles que l'esprit s'impose pour se déployer dans l'acte qui les surmonte. « L'obstacle à ma route me dévient une route ».

***

L'œuvre de l'habitude ne se réduit pas à la répétition plus aisée et plus rapide des étapes antérieures de l'apprentissage. Elle *construit des unités* supérieures. Au lieu de voir dans l'habitude un jeu d'additions et de soustractions, l'accroissement et le

renforcement d'expériences réussies et l'élimination des erreurs, il faut y voir un regroupement et une construction ; une nouveauté synthétique, la construction de fonctions d'ensemble.

Par exemple elle construit des formes motrices nouvelles et les affranchit des formes sensorielles qui leur ont servi de modèles. L'habitude n'est pas qu'un enchaînement de réflexes conditionnels. Elle est construction et réglage ; constitution de formes globales, synthétiques de plus en plus succinctes ; organisation de groupements supérieurs qui se déclenchent dès le début de l'impulsion. Lashley a bien montré entre autres, que l'habitude ne saurait être ramenée au simple fonctionnement de voies stéréotypées entre cellules sensorielles et cellules motrices, mais, qu'une fois appris le parcours du labyrinthe il peut être effectué selon des méthodes de progression qui ne reposent pas sur des schémas moteurs identiques à ceux qui ont été appris. Le progrès d'une fonction est moins une addition d'actes élémentaires qu'un changement de caractère de ces actes. Les connexions nerveuses sont renforcées par l'exercice, mais il ne s'ensuit pas que ces connexions fraient des routes où par affaiblissement de la résistance, l'excitation s'engage immanquablement. Au contraire, le changement de caractère des réponses en suite de l'exercice, dénote la formation continuelle de nouvelles formes d'associations[1].

Tout ce que nous savons de l'habitude proteste donc contre la théorie qui l'explique par l'associa-

1. Voir aussi les travaux de Krechevsky, de Dennis et R. H. Henneman.

tion de réflexes simples et dément qu'elle soit une réaction pesante et machinale et toujours le creusement de la même voie. L'habitude est moins brutalité que souplesse. Elle n'est pas étrangère à l'essence de l'activité. Tous les instruments affinent le sens de la technique chez ceux qui les emploient. Par les possibilités qu'ils ouvrent à l'activité, ils la développent elle-même. Telle est aussi l'habitude intellectuelle, le savoir, la méthode. L'homme n'amasse pas seulement un capital ; il acquiert une *formation*. Son bien n'est jamais identique à soi-même. Il ne se borne pas à conserver dans son esprit les mêmes contenus spirituels qui se dépouilleraient progressivement et diminueraient de volume : au contraire il se fabrique des conceptions ou des méthodes de plus en plus larges et de plus en plus compréhensives.

***

Toute habitude admet une grande variabilité d'exécution et d'adaptation. Un jeu de mouvements n'est jamais le déroulement de combinaisons mécaniques rigides et uniformes, de contractions musculaires : la marche s'adapte à tous les accidents du sol ; le jeu du pianiste aux circonstances de l'exécution.

La perfection de l'automatisme ce n'est pas de fixer irrévocablement un certain enchaînement musculaire. C'est au contraire la liberté croissante dans le choix des actions musculaires à enchaîner.

C'est ce qu'on appelle l'adresse : délié des mouvements, indépendance, économie d'effort, limitation de la zone agissante, régulation heureuse de la suc-

cession des gestes, ordre musical des excitations et des inhibitions.

C'est l'adresse et c'est la grâce. Orientation exacte dans l'espace, finesse dans l'appréciation des mouvements, compréhension technique dans la manipulation, justesse de calcul, donnent à l'action son fini. Il faut, disait Ingres, que le dessinateur apprenne à chanter juste avec son crayon.

C'est l'adresse qui succède aux mouvements saccadés, contournés, forcés du commençant. Quand nous comprenons un mouvement, il semble qu'une intuition motrice nous ouvre notre rôle et l'accès d'un personnage. « Entrer en son auteur, disait Sainte-Beuve, s'y installer, le produire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir et parler. Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie. On a trouvé l'homme. » L'homme s'est trouvé lui-même.

Diderot disait du comédien : qu'il imagine un grand fantôme et le copie de génie. Il disait de Mlle Clairon : « Elle est l'âme d'un grand mannequin qui l'enveloppe ; ses essais l'ont fixé sur elle ». C'est le prodige que l'adresse opère tous les jours.

Dans tout apprentissage se succèdent ainsi une série de stades et de mouvements initiateurs. De temps en temps il faut renverser le système de nos attitudes jusqu'à ce qu'il en résulte un équilibre souple et prêt à toutes les éventualités. Le phénomène des « plateaux » témoigne de cet arrêt à un stade qu'il faudra franchir.

Cette souplesse, cette ductilité motrice est comme la fleur de l'habitude et ce par quoi elle s'apparente à l'action supérieure. On a dit que c'était contrôle

intelligent. Je dirais plutôt que c'est l'intelligence de l'habitude. Tous les malades atteints de troubles locomoteurs raisonnent leur démarche le plus qu'ils peuvent : ce qui ne l'empêche pas de n'être que ce qu'elle est.

Toute habitude s'achève dans ce progrès qui consiste à ouvrir à la même situation un nombre toujours croissant de réponses, à enlever à la réponse son caractère rigide et à la lier à un nombre de plus en plus élevé de situations.

***

Nous n'apprenons pas seulement ce que nous faisons. De notre action se dégagent des méthodes plus générales.

Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des recherches expérimentales sur le transfert des habitudes. Y a-t-il une capacité générale d'apprendre ? Y a-t-il une habitude générale ?

Ce que l'expérience a bien établi c'est qu'entre différentes techniques circulent certains éléments communs, certaines ressemblances opératoires partielles ou totales de sorte que qui tient l'une tient déjà l'autre. Apprendre la zoologie est plus facile après qu'on a appris la botanique : apprendre l'anglais après qu'on a appris l'allemand.

En se rendant maître d'une science on se donne au surplus une méthode, des procédés généraux d'apprentissage qui servent ailleurs. On sait conduire son effort. En même temps qu'on se fixe une norme d'exactitude, d'humilité, de persévérance, qu'on prend des

R.F.

habitudes morales, et l'habitude de son propre travail, la confiance dans ses propres moyens.

Ce qui n'empêche pas qu'à côté de cette capacité générale subsiste une habileté spécifique ; qu'à côté des fonctions de concentration, d'organisation, d'interprétation qui s'appliquent à tout, il y ait une habileté qui dépende étroitement de la possession de certaines aptitudes, temps de réaction, coordination musculaire, acuité sensorielle, expérience préalable, etc. Par exemple, il est peu probable qu'il existe une habitude motrice générale. On ne trouve pas de corrélation élevée entre les différentes épreuves motrices. Quand il y a une forte corrélation, c'est que les deux actions sont fort semblables.

Notre pédagogie, qui vise au delà de l'utile et de la formation des habiletés spécifiques, est loin de savoir encore ce qui exerce le mieux l'esprit et ce qui peut fonder des habitudes générales applicables à toute matière.

***

L'Habitude purement machinale n'est qu'une limite. On oppose volontiers comprendre et apprendre, mémoire intelligente et mémoire mécanique, habitude et intelligence. On dit volontiers que la méthode des essais et des erreurs n'est qu'habitude aveugle et montage mécanique. On met en regard l'apprentissage intelligent, instantané ou progressif.

Tout apprentissage et surtout l'apprentissage humain ne pourrait qu'être une combinaison de ces deux méthodes, si elles existaient isolément. Mais il est peu probable qu'elles existent isolément.

La méthode des essais et des erreurs se présente sous des aspects variés :

Chez les animaux très inférieurs on constate des séries de réactions aveugles : celle qui aboutit clôt la série par une adaptation momentanée.

Par exemple un infusoire, qui arrive dans la zone où diffuse un acide, recule puis reprend sa progression, recule de nouveau en pénétrant dans la zone acidulée et ainsi de suite. Mais chaque renversement du mouvement modifie un peu son orientation. L'infusoire a des chances de sortir de la zone dangereuse.

Il ne s'agit ici que de composition de forces. C'est comme si quelqu'un se dirigeait vers un but en obéissant aux poussées qu'on lui imprimerait à divers points du trajet.

A un niveau plus élevé, le seul auquel on puisse parler d'habitude, la mémoire intervient, les étapes laissent des traces et contribuent à faciliter et à abréger les essais ultérieurs. C'est ce que montrent les courbes d'apprentissage, les différents stades d'acquisition d'une fonction, par exemple l'entrée dans les cages ou la sortie des labyrinthes.

Au cours de ces tâtonnements, des perceptions diverses deviennent des signaux. Ici le sujet n'est pas passif ; il ne s'agit pas seulement d'éliminer des mouvements inutiles et de conserver des mouvements utiles comme le veut une théorie trop en faveur.

Les mauvaises réponses sont éliminées et les bonnes sont fixées et organisées en ensembles de plus en plus cohérents, jusqu'à ce que la limite d'apprentissage soit atteinte. C'est apprentissage par sélection des variations utiles.

Procédé fréquent même chez l'homme. On agit au

hasard jusqu'à un début de réussite. On fait comme on peut ; on fourgonne çà et là. On s'accroche à ce qui se présente ; devant l'échec on essaie quelque chose d'autre.

Tout d'un coup on aperçoit une issue, on marque une réussite. Cette intuition naît des essais et des erreurs. Si nous apprenons à nager, au bout de quelques heures le résultat peut être nul. Et cependant nous avons appris bien des choses. Il s'est monté un appareil, dont nous ne tarderons pas à utiliser les vertus.

La difficulté d'atteindre l'habitude purement machinale est éclatante chez les animaux, à plus forte raison chez l'homme. La loi de l'action c'est de déclencher non pas des mouvements, mais une action.

Le dressage même n'est pas pure passivité. Il faut que le « signal » soit remarqué au milieu de circonstances indifférentes, qu'il s'intègre au « noyau affectif » de la situation.

Dans la méthode des essais et des erreurs, le tâtonnement joue un grand rôle ; mais même si la part de hasard demeure considérable, le tâtonnement est orienté.

Le tâtonnement est du reste inévitable, même dans la recherche intellectuelle, toutes les fois que le problème est entièrement obscur. On fait comme on peut ; on essaie en tous sens ; on touche à tout ; on s'accroche à ce qui se présente.

Il peut arriver aussi qu'on s'abstienne d'essayer n'importe quoi, qu'on se retire, qu'on médite : en cela l'homme triomphe et surtout l'homme adulte.

Au second essai la situation est déjà un peu éclaircie ; en quelques essais on note les lignes d'attaque infructueuses et on les élimine.

Au bout d'un certain temps le problème est résolu souvent sans avoir été compris. Dans toute cette tactique élémentaire chez les animaux supérieurs et chez l'homme, l'intelligence intervient grandement : volonté d'apprendre, conscience du but et contrôle des résultats ; compréhension ; analyse et reconstruction intelligentes de l'ensemble donné.

Dans les souvenirs les plus moteurs, il y a des repères intellectuels pour l'ordination des mouvements élémentaires et des essais de schématisation qui permettent l'emploi des symboles. La conscience de la règle rend l'opération moins hésitante et plus sûre. Elle facilite le passage des situations simples aux plus complexes. Tout progrès consiste en une progressive clarification.

Tout apprentissage suppose adaptation et orientation : à certains stades réception passive ou orientation active ; contrôle ; revision de points faibles et synthèse.

Souvent c'est une intuition brusque qui nous tire d'un niveau d'action où nous étions comme enlisés. On connaît cette stagnation, ce phénomène des « plateaux » comme disent les psychologues, qui désespère tant de sportifs ou d'intellectuels.

S'il est vrai qu'il existe un type ingénieux et un type mécanique, même l'écolier stupide qui s'applique à n'user que de mémoire mécanique construit pourtant une *mélodie kinétique et auditive* ; il ne saurait tomber au niveau de la pure machine.

La valeur de l'intelligence est considérable. Elle conduit à un meilleur plan d'attaque ; elle fragmente les difficultés. Elle généralise les problèmes. Elle permet le progrès brusque et la solution totale.

Pour atteindre l'habitude purement mécanique il faudrait descendre aux niveaux les plus élémentaires du comportement, aux rythmes organiques. Car, dès le niveau du réflexe conditionnel, le signal est donné avec l'événement ; il fait partie du même champ d'expérience ; il est perçu dans la même appréhension synthétique. Et c'est ce qui fait son efficacité[1].

A partir de cette présentation, qui n'est qu'une condition, intervient la force propre de l'habitude : création d'une liaison nouvelle, ici toute brutale, toute élémentaire et qui a toutes les vertus et les faiblesses du mécanisme, aussi bien chez l'homme que chez l'animal.

*
* *

L'Habitude sensorielle régularise l'activité sensori-motrice ; les sensations en se répétant s'affaiblissent ; au lieu de provoquer une agitation motrice, une extension excessive des réflexes, une réaction désordonnée, la sensation ne provoque plus que des réactions modérées, localisées, et il se forme entre sensation et réaction un passage aisé. La réaction est comme endiguée par l'affaiblissement de la sensation qui la provoque et par la régulation des mouvements qui lui répondent. Il se constitue un équilibre entre certains groupes de sensations et de mouvements, un affaiblissement graduel des sensations et des mouvements auquel coopère le désintérêt, qui abandonne à lui-même le système clos qui se suffit.

1. Voir une doctrine analogue dans Claparède, *Genèse de l'hypothèse*, p 105.

***

L'Habitude n'est pas la persistance d'un état, mais bien d'une disposition fonctionnelle ; la modification d'une structure par les excitations, la propriété de réagir de façon nouvelle. Elle domine l'excitation par la souplesse et la « facilitation ». Elle organise des fonctions et les maintient. C'est une vertu créatrice d'avenir.

L'Habitude consiste à construire et à conserver des systèmes de mouvements. Construction d'une machine motrice, de schémas d'action.

Ce qui se conserve, c'est moins un système de mouvements effectués ou à effectuer, qu'une règle souple et progressive d'emploi d'une activité. Ce n'est pas le mouvement, c'est plutôt l'action.

***

L'inertie n'exprime donc que l'aspect le plus grossier de l'habitude : persistance et identité ne suffisent pas à la définir ; même lorsqu'on ajoute avec Auguste Comte, persistance dans l'ordre des phénomènes discontinus, ou avec Léon Dumont, destruction des résistances. Les théories physiologiques ont toujours emprunté à une technique, que ce soit celle du bâtisseur de routes ou celle du télégraphiste, le modèle mécanique de l'habitude. Ainsi figurent-elles aisément ce qu'il y a de technique dans l'habitude, et moins aisément ce qui lui a permis de se construire. Tous ces schémas consistent toujours à creuser une voie ou à établir un trajet entre le point d'entrée (excitation) et le point de sortie (réponse), à associer des

fibres conductrices, à accrocher et à décrocher des neurones, à accorder des appareils pour une certaine constance de temps des ondes. Telle est par exemple la théorie de la chronaxie : établir un courant d'ondes, que des réglages convenables guident le long d'un trajet et que la fermeture de nombreuses voies de travrese aiguille jusqu'à un but déterminé.

Frayer une voie c'est faciliter l'excitation progressive des neurones d'une chaîne déterminée, c'est adapter ces neurones, les rapprocher au point de vue de leurs propriétés, quel que soit le fait chimique qu'implique cette association.

Toute théorie physiologique recourt donc à la plasticité, qui explique que le pouvoir de réaction fonctionnelle croisse en suite de l'excitation ; d'où l'affinement de la réaction ;

au frayage associatif qui explique la diminution de résistance entre les termes intermédiaires, quel qu'en soit le mécanisme : facilitation par usure, association et coordination ; et à la conservation de la fonction constituée, à sa rigidité avec toutes les réserves que l'expérience impose : oubli, altération progressive de la fonction.

Dans un langage différent Ravaisson disait des choses semblables. L'essence de l'habitude c'est la puissance qui survit à l'acte et qui s'en distingue : c'est cette puissance qui est l'habitude.

Cette puissance est à la fois réceptivité et spontanéité.

L'habitude est le développement d'une spontanéité irréfléchie qui pénètre et s'établit de plus en plus dans la passivité de l'organisme. La sensibilité se monte au ton de l'excitation, d'où l'obnubilation de la cons-

cience. L'activité se monte en système de mouvements avec tendance obscure au déclenchement. Cette activité obscure persiste une fois montée. De là vient que l'habitude est le moyen terme entre la volonté et la nature.

*
* *

L'Habitude est de même souche que l'activité créatrice et c'est pourquoi elle se branche sur les structures élémentaires de l'activité humaine. Elle est ce qui fait et défait. Elle est la souplesse de l'action qui se construit, rusant avec la rigidité des structures élémentaires qu'elle défait, et la contraignant à servir à ses fins. Elle est l'action qui se dépasse et se met en réserve pour se dépasser. Ainsi elle imite la nature vivante à la fois dans sa stabilité et sa mutabilité. Elle est l'action modelant le corps selon la force structurale qui l'a d'abord construit. Elle est une limite, comme dirait Ravaisson.

Quand un système d'habitudes s'effondre par l'altération ou la ruine de certaines zones cérébrales, nous assistons à un fléchissement considérable du niveau d'action.

Certaines opérations complexes deviennent impossibles : le sujet retombe à des formes élémentaires de comportement.

Les lésions qui conditionnent les troubles de l'habitude déclenchent en même temps des phénomènes positifs qui s'opposent à la reconstruction des habitudes : ce sont les mêmes phénomènes qui s'opposaient à sa construction : l'anarthrique retrouve toutes les difficultés de gesticulation laryngo-buccale

qui arrêtaient l'enfant dans le développement du langage ; et il lui manque les moyens de les vaincre. La perte d'une technique, par effondrement des bases organiques qui la supportent fait retomber le fonctionnement de l'esprit à un niveau inférieur. En même temps que l'habitude, s'affaiblit et se dégrade l'énergie créatrice de l'habitude.

CHAPITRE IX

LA MÉMOIRE

L'HABITUDE est une pensée qui ne se pense pas suspendue à une pensée qui se pense.

La Mémoire n'est pas l'habitude. Son propre est de se penser, de se connaître. Son propre est de maintenir la spécificité des états de conscience qui s'abolissent en habitudes. Revivre, c'est vivre. La Mémoire tient de l'actuel, de l'instantané de la Conscience. Et en cela elle s'oppose au virtuel, à l'habitude, à tout ce qui survit sans revivre.

Ribot a dit que le souvenir n'était que l'habitude commençante, que toutes les opérations de la mémoire ne sont qu'habitude. La mémoire qui a pour base la propriété qu'ont les éléments nerveux de conserver les modifications subies et de former des associations n'est qu'une fonction générale du système nerveux. W. James et Piéron l'ont redit après Ribot. La définition de Piéron noie elle aussi la Mémoire dans l'habitude : « La Mémoire est une influence persistante d'événements évanouis se traduisant dans le comportement extérieur des organismes[1]. »

1. *Bull. Soc. Ph.*, 1911.

A vrai dire, dans l'habitude, les impressions que reçoit le système nerveux, loin d'y demeurer sous leur forme originaire, se perdent dans l'effet produit, dans le montage de la fonction. Au contraire la mémoire se targue de conserver intact ce qu'elle a reçu. La persistance statique est-elle de même ordre que le frayage dynamique ?

On sait comment Bergson a remis en question ce dogme, comme beaucoup d'autres.

Le souvenir, à la différence de l'habitude, est d'un coup tout ce qu'il est ; on pourrait même dire : c'est à son début qu'il est le plus ce qu'il est.

Le souvenir est un moment irréductible de notre histoire : un événement, une date de notre vie.

Et l'on sait comment Bergson distingue du corps la mémoire indépendante qui cueille des images le long du temps, qui emmagasine des dispositifs moteurs.

Dans le même esprit Paulhan oppose l'indépendance de la mémoire à la systématisation de l'habitude. La mémoire est une forme de la vie indépendante des éléments psychiques.

Semon qui réduit tout en « neurogrammes », en « engrammes » reconnaît pourtant qu'à côté du frayage progressif de l'habitude, les actions successives d'un même excitant produisent des engrammes différents, que la mémoire distingue. Il y a persistance statique des traces laissées par les phénomènes et frayage dynamique de voies de passage entre les traces persistantes.

Spearman aussi dit avec justesse qu'il faut distinguer la Mémoire de la « Facilitation » ou Habitude. En un sens la notion de facilitation est plus étroite

et la mémoire la déborde. ; en un autre elle est plus vaste puisqu'elle s'applique à toute la vie mentale. Le grand groupe : Retentivité » contient plusieurs espèces, entre autres la Mémoire et l'Habitude.

***

La Mémoire est d'abord survivance, conservation, persistance. Il est clair que si on appelle habitude toute persistance, la mémoire est habitude. Mais si l'habitude n'est elle-même qu'une persistance d'une espèce particulière, la mémoire peut être autre chose que l'habitude.

L'habitude c'est la construction et le maintien d'une règle opératoire, d'un procédé d'action.

En cela consiste son analogie avec l'intelligence. Toute la différence est que l'habitude se suffit et ne s'aperçoit pas soi-même. Elle ne s'étale pas, ne s'explicite pas dans un univers logique. Elle a toute la brutalité, tout l'impérialisme, tout le dédain du droit qui est le privilège et la faiblesse de l'action.

Dans l'habitude, l'événement, quel qu'il soit, perd sa vie propre, son âme personnelle en faveur de l'utilisation pratique. Elle construit une technique, une machine mentale, un instrument de pouvoir. Dans ce résumé d'expériences singulières, chaque expérience abdique sa singularité en se perdant dans la *force anonyme*, que toutes elles contribuent à monter. Se souvenir n'est-ce pas revivre des états d'âme ? L'image souvenir comporte la représentation d'une singularité, d'une unicité.

*
* *

Notre passé nous est constamment présent. D'abord par la continuité de nous-mêmes. La présent se gonfle du passé. Le caractère continu du temps, l'inclusion et l'exclusion qui sont le propre de la durée assurent notre devenir. C'est ainsi que nous croissons et que nous vieillissons. Nous vieillissons parce qu'il nous est impossible d'oublier la durée qui nous constitue. Ensuite par l'habitude ; enfin par la mémoire, survivance du passé qui, dépôt et produit du devenir, porte en soi la vertu d'échapper au devenir.

Certes la mémoire est toujours compliquée d'habitude. L'habitude du souvenir se substitue au souvenir. Les souvenirs se déforment ; ils sont reconstruits, appris. Tout souvenir est le résultat d'une élaboration et d'un travail. Tout souvenir ne vient aisément sous nos prises que par l'habitude. Il n'y a pas de représentations immortelles et souverainement indépendantes. Mais sous les souvenirs changeants n'y-a-t-il pas un souvenir essentiel dont ils sont le symbole ?

On a dit que tout dans la mémoire se ramène à l'association ; puisque tout rappel suppose une association évocatrice. Mais évoquer est-ce associer ? Ne serait-ce pas plutôt d'abord revivre ?

On a dit que l'unicité apparente du souvenir ne tient qu'à sa localisation, qui le distingue de tout le reste ; par exemple on se souvient d'événements qui ont accompagné la première lecture d'un livre et puisque les circonstances étaient différentes quand nous l'avons relu, c'est ainsi que l'on reconnaît et que l'on distingue les lectures successives. Mais est-ce la date qui fait l'unicité, ou l'unicité qui

fonde la date. Un événement n'est-il pas un ensemble qui enveloppe ses parties et son rapport avec d'autres ensembles ? Le temps se découpe selon la qualité et l'ordre.

En insistant encore on pourrait se demander enfin si la mémoire, après tout, ne serait pas une étape de la formation de l'habitude, appréhendée par l'intelligence : quelque chose comme un « état », comme on dit en parlant d'estampes ?

Elle est cela sans doute, mais puisque tout souvenir devient habitude, elle est aussi et surtout persistance et reconnaissance de cet événement, de ce moment, comme réalités distinctes et irréductibles.

Nous en revenons toujours, à poser le souvenir comme une espèce qui se distingue de l'habitude, et à voir en lui une sorte d'essence ou de notion à laquelle se réfèrent les différentes images souvenirs d'un même événement. Tout souvenir est un acte mental, suite de l'acte qui a construit l'événement.

La mémoire est bien comme le voulait Paulhan, une fonction du particulier et du concret, distincte de l'habitude, grande constructrice de systèmes et de machines.

***

Ce caractère unique, original du souvenir n'apparaît-il pas dans la Mémoire affective des psychologues, dans le « Temps retrouvé » de certains écrivains ?

Le souvenir involontaire de Marcel Proust est la résurrection d'un moment de la vie, d'une « nuance juste, oubliée, mystérieuse et fraîche » des jours anciens.

Il s'oppose à la mémoire intellectuelle et volontaire, froide et sans couleur et où se confondent les évocations successives.

Une telle description n'est pas une fantaisie d'écrivain. La littérature psychologique abonde en exemples.

Laissons de côté l'interprétation en termes de passé de certaines lueurs affectives qui tranchent sur l'expérience présente.

Bien des souvenirs qui montent au jour sont précédés d'une émotion qui les enveloppe. L'évocation d'un souvenir débute souvent par la musique de ce sentiment.

Le souvenir est souvent l'hallucination du passé. Tout souvenir vécu de façon intense abolit le présent et tend à nous replonger totalement dans le passé : nous nous retrouvons nous-mêmes avec nos sentiments.

Mais le Souvenir affectif est surtout la renaissance d'une sensibilité éteinte. Que de moments où nous nous retrouvons nous-mêmes, où nous renaissons à nous-mêmes avant d'évoquer ce que nous avons été !

Psychose des cœurs inassouvis, a-t-on dit, paranoïa sensitive. Le mot est bien gros. Mais il y a des hommes chez qui la sensibilité d'autrefois persiste et qui n'ont pas besoin de se souvenir d'eux-mêmes, et d'autres chez qui la renaissance à soi-même tranche sur le moi présent et prend le caractère du souvenir. Un sujet vulnérable aux émotions, qui tend à réagir par des chocs aux agents pathogènes les plus divers, qui admet des scissions, des brisures dans l'évolution de sa personnalité, offre sans doute un terrain favorable à l'éclosion de la Mémoire affective.

Le souvenir affectif étale largement le moment originaire de tout souvenir. Tout souvenir débute par une restauration de soi. Mais cette renaissance aussitôt s'arrête et le souvenir n'est qu'un souvenir. L'évocation d'un souvenir est beaucoup moins un fait d'association, que de pulsion affective, le sentiment d'une présence. C'est pourquoi le choix de nos souvenirs dépend tellement de l'orientation affective, autant et plus que du niveau mental. Mais la reconnaissance, qui fait la vie propre du souvenir, arrête dans son germe l'évolution du souvenir affectif.

***

La Mémoire est avant tout localisation dans le temps, comme le voulait Aristote.

Mais dans notre temps à nous. Tout savoir, toute information n'est mémoire qu'en tant qu'elle est rapportée à notre passé. La mémoire est mémoire de Soi.

Toute mémoire suppose donc deux conditions :

1° La persistance d'une expérience comme telle.

Mais le processus mnémonique n'est pas la simple persistance sensorielle. Il est tout autre chose qu'un résidu vibratoire incomplètement amorti. La trace, la persistance, c'est l'acte mental. Le souvenir s'organise au sein de la perception dans la mesure où la perception se constitue comme un tout, comme une forme, dans la mesure où un sujet en fait un objet.

Percevoir c'est construire. Le meilleur visualisateur ne prend pas une photographie d'une scène :

il construit une image qui consiste en une synthèse d'observations.

La trace prétendue vient coïncider avec un acte psychologique. C'est l'esprit qui dure. Telle est la Mémoire indépendante.

Ce qui persiste, ce n'est donc pas une donnée pure. C'est une construction qui se survit par ce qu'elle contient d'acte mental, d'énergie mentale. Le souvenir est l'acte de l'esprit, la signature de l'esprit.

De ce fait témoigne l'oubli par défaut de fixation, l'Amnésie antérograde. Quand il y a arrêt du travail constitutif de la perception, le souvenir est incapable de se fonder.

2° La pensée du temps et l'ordre du temps; la formation d'une perspective temporelle. Il faut, étant dans le temps, se détacher du présent et du courant qui entraîne vers l'avenir. Et c'est pourquoi Bradley n'avait pas tort de dire que la mémoire est un difficile et dernier achèvement de la pensée.

C'est ce que montrent bien certaines amnésies rétrogrades où le sujet n'est plus au niveau mental de l'évocation. C'est ce que montre bien la genèse de la mémoire chez l'enfant.

Un souvenir n'apparaît que dans la mesure où l'esprit se détache du temps, et le survole.

La durée concrète où s'enchâsse notre vie utilitaire est comme abolie. Le temps s'écrase. Se représenter le passé et l'avenir, c'est former la notion d'un ordre d'événements où l'absolu de la conscience immédiate n'est plus qu'un moment relatif à un ensemble mouvant. C'est construire un autre plan de réalité, un autre ordre de croyance, superposé au plan de la réalité immédiate.

C'est pourquoi un certain développement mental est nécessaire pour conserver le passé sous la forme de symboles ordonnés. La mémoire ne s'achève que dans l'être qui, par l'intelligence, sait se libérer du présent, qui crée l'ordre du temps par l'achèvement de la pensée.

L'enfance ne s'aperçoit et ne se souvient d'elle-même qu'à un certain point d'achèvement de la personnalité.

La mémoire habitude, la mémoire organique, existe dès le début de la vie.

La mémoire personnelle ne commence qu'à un certain niveau d'évolution des fonctions mentales, à un certain moment de la conscience de soi. La formation du souvenir est en corrélation avec la capacité d'appréhension, avec le pouvoir croissant de constituer des formes, des structures, d'organiser des situations ou des événements.

La mémoire personnelle suppose la conquête du temps, sa plastique, son architecture.

La mémoire croît avec ce pouvoir. Chez le tout jeune enfant nous voyons bien la difficulté et les progrès de l'évocation volontaire ; et aussi l'indifférence au passé : l'enfant se cherche dans l'avenir. Cette orientation affective et cette incapacité synthétique expliquent l'insuffisance de sa mémoire.

Quelques souvenirs émergent. Pas de chronologie encore. Pas de plastique, pas d'architecture du temps. « Il était une fois. » « Et puis, et alors. » Rien de plus instructif que le test des images en désordre, que l'impuissance à construire sur des scènes continues un film chronologique ; que l'impuissance à manier la causalité. La conquête du temps, la maî-

trise croissante du chaos sensoriel et son intellectualisation progressive organisent la mémoire.

***

La constitution d'ensembles qui résistent au temps, la fabrication de « solides » extraits du cours de la durée, la construction d'objets qui durent comme dure l'esprit qui les a fondés. Voilà la première assise de la mémoire.

La seconde c'est la persistance du Moi, la tendance à persévérer dans l'être, la fidélité à soi-même, avec en même temps cette dualité de nature qui fait qu'on se cherche ailleurs qu'en son propre présent. Tout souvenir est une restauration : tout souvenir est une évasion.

La reconnaissance est donc l'essence même du souvenir. Reconnaître, ce n'est pas connaître, c'est-à-dire subsumer un objet sous un concept : comme on reconnaît un arbre comme arbre ou une maison comme maison; ou deux objets sous un concept commun : comme on reconnaît le même style dans deux édifices différents.

Ce n'est pas savoir se servir : comme le disent ceux qui la ramènent à l'habitude, qui en font une réaction aisée.

Ce n'est pas « envelopper un objet qui reparaît » dans son cadre initial : puisqu'il faut aussi reconnaître ce cadre.

La reconnaissance n'est ni habitude, ni assimilation, ni différenciation.

Ce sont là des moyens auxiliaires de la reconnaissance. De ces moyens nous pouvons nous servir

pour évoquer et reconnaître le passé, mais il faut déjà les avoir reconnus comme signes du passé. Certes nous pouvons nous servir, pour reconnaître notre passé, des moyens les plus différents (rapidité d'apparition à la conscience, absence de sentiments d'effort, états viscéraux et hédoniques) mais il y a toujours, sous le maniement de ces signes un jugement sur le temps.

Il en faut toujours venir à reconnaître le passé comme tel : et la seule opération qui le permette c'est la construction du temps dans son ensemble. C'est l'ordre du temps. La mémoire est la conscience du temps.

Se souvenir c'est reconnaître qu'un moment, une chose n'est plus et pourtant n'a pas cessé d'exister.

Un souvenir, c'est un état présent qui prend valeur symbolique selon le temps et revendique l'antériorité que requiert le rapport temporel inhérent à sa structure. Il suppose l'ordre du temps qui enveloppe et situe ses différents moments dans leurs relations réciproques et les constitue les uns par rapport aux autres.

La mémoire porte tout l'ordre du temps.

Elle est la pensée selon le temps. La conservation au fond ne s'explique que par cette pensée du temps qui maintient dans le présent, par le jeu des relations qui les constituent, le système des états passés et ignore le « Temps perdu ».

Si le souvenir tranche sur le présent c'est par l'opération même qui le constitue. Sans la conscience de cette opération rien ne distinguerait un souvenir d'une image.

De ce point de vue encore le souvenir est œuvre

d'esprit. Les images qui le constituent ne sont pas des souvenirs. Elles ne deviennent souvenir qu'autant que le jugement les reporte à un certain moment du temps pour faire de leur réalité présente, mouvante, éphémère, le symbole « d'un passé indéfectible et contraignant ».

L'identité, le caractère immortel et inaltérable, le caractère d'éternité du souvenir est œuvre d'esprit. Le souvenir est unique parce que nous le construisons selon l'unité de son objet et selon l'unité du moment du temps où nous l'intégrons.

L'identité que nous présumons toujours entre le souvenir, symbole d'un événement ou d'un objet et l'événement ou l'objet eux-mêmes, se ramène à deux jugements : le premier qui affirme identité de structure ou de valeur entre l'un et l'autre ; le deuxième qui indique une relation d'équivalence entre un moment présent et un moment passé.

Il va de soi que le souvenir ne reparaît jamais le même. L'identité est toujours œuvre de l'esprit. Les images qui constituent un souvenir, la matière du souvenir, ne sont jamais les mêmes quand ce souvenir renaît. Elles sont déformées par le présent qui s'impose à notre vision du passé, par les transformations du Moi qui rejaillissent sur elles. Elles s'altèrent par l'oubli. Il n'y a pas de représentations immortelles et inaltérables. Et pourtant le souvenir est le même. C'est le jugement qui fait ici l'identité et l'unicité, la forme du souvenir. Un souvenir n'est pas une image, mais un jugement sur une image dans le temps, l'acte par lequel nous rapportons à une position définie dans le cours du temps une image qui malgré ses altérations et ses éclipses est admise

comme l'équivalent d'un événement qui aurait occupé cette position.

Sous la variété des symboles nous visons l'objet du souvenir, comme l'astronome pense l'astre sous ses apparitions successives.

Ainsi le souvenir, individualité distincte, est autre chose que l'habitude, fusion des semblables. Il est autre chose aussi que la pure et simple persistance d'un événement. Il est construction d'un univers selon le temps, dont la personnalité est à la fois la circonférence et le centre, et projection, sur ce champ, d'un moment présent, qui prend du coup valeur de symbole au lieu de valeur de présence. Toute mémoire relève du monde des symboles. Un jugement préalable d'absence qui joue sous la saveur d'une présence est la base de tout acte de mémoire.

***

S'il en est ainsi on comprend que l'évocation ne se ramène pas à l'Association. L'association n'est qu'un moyen mnémotechnique. Les souvenirs réels et vivants sont de grands ensembles, représentatifs de grandes poussées affectives.

Évoquer ce n'est pas non plus raisonner et reconstruire. Il y a bien une certaine *forme* d'évocation qui est « éduction de corrélatifs, suivie immédiatement d'une reproduction » (Spearman). L'évocation s'accompagne fort souvent d'un travail d'organisation où apparaissent tous les ressorts de l'activité intellectuelle. Lorsque nous croyons nous borner à interroger notre passé, nous complétons les réponses et nous le reconstituons. Nous nous aidons, dans ce

travail, de toute la vie matérielle et morale des sociétés dont nous faisons ou dont nous avons fait partie.

Ces traits apparaissent jusqu'à l'évidence dans la mémoire logique. Ici nous sommes au cœur de l'organisation intellectuelle.

Nous manions la conscience des relations et la mémoire des symboles.

Se souvenir d'une idée, c'est se souvenir d'un schéma dynamique et de certains signes : à partir de là nous faisons un effort de reconstruction, aidé plus ou moins par le souvenir d'images qui surviennent au cours de la recherche ou par l'ordre des notions.

***

Il serait donc plus vrai de dire que tout souvenir est une sorte d'inspiration, et comme l'efflorescence d'un acte de détachement qui abolit le présent et nous ouvre le passé.

Nous portons avec nous tout notre passé : l'évocation est une sélection et l'activation d'une virtualité actuellement présente.

Dans la masse, dans la nébuleuse de la conscience présente, certains points s'allument qui éclairent tout un champ du passé. Un souvenir est un fragment de vie personnelle dont l'évocation tend à la réactivation du Moi passé. Mais le Moi passé commence par se refaire présent avant de s'évoquer comme passé. Mais le passé évoqué déborde et masque le présent qui l'évoque. Le souvenir affectif, nous l'avons dit étale largement ce processus.

Si nous examinons le souvenir dans sa structure

logique, nous arrivons à la même conclusion Le souvenir n'est pas un être isolé, et conservé pour lui-même, un système clos d'images. Il est pris dans un réseau de relations et d'images, de formes de toute espèce dont l'entrecroisement constitue sa structure. C'est un tissu de relations.

Il repose sur une architecture mentale. Il existe dans l'esprit un système de forces génératrices du souvenir. Selon l'orientation des tendances, nous l'avons vu, selon la hauteur de l'esprit, selon la tension de l'énergie spirituelle, la nature et la valeur de l'évocation varient.

Tout souvenir qui tend à s'exprimer met en branle un système latent. Il émerge d'un arrière-fond de possibilités par rapport auxquelles il se détermine et duquel il prend sa valeur propre. Il repose sur tout ce jeu d'analogies et d'oppositions.

Dans l'évocation s'entrecroisent les influences combinées de la personnalité et du niveau mental. On a les souvenirs dont on est capable et qu'on mérite ; et c'est pourquoi la mémoire est tellement liée à la conscience morale.

***

La Mémoire est une fonction complexe, une marche d'événements et comme un compromis entre trois termes ; une synthèse de trois éléments, dont chacun semble travailler contre la mémoire.

1° L'Habitude : la fonction pratique, la persistance de l'acte : persistance organisée, travail qui se survit. Enveloppement d'un esprit dans une machine : perdurabilité d'une énergie spirituelle.

2° L'Organisation intellectuelle ; la fonction logique. A la limite l'intelligence pure, l'éternité de l'esprit.

3° La persistance du Moi ; l'affirmation de soi. La puissance de la personnalité constituante et de la personnalité constituée.

Par le dosage différent de ces termes on comprend les variétés de la mémoire, qui oscillent entre deux limites : la mémoire indépendante, la mémoire de soi, avec sa fonction historique ; au terme la résurrection du passé : la mémoire utilitaire, et le rôle prospectif de ses souvenirs éteints et schématisés.

CHAPITRE X

SPÉCIFICITÉ DE L'INTELLIGENCE

Les organismes inférieurs sont dans le monde comme dans un champ de forces où ils agissent et réagissent comme des forces : attirés et repoussés sans juger de ce qui les attire ou les repousse autrement que par de vagues impressions affectives.

Au commencement est l'action, au sens banal du mot, l'action qui renvoie au monde l'effet moteur de l'excitation selon la nature et selon l'énergie du sujet : courant de sortie en réponse au courant d'entrée, retour au monde physique de l'excitation réfléchie sur l'affectivité d'une conscience. A un niveau supérieur la perception est posée comme représentation ; la pensée se superpose à l'action. L'action de réponse est captée, suspendue, transformée ; un univers mental s'organise, le monde des représentations et des symboles, selon des systèmes de plus en plus amples et complexes.

***

La forme élémentaire de l'Intelligence, c'est l'activité vitale elle-même.

La Connaissance primordiale, c'est l'appréciation de milieu par rapport à soi et de soi par rapport au

milieu ; et l'ensemble des réactions que suscite cette appréciation ; et l'appréciation nouvelle qui provient du résultat de l'ensemble de ces réactions : l'équilibre sensori-moteur ; l'organisation temporelle et spatiale ; la perception des rapports d'intensité, de qualité ; la légalité élémentaire.

C'est déjà l'intelligence par la coordination et la systématisation : diversité et hiérarchie.

L'organisme, ou plutôt l'appareil central de coordination de l'organisme, est construit sur le plan de la pensée. Mais c'est une pensée qui ne se pense pas et par conséquent ne pense pas encore. Le corps est sur le chemin qui mène à la vie de l'esprit, comme a dit Bergson. L'organisme, c'est le travail de l'esprit organisant sa perception et son action, comme a dit Leibnitz.

Tout organisme est une structure, un plan d'action, un équipement sensori-moteur préétabli.

Le système nerveux est un édifice de mécanismes étagés et de complication croissante.

Telle est la base organique de l'intelligence. Mais elle ne se réduit pas à ce comportement initial. Sa tâche est de construire de nouveaux mécanismes, après analyse des conditions auxquelles ils doivent satisfaire. Elle est expérience de relations, et relation entre les expériences : puis pensée de relations. Son œuvre c'est la construction d'un monde mental.

***

L'Intelligence ne se ramène pas davantage à un jeu de réflexes conditionnels.

D'ailleurs, la construction de tels réflexes suppose

cette appréhension synthétique, cette constitution de la liaison des moments et des étapes de l'expérience, qui est la conscience elle-même. Le Réflexe conditionnel est analyse et liaison synthétique, attente et anticipation d'une phase de l'expérience ; observation et intelligence à quelque degré. L'erreur de l'empirisme est, ici comme ailleurs, d'oublier que la perception et l'action reposent sur une infrastructure intellectuelle.

***

Pavlov qui a tant fait pour la théorie des Réflexes conditionnels, distingue, dans un récent travail[1] deux procédés de signalisation. Le premier s'opère « grâce au lien conditionnel » ; c'est la signalisation des excitants inconditionnels peu nombreux par une innombrable masse d'autres excitants, continuellement analysés et synthétisés. Ce système, qui assure une adaptation déjà très fine aux conditions de la vie, est le seul chez les animaux et le premier chez l'homme.

Le second apparaît chez l'homme, dans les lobes frontaux beaucoup plus développés que ceux des animaux. Ici intervient un nouveau principe de l'activité nerveuse : l'abstraction et la généralisation des signaux innombrables du premier système et sur ce plan nouveau, une nouvelle analyse et une nouvelle synthèse de ces signaux généralisés. Ce principe nous donne la possibilité d'une orientation infiniment souple et crée enfin l'adaptation.

1. *Essai d'une interprétation physiologique de l'hystérie Encéphale*, 1933, p. 290.

***

Pas davantage il n'est possible de soutenir que l'Intelligence est une simple fonction d'adaptation : que l'on entende ce mot au sens de Spencer, ou bien au sens de Bergson.

Certes elle nous sert à nous adapter à l'univers ; mais d'abord elle constitue son univers par des moyens qui lui sont propres.

La vanité des résultats obtenus par Lamarck, lorsqu'il s'efforce d'expliquer les formes, les structures, par l'adaptation, est bien faite pour nous détourner d'expliquer ainsi la structure de l'Intelligence.

L'esprit a sa structure propre qui ne résulte pas de l'empreinte ou de l'action du milieu. Contre toutes les formes de l'empirisme, il faut maintenir que l'Intelligence est un fait premier. Elle est la condition d'existence d'un milieu nouveau beaucoup plus que le résultat de la pression du milieu biologique.

***

Notre expérience élémentaire construit ainsi des ensembles — organisés, différenciés, analysés et distingués — mouvants et irréversibles. C'est cet acte qui constitue l'unité d'appréhension de l'expérience.

La relation, l'ordre dans le temps et dans l'espace sont les formes élémentaires de cette expérience synthétique et primordiale.

***

L'Intelligence se dégage de cette unité primitivement synthétique ; elle s'élève au-dessus d'elle. Elle

déborde l'utilité et l'action, encore qu'elle les fonde et les rende possibles. Loin que l'opération logique soit une simple répétition mentale de l'opération manuelle ; la constatation logique, une simple constatation empirique, il faut dire que l'opération manuelle n'est que de l'intelligence concrète, de l'intelligence sensori-motrice. La perception concrète, comme l'action concrète, est soutendue de pensée.

On s'élève à l'intelligence dans la mesure où l'on aperçoit les relations que l'expérience suppose.

***

Le premier aspect de l'intelligence, c'est sans doute sa fonction pratique. Nous jouons notre savoir avant de le posséder. L'intelligence est d'abord sensori-motrice.

L'intelligence pratique, c'est l'adresse dans la technique opératoire et la manipulation des objets, le délié des mouvements, leur indépendance et leur combinaison heureuse ; l'ordre dans la succession des gestes, dans le jeu des excitations et des inhibitions, la finesse dans l'appréciation des mouvements et de leur résultat, l'orientation dans l'espace et le temps et la coordination avec le milieu, la compréhension technique dans la manipulation des objets ; l'adaptation à la variété de la situation.

Ainsi s'élabore une savante mélodie kinétique.

A un niveau plus élevé, l'intelligence pratique c'est la compréhension d'une structure cachée et d'un fonctionnement d'un mécanisme ; ou bien l'invention d'une structure.

Ici apparaît l'une des fonctions de l'intelligence

qui est de créer des formes, de construire. Analyser pour construire et construire pour analyser.

***

L'intelligence construit des instruments nouveaux qui permettent les formes supérieures de l'action. Ce sont les abstractions qui nous aident à fabriquer nos outils. Les plus hautes abstractions nous aident à fabriquer nos meilleurs outils.

L'intelligence est la faculté de déborder le donné par le construit.

Elle est un moment nouveau et irréductible de la vie de l'Univers.

***

Certes nous jouons notre savoir avant de le posséder. Certes toute science est d'abord implicite et utilitaire ; certes la science doit beaucoup à la technique et cela à tous ses moments.

Mais est-il besoin, après tous les travaux de l'épistémologie contemporaine, de soutenir que la science est autre chose que la discipline de l'action ?

Même s'il était tout pragmatisme, l'univers de la science ne serait que l'un des mondes que l'homme construit.

Inversement tout univers, même mental, est un champ d'action. On agit dans le vrai, dans le juste, et même — l'expérience des mystiques le prouve — dans l'extase et dans le divin.

CHAPITRE XI

L'UNIVERS DES SYMBOLES

La perception est l'œuvre première de l'intelligence ; et toute l'intelligence est engagée dans la perception. La perception c'est la vision de l'Univers.

L'intelligence ne se superpose pas à la perception ; elle est à l'œuvre dans la perception. Perception, concept, jugement, science se tiennent étroitement.

La perception est synthèse et savoir. Elle constitue des ensembles différenciés et organisés. Elle rompt la complexité du réel, en analyse la richesse, le dissout, comme disait Dewey, en un certain nombre de variables indépendantes.

La perception est généralisante et symbolique, et c'est ainsi qu'elle donne prise à la fonction symbolique du langage.

La perception est un monde de relations aperçues : une physique naïve ; et c'est ainsi qu'elle est une science élémentaire.

L'intelligence construit la perception en construisant le langage.

Le langage est une des étapes de la constitution du monde par l'esprit. Une langue est un des instruments spirituels qui transforment le monde bigarré et chao-

tique des qualités complexes et confuses, le champ de force initial, où s'agitent les êtres vivants, en un monde des objets et des relations.

Un système de notions, ordonnées par des relations, permet de construire le système de signes, en quoi consiste toute langue. Le monde se découpe en même temps que s'édifient les vocabulaires. Le monde se construit en même temps que se forgent les outils grammaticaux. Vision et construction du monde variable selon les civilisations. Un travail séculaire de pensée s'accumule dans les langues : une masse de savoir et d'habitudes mentales prête à s'imposer à l'individu, qui, certes, ne parle pas toute son expérience, mais dont toute l'expérience est construite sur le plan du langage.

Les mots sont précisément des forces actives qui donnent prise sur la réalité. Mais ces forces actives construisent d'abord une réalité. Il n'y a pas de mots qu'il n'y ait des choses ; il n'y a pas de choses qu'il n'y ait des mots.

L'univers de la représentation est ainsi solidaire de l'univers du langage. La vision du monde et la vie dans cette vision sont déjà déterminés par le langage.

Ainsi l'être humain construit son monde dans l'univers des symboles, au lieu de se borner à agir dans l'espace sensoriel et concret.

***

Le langage est la première science. Il n'y a de choses dans l'esprit que dans la mesure où nous les marquons par des signes. Le langage est un outil pour produire des choses. Il est un instrument de la pensée

et non une enveloppe de la pensée toute faite.

Nous ne marquons, nous ne discernons les choses que dans la mesure où nous les ordonnons, où nous jetons sur elles le réseau de relations que constituent les concepts. Toute pensée construit d'abord des signes qu'elle substitue aux choses et qui ont le pouvoir de se combiner avec d'autres signes de même genre et de se modifier pour effectuer des opérations sur le rapport des choses signifiées.

D'où l'énorme élargissement de la pensée constructive. Le langage parle l'esprit à l'esprit, et suscite l'esprit par la parole.

Le signe ténu porte le monde et l'esprit parce qu'il est une analyse du monde et de l'esprit, une analyse du monde selon l'esprit.

***

L'esprit s'empare de la gesticulation articulatoire, de la pantomime sonore pour lui faire porter la signification.

Il les transfigure. Ce qui importe dans le mot ce n'est pas le son lui-même, mais les différences phoniques. Le signe linguistique, dans son essence, est incorporel ; ce qui le constitue, ce n'est pas sa substance matérielle, ce sont les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres.

« Les phonèmes sont des entités oppositives, relatives et négatives. »

La condition fondamentale du langage c'est précisément la possibilité d'exprimer, sans que la puissance d'expression soit liée à la nature intrinsèque du signe : donc son caractère arbitraire, alors même que c'est

la nature qui le fournit. Pas davantage le signe n'est lié à la fonction logique. La nature ne fournit que la fonction prisonnière dans la forme. La logique cherche à adapter la forme strictement à la mesure de la fonction. Tel est l'idéal des langues philosophiques. Ce sont là deux immobilités, deux impossibilités. La vie du langage est dans cette dualité primordiale. Et c'est cette dualité qui fait encore qu'une langue est un système dont l'évolution complexe et en partie mécanique est cependant soutendue par les exigences de la signification. Elle oscille entre le chaos et le Cosmos.

Le signe n'a jamais le droit d'être un signe adhérent ; il n'a pas le droit d'adhérer à l'esprit, pas plus qu'il n'a le droit d'adhérer aux choses. La pensée dépasse le signe. Le signe n'est signe que parce que la pensée le dépasse. Le signe dépasse la pensée. Tout signe est un appel à tout l'indéfini, à tout l'infini de la pensée.

La langue ne cessera jamais de scandaliser la raison ; ni la raison de pénétrer la langue pour résoudre le scandale.

Donc s'il est inévitable que la langue reflète jusqu'à un certain point le progrès intellectuel de la civilisation, il n'en est pas moins vrai que la tendance logique ne s'applique jamais à la langue dans son ensemble.

Toute langue enferme un considérable « irrationnel ». Et pourtant l'indifférentisme des Néogrammairiens exagère. « Il est impossible que l'esprit humain qui façonne le langage et le transforme sans cesse pour son usage, n'y imprime pas la trace de ses tendances et de ses fonctions. » Cette masse, en partie indifférente et neutre que constitue tout état de

langue, l'esprit, en puissant artiste qu'il est, l'anime de sa vie et en transfigure les imperfections mêmes. La vie et la logique sont les deux pôles du langage. L'analyse du monde, la création des outils grammaticaux, le perfectionnement de l'instrument linguistique collaborent avec des principes de changement beaucoup moins psychologiques ou logiques, comme la modification des habitudes articulatoires, comme le contact des civilisations, etc. La discordance entre la fonction et la forme, l'écart psychologico-linguistique est le principe même du langage. Le parfait ajustement du signe à la chose et de la catégorie grammaticale à la catégorie logique serait la mort de la pensée et de la langue. Il faut au langage un fond d'incomplétude et d'inajustement.

Aussi a-t-on eu tort de dire que le langage est un obstacle à la pensée, bien plutôt qu'une aide. C'est mal comprendre la loi de toute action et de toute pensée, qui va d'abord à vaincre une résistance, et à s'appuyer sur elle. Le langage est un ensemble d'obstacles que l'esprit s'impose pour se déployer dans l'acte qui les surmonte. Pour utiliser une énergie il faut disposer d'une chute. Et cette chute c'est l'intelligence elle-même qui l'organise, pliant à ses fins une fonction élémentaire dont elle se sert en se l'opposant et en la dominant.

***

Le langage n'est possible que par l'organisation d'une multiplicité d'échelons fonctionnels, étroitement coordonnés. Chaque échelon est condition de possibilité pour l'échelon suivant, mais aussi les

échelons inférieurs dépendent de ceux qui suivent et de l'ensemble de la fonction. L'esprit pose ses assises inférieures pour se réaliser dans sa plénitude. L'intelligence est une superstructure. Mais elle conquiert d'abord les structures élémentaires.

Voilà comment s'accomplit par la création du monde des symboles le passage de l'action directe aux opérations symboliques.

Le langage est une acquisition tardive sur la base d'une préalable intelligence d'action.

C'est pourquoi, quand le signe manque, tout se trouble. L'intention ultime s'effondre. Il ne reste que l'action immédiate et directe. Les opérations complexes ne sont possibles que par une découpure qui suscite inévitablement les symboles verbaux.

CHAPITRE XII

LES CONCEPTS ET LE NOMBRE

LES INSTRUMENTS DE LA PENSÉE SONT DES MOMENTS DE LA PENSÉE

DISTINGUER des objets c'est élaborer des concepts. La perception se joue, comme le voulait Platon, dans le monde des Idées. Former un objet, c'est ordonner une série de notions applicables à une classe d'objets. Construire un objet et former un concept sont une seule et même opération. La perception est généralisante et dessinée par la notion. Induction et conceptualisation sont une seule et même chose. Abstraire et généraliser vont de pair.

Toute perception est donc une science élémentaire établissant des rapports entre des choses données, supposant des choses qui répondent aux rapports donnés. Toute observation, toute constatation est une pensée complexe, qui situe un fait dans un système de conditions, qui suppose et construit un univers.

Ainsi, dès qu'il y a science, on voit s'intensifier la quantité, que le sens commun reconnaît déjà et s'abolir la qualité au profit de cette quantité. La mesure est un procédé de choix. La mathématique et

l'expérience se combinent à des degrés divers ; la loi du physicien est d'abord relation mathématique constante entre des qualités variables.

C'est ainsi que se renverse le monde de la perception et des notions élémentaires. Chaque progrès de a mathématique retentit sur l'expérience. Des formes intelligibles nouvelles se créent sous le choc de l'expérience.

Mais cette science n'est possible que par quelque arbitraire et quelque limitation. Elle isole des systèmes dans l'univers et, masquant ainsi la vie propre de l'univers, elle n'aperçoit que ce qui est à sa mesure.

Si l'univers déborde la science, à plus forte raison le monde humain la déborde. Synthèse subjective et synthèse objective s'appellent et se complètent. La plus grande erreur de l'homme serait d'oublier l'immensité, l'intimité, la profondeur des mondes que la science, au sens strict, n'atteint pas et que l'homme essaie d'atteindre par d'autres systèmes de notions.

***

Quelques remarques sur la fabrication du nombre nous aideront à comprendre le travail de l'esprit et comment à l'intuition immédiate il soutend des relations, comment il crée des objets de pensée pour les substituer à la réalité.

Comme le concept, le nombre est un moyen pour se retrouver dans la diversité sensible. La conceptualisation range les objets en classes selon les ressemblances. La fonction numérique opère le décompte des objets réunis en une classe sans s'inquiéter des différences.

Le dénombrement suppose donc l'élaboration du

concept. Il faut savoir ce que l'on compte. Cette élaboration détermine un nombre au moins virtuellement.

Mais la fonction numérique est distincte de la conceptualisation. Le concept de « quelque chose », le plus abstrait que l'on puisse tirer de l'expérience, est en soi-même indéfini et n'est pas plus un que plusieurs.

A l'identité spécifique, fondement de la classe logique, se conjoint et se superpose la diversité numérique, fondement de la classe arithmétique.

Le nombre commence avec la distinction, au sein d'une appréhension synthétique, d'éléments d'égale valeur, c'est-à-dire d'unités, où il est fait abstraction de tout caractère concret, de toute particularité. Ces éléments se construisent selon une suite ordonnée, sorte de mètre commun qui permet d'ordonner des objets quelconques et d'établir entre tous les objets une correspondance terme à terme, et de généraliser la correspondance. L'abstraction des différences permet au nombre de s'étendre au delà de l'extension d'un concept donné, de devenir une classe de classes équivalentes.

Les racines du nombre plongent dans la pensée commune qui manie l'appréhension synthétique et aussi bien la distinction de qualités et de moments, la distinction et l'assimilation d'ensembles. Analyse et synthèse, comparaison et distinction sont des fonctions à l'œuvre dès la vie la plus humble.

Toute simultanéité s'étale en succession. Toute succession se contracte en simultanéité. Toute simultanéité apparaît comme collection.

***

Mais une collection empirique n'est pas du même coup une collection numérique. Une collection numérique est une collection abstraite. Il n'y a pas de nombre concret. Le nombre cardinal n'est pas une collection empirique. Il est un nombre abstrait.

Une collection dénombrée n'est pas une collection d'objets concrets ; c'est une collection d'unités abstraites ; c'est un nombre.

A la base de tout dénombrement est l'unité. Chaque terme d'une série ordinale est une unité formée par la réunion des unités antérieures. L'identité formelle des unités constituantes est ici l'essentiel.

L'unité n'est ni une perception, ni un élément de perception. L'expérience ne fournit jamais d'unités toutes faites. On ne perçoit pas l'unité d'un objet, comme on perçoit sa couleur. Le nombre n'a dans la nature sensible ni modèle, ni image. L'idée de nombre est rationnelle. Elle est la condition et non le résultat du dénombrement.

Le nombre ne vient pas des choses, mais des lois de la pensée en travail sur les choses, de la relation, position et opposition, inclusion et exclusion, discrimination, opposition et réunion.

La perception synthétique enveloppe la distinction de qualités. La qualité avec son caractère inclusif et exclusif est sans doute la première forme du nombre. Le nombre est distinction et d'abord distinction au sein de la qualité.

C'est ce que Bühler appelle l'appréhension de collections et de groupes : le sentiment de l'absence ou de la présence d'un élément par exemple y joue

un rôle prépondérant pour l'évolution ultérieure.

C'est ce que Lévy-Bruhl appelle le nombre indifférencié qualitativement perçu ; celui qui sert au berger par exemple à se reconnaître pour l'appel de son troupeau.

Cette faculté de reconnaître, sans l'avoir constaté directement par le calcul, qu'un objet a été distrait d'une collection ou lui a été ajouté, beaucoup d'animaux la possèdent pour des collections assez petites il est vrai.

Un enfant de un à deux ans qui joue avec les trois poids du pèse-bébé, cherche l'un de ces poids si on l'enlève ou le cache. Plus âgé il manie des groupes de plus en plus étendus.

L'énumération est peut-être le second aspect du nombre. Chaque enfant d'une famille est doté par le nom qui le distingue d'une sorte de signe temporel et numérique et l'ensemble des enfants forme une suite ordonnée.

Cette idée d'ordre se généralise et au lieu de s'appliquer à un groupe d'individus toujours les mêmes, elle devient un point de repère pour l'ordination d'objets quelconques.

Les procédés primitifs de dénombrement, les méthodes gesticulatoires de cette correspondance terme à terme, l'adhérence du nombre aux objets nombrés ont été bien étudiés par les ethnographes.

Telle est la base de l'échange un contre un, la correspondance univoque et réciproque.

Nous sommes ici bien près des mathématiques, s'il faut dire avec Whitehead que le premier homme qui a noté l'analogie entre un groupe de sept poissons et un groupe de sept personnes a fait un grand pas en avant dans l'histoire de la pensée.

Ici l'esprit ne s'arrête plus à aucun caractère intrinsèque de la chose ; il ne connaît plus rien de l'objet sinon ce fait qu'il le pose comme objet.

La mathématique, c'est comme dit Whitehead, la pensée se mouvant dans une sphère où il est fait complètement abstraction de toute particularité de ce dont elle s'occupe.

A la multiplicité hétérogène donnée dans l'intuition, la pensée numérique substitue donc l'idée rationnelle d'unité et la série indéfinie des nombres entiers.

Ordination et Colligation sont les sources du nombre. Ce sont des opérations élémentaires de la pensée, et qui s'impliquent l'une l'autre.

Il n'y a d'ordre que dans un ensemble, dans une collection.

Encore en faut-il distinguer les éléments ? Une collection n'est un nombre que si l'esprit est capable d'en remarquer successivement chaque unité. L'idée d'ordre est impliquée dans la suite des collections et la comparaison des collections entre elles.

Inversement une série d'unités qui défile devant l'esprit ne devient un nombre que si un rang est assigné à chaque unité, c'est-à-dire si la pensée intervient pour introduire dans l'unité qui passe le souvenir de celles qui l'ont précédé, si elle sait convertir la succession en simultanéité.

Le Nombre implique donc le pouvoir de manier des ensembles et de les résoudre en fragments homogènes et identiques. Alors que la matière du concept garde la trace de l'hétérogénéité de l'expérience, la matière du nombre est plus subtile et elle consiste dans l'idée rationnelle d'unité.

*
* *

Le Nombre suppose donc l'intuition d'une pluralité concrète. Mais il est un instrument forgé pour briser et mesurer cette pluralité.

L'unité n'est ni une perception, ni un élément de perception ; c'est une œuvre de l'esprit, comme le concept. Toute multiplicité hétérogène la suggère. Aucune ne l'engendre.

Le nombre est donc un instrument rationnel, car il ne garde rien d'empirique, même dans sa matière. Le nombre n'est pas le résultat du dénombrement ; il en est la condition.

Il est préalable à la ressemblance et à la diversité qualitative de ce que l'on compte, et à l'idée même de ce qui peut être compté.

En ce sens il a quelque chose de fondamental. Il précède le temps et l'espace, qui supposent discrimination, opposition et réunion.

Il est un des aspects de la pensée elle-même, l'acte de poser sans aucune autre détermination encore.

Il est construction pure *a priori*, produit de notre esprit, qui engendre de lui-même une variété infinie d'êtres singuliers bien caractérisés.

Mais qu'est-ce que la suite des nombres sinon une construction progressive suivant la succession dans le temps ? Si la position pure était dépourvue de toute différence qualitative, toutes les unités se perdraient dans l'identité immobile.

Le nombre se construit dans le temps ; la suite des nombres se déroule dans l'expérience intérieure. Le nombre se construit dans l'espace, où se juxtaposent les objets à dénombrer, où s'affirme l'identité avec

elle-même de l'unité à travers toutes les régions de l'espace.

Donc le nombre est une construction complexe que la pensée élabore selon le déploiement de ses cadres fondamentaux.

S'il suppose l'intuition d'une pluralité concrète, il est avant tout un instrument qui transforme cette pluralité en une collection d'unités, et construit une série indéfinie et progressive par addition de l'unité avec elle-même.

Puisque la connaissance du nombre suppose l'intuition de pluralités concrètes et se forme par des opérations sur des objets matériels, il est juste, dans une certaine mesure, de dire que la notion de nombre sort de l'observation de la réalité. Mais si la réalité le suggère ce n'est pas elle qui le constitue.

On peut douter que ce soit par une constatation toute empirique qu'il se révèle indépendant de la manière dont on procède au dénombrement. Si, quel que soit l'ordre dans lequel on place les objets qui constituent un amas, on aboutit toujours au même nombre en les comptant, n'est-ce pas là en effet une propriété qui découle de la nature même du nombre ?

Et si 7 + 5 constituent bien une nouveauté synthétique, puisque dans le concept de 5, ni dans celui de 7, il n'y a rien qui indique que leur somme sera divisible par 3 et 4, il est peu probable que cette synthèse soit empirique.

Les objets réels ne font que représenter le concept abstrait qui est le nombre. En même temps que nous voyons les objets, nous pensons le nombre, qui est esprit et nous le pensons selon sa nature propre qui

veut que les propriétés mathématiques des choses soient entièrement indépendantes de toutes les autres, et que les nombres qui s'appliquent aux choses ne suivent point les raisons de diversité que leur impose leur position diverse dans l'espace ou leur attachement à des choses concrètes ; nous le pensons aussi suivant l'originalité qu'assigne à chacun de ses moments sa loi même de construction.

Le réel ne connaît pas le nombre et nous ne pouvons pas tirer le nombre du réel. Mais nous décidons qu'il s'applique au réel. C'est ainsi que nous en usons avec toutes les créations de notre esprit : notre vie mentale consiste à muer en choses réelles des objets de pensée.

Et si le nombre s'applique au réel c'est qu'il découpe les cadres du réel, l'espace et le temps et que la charpente de l'univers, jusqu'à un certain niveau, est mathématique. Le nombre connote ce qu'il y a de plus abstrait dans la qualité, dans le contenu de notre conscience. Il est l'œuvre d'une intelligence qui ne fait que prolonger l'univers.

Ainsi le nombre déborde l'expérience et pourtant s'y applique.

Il est synthèse *a priori*, puisqu'il se crée lui-même à partir de ses éléments et qu'il étale dans cette création la libéralité de l'esprit. L'invention mathématique produit comme toute invention des êtres nouveaux et singuliers.

***

Cet exemple nous montre que si la tâche de l'esprit consiste à construire des instruments, ce sont des instruments de pensée, dont l'efficace vient précisé-

ment de ce qu'ils sont des moments de la pensée et l'analyse de la pensée elle-même. Ce sont les abstractions qui nous aident à fabriquer nos outils. Les plus hautes abstractions sont nos meilleurs outils.

Nous pourrions généraliser cette conclusion. L'intelligence, c'est l'imagination de l'opératoire, c'est-à-dire de la transformation à opérer, la faculté de disloquer le donné pour le recomposer selon ses lois propres.

CHAPITRE XIII

LA NATURE DE L'INTELLIGENCE

TELLE se présente, sous quelques-uns de ses aspects fondamentaux, l'Intelligence humaine. Son œuvre, c'est l'ensemble des mondes dont nous n'avons exploré fort rapidement que quelques-uns.

* * *

Mais après avoir étudié l'Intelligence dans sa fonction générale et dans ses œuvres qui nous permettent de conclure à sa nature, nous devons l'aborder dans sa structure même et dans ses apparences variées.

Spaier a fait justement remarquer que lorsqu'on ouvre un Traité de Psychologie, au livre Intelligence, on voit décrire une variété de fonctions sans souci d'une fonction générale ou d'un principe qui les relie. Il a grand'peine à citer quelques auteurs qui aient fait effort pour mettre de l'unité dans cette diversité.

Au contraire si l'on examine de plus près les choses, on constate que beaucoup de ces prétendues fonctions sont loin de constituer des mécanismes irréductibles. Nous en avons fourni la preuve ailleurs. L'Association des Idées, l'Attention sont de fausses facultés.

Conceptualisation, Jugement, Raisonnement, tous ces chapitres divers se réfèrent à la même réalité psychologique.

D'autre part à travers toute fonction, si autonome qu'elle paraisse, dans la perception, l'habitude, la mémoire, nous voyons apparaître une fonction organisatrice. L'Intelligence ne serait-elle pas précisément cette fonction élaboratrice et informatrice de toute fonction mentale ?

En somme la vie intellectuelle se présente sous trois aspects : Acquisition, Conservation, Élaboration. Une fonction d'acquisition, la perception qui a pour base cette variété d'analyseurs et d'instruments que représentent les différents sens.

Deux fonctions de conservation, l'Habitude et la Mémoire.

Une fonction d'élaboration, laquelle informe les sensations et s'aidant des techniques qu'elle a montées, construit le monde des objets : laquelle informe l'habitude et la mémoire sur lesquelles elle s'appuie pour l'établissement de ses techniques, de ses moyens d'action ; laquelle enfin s'épanouit dans la construction d'univers différents et superposés, dont chacun est la base d'un nouvel univers.

Au champ de forces primitif, où se joue en attractions et en répulsions la destinée élémentaire des êtres, l'Intelligence substitue le monde de l'aventure, le champ des concepts, de la perception et du langage. Sur ce monde elle construit la science, dont il est la première assise et le premier degré : fabriquant les instruments nécessaires par l'analyse d'elle-même.

Elle construit donc des formes nouvelles, en construisant d'abord de nouvelles machines capables de

briser la réalité concrète et de la plier à sa nature propre, qui est abstraction.

Donc elle analyse pour construire et construit pour analyser ; elle construit des formes er débordant le concret par l'abstrait ; elle déborde le donné par le construit. Elle étale donc le système de relations entre des expériences et d'expérience de relations qui la constituent.

L'intelligence est donc une fonction d'abstraction et de construction qui se dégage des données qui se proposent à elle et où elle est impliquée déjà.

L'Intelligence est donc avant tout une machine à fabriquer des systèmes d'abstraction : non pas seulement des concepts par identification des ressemblances et différenciation des différences, mais un univers de concepts qui s'opposent, se limitent et se complètent, un système de concepts, diversité et harmonie : non pas seulement des nombres ou des figures, mais l'univers mathématique. Avec sa variété singulière et sa continuelle nouveauté, la connaissance ne consiste pas simplement à résoudre une diversité ; elle construit des systèmes de plus en plus compréhensifs. Une union, voire un simple rapport de ressemblance dilate un être, une idée, en compliquant pour eux le régime des relations.

Promouvoir la science, c'est relier les chapitres séparés en posant des rapports entre les rapports déjà connus.

L'Intelligence n'est donc ni une simple fonction d'identification ni une Activité souple et indéfinie, propre à réagir d'une manière quelconque aux chocs de l'expérience ; *ni un système préformé de cadres rigides.*

Elle est l'aptitude à construire des systèmes d'abstractions les uns par-dessus les autres : à pousser plus avant dans la voie où elle s'est engagée ; à compléter par une diversité concurrente ce qu'elle commence par établir, comme en font foi ces univers complémentaires de la science que sont la Religion, l'Art, la Morale et le Droit, la Philosophie, dont l'essence est bien de construire des mondes différents et complémentaires et non point de constituer des essais provisoires, qui tôt ou tard s'évanouiront devant la Science. Elle ne crée des identités que pour leur opposer des diversités. En ce sens elle est opposition en même temps que position ; comme elle est synthèse en même temps qu'analyse. L'Entendement est constructeur ; constructeur *a priori ;* construction synthétique. Ce caractère synthétique apparaît déjà dans l'intelligence sensori-motrice, expression directe de l'intégration nerveuse et de la coordination cérébrale, forme primitive de l'intelligence, unité primitivement synthétique de l'Aperception, comme disait Kant. Il s'épanouit dans l'invention créatrice d'êtres originaux et singuliers.

Par exemple l'intelligence construit le nombre au-dessus du concept. En un sens complément de l'identification du concept, puisque la diversité numérique s'ajoute et s'oppose à l'unité conceptuelle, il est appelé par le concept lui-même, puisque la diversité numérique débute par l'analyse de l'extension du concept. Mais construisant le nombre, l'intelligence construit la diversité des nombres par la progression, l'addition qui est la loi du nombre : diversité et originalité qui proviennent de la constitution même des nombres et non pas des ensembles concrets qu'ils nous

servent à mesurer, car ces ensembles, dans leur nature concrète, ne sont point numériques.

S'il y a une diversité qui est empirique, laquelle est la donnée même de toute expérience, il y a une différenciation d'ordre intellectuel. Avec les identités qu'il pose, l'esprit fabrique des systèmes de diversité.

S'il y a une structure du réel et si l'intelligence y peut mordre, c'est que l'irrationnel n'y est pas absolu, c'est que le réel est en quelque mesure rationnel déjà. Inversement peut-être pouvons-nous penser que l'irrationnel n'est pas étranger à la pensée. Hegel a peut-être eu tort de croire, oubliant d'abord la diversité primordiale du monde sensible, qu'il n'y avait qu'une espèce d'irrationnel et que c'était l'essence de la pensée de le fabriquer d'un seul coup. Mais il est peut-être aussi bien de l'essence de la pensée de créer, à chacun de ses actes, une forme, un niveau, un degré de réalité qui la surprend elle-même et qui lui apparaît d'abord comme étrangère à son essence. Exactement comme l'artiste se surprend soi-même et paraît se déborder par son œuvre. La pensée commence par créer une réalité qui la déborde du seul fait qu'elle pose et définit une réalité qu'elle dépasse. Lorsqu'elle crée le langage, elle dépasse le signe affectivo-social par le signe mental. Le signe affectivo-social reste en face d'elle comme une réalité naturelle qu'elle est appelée à logifier et à légiférer. L'esprit pose ses assises inférieures pour se réaliser dans sa plénitude, mais chacune de ses assises inférieures, à mesure qu'il s'en dépouille lui apparaît comme une réalité étrangère et proprement comme un irrationnel. L'intelligence est toujours une superstructure. En conquérant les structures élémentaires, elle se les oppose.

Sa nature est toujours de plier à ses fins une fonction élémentaire dont elle se sert en se l'opposant et en la dominant.

L'irrationnel est donc toujours une première étape dans la voie de la rationalisation ; la donnée première que l'intelligence élabore et qu'elle s'oppose par son élaboration même. Il n'y a d'irrationnel que dans la mesure où l'intelligence s'oppose ce qu'elle a déjà fait : incapable de rendre compte de sa démarche première, qui est son décret même. La qualité n'est un irrationnel qu'au moment où la quantité s'oppose à elle ; les dimensions de l'espace ne sont un irrationnel qu'au moment où l'espace est conçu comme un système plus large de relations. Deviennent irrationnels les univers d'où la lumière d'où la raison se retire pour se porter ailleurs. Les irrationnels sont les mondes éteints de la raison.

Comme aussi les mondes que la lumière de la raison n'éclaire point encore. Le propre de la pensée c'est à la fois de se dépasser et de se surpasser : de dépasser ses œuvres et, s'aidant d'elles, de surpasser à tout moment sa nature et de se conquérir progressivement. Ajouter à ce qu'elle a fait. Ainsi l'invention esthétique. Ainsi le nombre qui ajoute à l'unité, par la composition de l'unité avec elle-même, la variété de ces êtres singuliers, l'originalité de ce monde de formes arithmétiques que constituent les nombres.

CHAPITRE XIV

L'INTELLIGENCE ET LES INTELLIGENCES

S'IL en est ainsi, il est infiniment probable que la théorie « anarchique » a tort et que l'esprit n'est pas un faisceau ou une mosaïque de « facultés » sans lien et sans cohérence : doctrine que Thorndike a soutenue, comme l'on sait.

Le grand fait des corrélations suffirait à donner tort à cette hypothèse.

L'anarchie se perd du reste dans l'incertitude et la contradiction.

Elle prétend remplacer l'étude « en compréhension » de l'Intelligence par une analyse « en extension » au moyen de tests de toute espèce : salade de tests, comme dit Spearman. Encore faut-il savoir ce que l'on veut tester. Pour dire qu'une tâche, un exercice est intellectuel, pour dire qu'un test est un test d'intelligence, encore faut-il savoir ce qu'est l'intelligence. Une moyenne n'est possible qu'entre des quantités comparables. Une salade de tests n'est qu'une salade.

La doctrine de l'Oligarchie n'est pas beaucoup plus plausible. C'est un rafraîchissement de la vieille doctrine des facultés qui reprend force en s'appuyant

sur le fait incontestable des différences individuelles. L'oligarchie retombe aisément à l'anarchie, car chaque faculté se brise à son tour et cette subdivision peut aller fort loin.

Mais encore conviendrait-il d'expliquer les corrélations. Encore convient-il d'expliquer en quelle manière l'Intelligence est Oligarchie, c'est-à-dire à la fois diversité et unité. A aucun moment elle ne peut être un système incohérent de fonctions mentales, ni reposer sur un tel système, elle qui est la Systématisation.

C'est justement parce qu'elle est cela, qu'elle ne peut pas davantage être Monarchie, unité pure, pure Identité. Elle est trop riche pour n'être que cela. Si sa nature est d'abord d'acquérir, puis de conserver, et enfin d'élaborer, il lui faut élaborer l'acquisition elle-même et la conservation : d'où l'unité profonde de son œuvre, sous la multiplicité apparente ; d'où la multiplicité essentielle, condition de son unité synthétique.

Faut-il alors donner raison à l'Éclectisme de Spearman ? Il a trop le défaut d'être un éclectisme. Il ne met pas assez en lumière le fait essentiel de la systématisation.

Spearman a eu le grand mérite de voir qu'il y a des facteurs spéciaux et un facteur général : les différents ordres sensoriels, les divers degrés d'acuité sensorielle, établissent suffisamment l'existence de ces facteurs spéciaux. Il y a peu de chances pour que ces facteurs spéciaux, pris en eux-mêmes, corrélatent entre eux. Au contraire là où le facteur général intervient, nous voyons apparaître la corrélation.

Il a eu d'autre part le mérite de bien exprimer par

ses trois principes « noégénétiques » la nature de l'Entendement : principe d'Appréhension synthétique, principe de constitution de l'expérience ; notre expérience a toujours une forme, une structure : principe de l'éduction des corrélatifs, principe de l'éduction des relations. Spearman, avec un bon sens parfait, proclame que l'expérience est synthétique et que la pensée établit des relations entre des choses données ou trouve des choses qui sont entre elles dans un rapport donné.

Il a eu encore le mérite de rappeler un certain nombre de conditions qui interviennent dans le fonctionnement de l'Intelligence, qui constituent, comme dirait Claparède, sa technique externe : Persévération ou Souplesse d'Adaptation ; Fatigue et Récupération, fermeté ou faiblesse du Vouloir.

Mais qu'est-ce alors que ce facteur général en quoi consiste essentiellement l'Intelligence ? Ce n'est pas, d'après lui, le simple pouvoir d'établir des relations, le simple fonctionnement des lois noégénétiques. L'intelligence, au sens concret du mot, exprime un certain degré d'Énergie mentale. C'est un principe quantitatif qui règle le niveau des relations et qui produit certains processus originaux. Mais la notion quantitative d'Énergie, comme on l'a fait observer, est à la fois vague et insuffisante. Ce que nous appelons l'Intelligence, c'est bien la capacité de régler le niveau des relations, donc de créer des formes relationnelles. L'intelligence est toujours l'art de fabriquer des systèmes d'abstraction, en présence d'une situation ou d'un univers, et de les insérer dans cette situation ou dans cet univers. Définition qui s'applique à l'intelligence pratique aussi bien qu'à l'intelligence

théorique, la première supposant déjà la construction, l'agencement de moyens techniques en présence d'une difficulté de la vie pratique.

Il faut ajouter à l'excellente doctrine de Spearman une vue plus ferme de l'intelligence et la notion plus exacte de son rôle de systématisation. L'intelligence intervient dans les fonctions spéciales d'acquisition ou de conservation. Elle s'épanouit en création.

*
* *

On peut dire avec Claparède qu'il y a une intelligence intégrale qui est l'intelligence proprement dite, puisqu'il y a un art de manier l'abstrait à propos du concret et vice-versa.

Cette intelligence est inégalement et diversement répartie : elle se présente chez les différents hommes à différents niveaux et sous différents aspects.

Il se peut du reste que le même homme possède simultanément différents aspects de cette intelligence : d'où l'Intelligence générale, moyenne des tests d'intelligence intégrale.

Enfin comme l'Intelligence implique et manie des fonctions préparatoires et conservatoires, on doit admettre l'existence d'une intelligence globale, moyenne du rendement de l'individu, lorsqu'on teste un certain nombre de fonctions connexes à l Intelligence proprement dite.

Par exemple, chez l'enfant, l'étude des retards dans l'acquisition du langage montre bien qu'il ne se constitue qu'à partir d'un certain don d'extériorisation, d'une certaine initiative, d'un degré suffisant d'attention, en un mot sous condition d'un psychisme

et d'un caractère normalement équilibrés. A côté de l'intégrité sensori-motrice, et d'un niveau mental suffisant, l'apprentissage du langage suppose le désir de vivre, de s'ouvrir pleinement à la vie sociale, l'audace et la confiance.

L'Intelligence est en effet soutenue par tout le caractère et toute la constitution. Heymans combinant avec l'Invention ou Imagination qui serait la fonction propre de l'Intelligence, la Fonction secondaire et l'Intérêt aboutit à une description incomplète sans doute, mais déjà brillante et variée de la typologie intellectuelle.

L'Intelligence est en effet supportée par l'ensemble des qualités mentales, morales et physiques du sujet, par tout ce que Claparède appelle la technique externe.

*
* *

La diversité des intelligences tient d'abord à la différence des niveaux intellectuels ;

Puis à la différence d'attitude mentale : spontanéité ou passivité, acceptation ou recherche : comprendre, inventer, critiquer ;

Puis à la différence d'orientation : tel se complaît dans le concret, tel autre dans l'abstrait ; tel dans le réel, tel autre dans la fiction ; tel dans le monde physique et tel dans le monde humain. Lippman distingue le monde des choses, le monde des individus, le monde des pensées. Piéron distingue l'intelligence logique, l'intelligence mécanique, l'intelligence sociale, l'intelligence artistique ;

Puis à la combinaison différente des différentes

fonctions mentales : intervention de la fonction secondaire et des mécanismes constitués (Heymans) ; technique externe (Claparède) ;

Puis à la différence d'étendue ; certains esprits admettant simultanément plusieurs formes d'intelligence ; dans chacun de ces ordres chaque esprit embrassant un champ plus ou moins vaste.

Par exemple l'inaptitude mathématique dont se targuent ou se plaignent tant de gens peut avoir bien des causes différentes qui souvent se combinent. Laissons de côté les initiations mal réussies, le « métalent » de certains professeurs, nous apercevons une certaine paresse d'esprit, de certains préjugés sociaux, une certaine opposition.

Les inactifs et les amorphes y échouent aisément, comme ailleurs : mais leur échec est ici plus sensible.

L'orientation exclusive de quelques-uns vers les intérêts concrets et sociaux, apanage dés « littéraires », avec désintéressement consécutif entrent en jeu comme :

la prédominance de certains dons : les visuels, les concrets, les pittoresques sont rarement des mathématiciens ;

la forme de la mémoire : le mathématicien a besoin d'une mémoire technique et symbolique. Il use d'automatismes progressifs et bien construits. Il a à sa disposition une mémoire rigoureuse et qui suit l'évolution des notions et leur achèvement. Donc mémoire avant tout logique et rationnelle, gouvernée par l'ordre et la progression : capacité de substituer aussitôt la définition au défini, d'appréhender sous le mot la réalité de la chose mathématique : capacité d'appréhender de longues séries ordonnées. Mémoire

avec attention prolongée dans une direction donnée et puissance de synthèse capable d'embrasser les étapes de la démonstration.

Mais sous cette mémoire et cette attention, c'est surtout l'intuition de l'ordre, des relations et des harmonies cachées qui intervient, et comme l'a bien dit Le Roy, l'imagination de l'opératoire, c'est-à-dire de la transformation à opérer la faculté de disloquer le donné, la figure, pour la recomposer autrement.

Toute opération se présente donc plus aisée à tel ou tel. La variété des œuvres de l'Intelligence offre aux intelligences un champ varié qui réclame ici tel fonctionnement, là tel autre.

D'où la légitimité de la Noologie qui n'en est qu'à ses débuts.

Il y a donc une technique générale et fondamentale et l'Intelligence a quelque chose de commun et d'essentiel à travers la variété de ses œuvres et la variété des esprits. C'est bien une capacité générale. Et là où elle n'agit pas par groupement et corrélation, elle agit par suppléance.

Mais la combinaison des aptitudes et la structure de la personnalité orientent les individus vers telle ou telle tâche, les prédéterminent, les préadaptent, de sorte que l'intelligence se disperse en faisceaux distincts.

CHAPITRE XV

L'ATTENTION

TOUT le développement mental se fait à partir d'une constitution primitive.

Ce jeu primordial de réflexes composés, d'instincts, comme on voudra l'appeler, émerge à différentes époques au cours de la vie, parfois assez tard comme en témoignent les fonctions sexuelles et la naissance des intérêts spirituels. Mais il se fait du dedans, par maturation interne, beaucoup plus que sous la poussée du milieu biologique et social.

En regard de cette structure interne, la stimulation et les excitations de l'univers, l'experience, l'apprentissage empirique, les essais et les erreurs ; et aussi l'apprentissage intelligent à tous ses degrés.

Ainsi se montent et s'organisent les habitudes. L'Imitation, interattraction et conformisme, élargit le champ d'action par les modèles étrangers qu'elle propose. Elle part du sujet à vrai dire et elle repose sur sa spontanéité et son originalité. On imite dans la mesure où l'on sait déjà, dans la mesure où l'on pressent ses possibilités, où on désire les réaliser. De cela témoigne l'imitation de l'enfant qui commence par s'imiter soi-même et qui en autrui se cherche

d'abord soi-même. De cela témoigne aussi l'enfance du génie qui s'en va quêter tant d'exemples et de modèles.

En ouvrant le sujet à l'influence d'autrui l'imitation permet ces deux moyens extrêmes de la formation, le dressage et l'éducation.

C'est ainsi que le sujet s'élève d'une activité spontanée, tâtonnante et qui se cherche, à l'activité intentionnelle, ordonnée et disciplinée, au travail, activité systématique, adaptée à la réalité objective et à la vie sociale. Le travail est producteur de réalité, parce qu'il est, dans sa texture, objectivité et intelligence.

Il est effort, valeur économique, réalisation à échéance par construction raisonnée des moyens. A la base et au sommet du travail on aperçoit la volonté qui brise et réorganise autour d'un centre nouveau le cours spontané, le rythme normal, le glissement naturel de nos mécanismes ; l'esprit, savoir et pouvoir, qui se construit en construisant.

Le travail appelle le jeu, phénomène complémentaire : déploiement de l'activité par plaisir de se déployer et recherche de ce plaisir.

⁂

Du champ de conscience, construit autour d'un point central d'aperception, l'attention fait émerger une zone de clarté. Faire attention c'est maintenir ou susciter dans la conscience une représentation ou une action pour les élever par un travail approprié à une clarté et à une précision supérieures. L'Attention est Arrêt et Adjonction.

Elle est d'abord un réflexe d'investigation; le réflexe du « Qu'est-ce que c'est ? » suivant l'expression de Pavlov ; une mise en garde, une alerte.

Elle a quelque chose de l'attente et de la prévision. L'activité perceptive se double, comme on l'a dit, d'une activité préperceptive ou prémotrice plus ou moins orientée vers tel ou tel appareil sensoriel ou moteur. L'attente, elle aussi, la plupart du temps, est orientée ; mais elle remarque surtout le temps qui fait barrage et qui s'écoule avec une superbe indifférence, ou même avec hostilité, devant notre désir impatient. L'attention expectante, c'est un état de vigilance et d'alerte dans une direction plus ou moins définie. L'Attention se complète par l'exploration et se déploie en activité ; en même temps que s'arrêtent les formes concurrentes d'activité ; en même temps que souvent elle immobilise et inhibe.

***

L'Attention est arrêt et adjonction. Elle commence par une interruption, une brisure du rythme de la conscience. Tout acte d'attention a, tout au moins à son début et à tous ses moments vifs, quelque chose du choc émotionnel, d'où les travaux expérimentaux ont beaucoup de peine à le dégager. Il est d'abord trouble et désadaptation ; et avant d'être réadaptation il est arrêt de l'activité à sa phase élémentaire, activation commencée et suspendue, action arrêtée et différée, puis progrès vers une réadaptation.

« L'intérêt est attention latente, et l'attention est intérêt en action » (Mac Dougall). « L'homme, comme l'animal, ne prête spontanément son attention qu'à ce

qui l'intéresse » (Ribot). La notion d'attention exprime d'abord l'éveil d'un intérêt et l'orientation corrélative de l'activité et des attitudes, orientation définie, unifiée, en ce sens que l'organisme tout entier se subordonne à la direction de l'intérêt actuel, c'est-à-dire à l'élan même de l'organisme en évolution, à son exigence et son besoin. L'intérêt est une impulsion ou une pulsion qui fonctionne comme moyen de réglage de l'action, comme moyen d'atteindre un idéal où l'individu trouve son expression. L'intérêt concilie cette exigence contradictoire d'éveiller l'énergie affective et d'en prévenir la dissipation diffuse ; de la diriger de manière qu'elle reste tributaire du but à atteindre, de manière que l'excitation suscitée par la fin, se déverse sur chacun des moyens.

Si l'Attention débute par l'intérêt, elle introduit dans l'action l'intelligence et c'est sa fonction propre. De l'obscur au clair, de l'indistinct au précis, de l'incoordonné au systématisé ; du non-savoir au savoir ; du non-savoir faire au savoir-faire. Aux formules de Ribot et de Rignano il faut ajouter celle de Renouvier : De la représentation obscure ou confuse qui heurte une tendance, « naît un effort pour le maintien et comme pour la suscitation de ce même phénomène imparfaitement présent, pour sa position plus nette et sa division en des rapports qui en supposent d'autres ».

L'Attention est prédominance, orientation élective d'activité avec libération notable d'énergie au service de l'activité prédominante ; d'où l'accroissement de l'activité perceptive, motrice ou mentale et ses effets bien connus, abaissement des seuils d'excitabilité, accélération et ajustement des réactions, inhibition

des phénomènes parasites, adaptation des organes sensoriels ou moteurs, adaptation mentale ; d'où l'unification générale du comportement, la prédominance plus ou moins stable, plus ou moins prolongée, plus ou moins complète d'une forme d'activité.

***

Si considérable que soit le rôle des phénomènes moteurs, il faut maintenir le caractère mental de l'attention. Les mouvements d'adaptation des organes sensoriels ou moteurs dans l'acte d'attention ne sont qu'une phase de l'attention et supposent une attitude mentale, un mécanisme d'ajustement. L'impression de tonicité accrue et de mise en jeu des dispositifs musculaires collabore au sentiment d'activité, sans l'expliquer à soi seul. Même dans le sentiment d'effort musculaire, l'essentiel c'est l'intention, et la perception du rapport entre le degré de contraction réalisée et le résultat que l'on veut atteindre, l'appréciation de l'ajustement moteur comme moyen vers la réalisation d'une fin.

L'adaptation motrice n'est qu'un instrument. Le simple jeu d'un clavier musculaire n'explique pas l'orientation mentale. « Ce n'est pas dans le muscle que se trouve la clef de l'orientation de la pensée » ; ni même du renforcement dans les processus d'attention sensorielle. La tonicité musculaire n'explique pas l'efficience mentale. L'effort musculaire n'est qu'une des composantes du sentiment d'activité. Le sentiment d'activité, même d'activité musculaire, suppose l'entrée en jeu d'éléments plus profonds.

*
* *

L'Attention, même sous sa forme sensorielle, est une intellection indirecte, instrumentale. Elle est l'interposition au-devant des données perçues de dispositifs physiologiques et mentaux, capables d'accroître leur valeur ; l'inhibition des phénomènes parasites et l'entrée en scène de mécanismes élaborateurs par lesquels l'ordre de présentation des valeurs est modifié.

Cette adjonction, ce développement est particulièrement visible dans certaines oscillations de l'Attention. Lorsqu'en présence d'excitations très faibles et proches du seuil, il se produit des pannes de conscience, des disparitions momentanées de la sensation, c'est que l'Attention aux prises avec des sensations indifférentes, uniformes, qui ne donnent rien à faire à l'esprit, et qu'il s'agit de percevoir strictement dans leur nudité, s'échappe et se déplace ou qu'elle s'hypnotise et s'endort. « Il existe des objets qui ne se prêtent à aucun développement ; ceux-là sortent de la conscience et maintenir l'esprit sur quoi que ce soit de relatif à eux exige un effort renouvelé si incessamment que la volonté la plus résolue cède bientôt »[1].

Les différences individuelles sont ici très nettes. Soumis à des stimulations diverses qui tendent à détourner l'intérêt, quelle est la force de résistance de chacun ? Quand on fait varier la tâche, quelle est la souplesse d'adaptation de chacun ?

Dans les tâches complexes, pour lesquelles une grande souplesse d'attention est nécessaire, quelle est

1. W. James, *Principes*, I, 420.

la puissance de continuité d'attention, la « direction » de chacun ? Dans l'attention divisée, dans le cas de tâches variées à exécuter simultanément (orientations concurrentes de l'activité générale), quelle est l'ampleur de l'attention, à quel procédé recourt-elle ? Diminution de valeur de l'une des deux tâches ; automatisation de l'une des deux tâches ; oscillation de l'une à l'autre ; construction d'une forme unique qui les unit toutes les deux, comme dans l'exécution musicale ?

***

L'Attention est dynamogénie et inhibition. Est-elle toutes deux simultanément, ou primitivement l'une ou l'autre ? La dynamogénie pourrait être due à une monopolisation de l'activité, à l'absence de concurrence ; l'inhibition pourrait être due à ce que la dynamogénie draine à son profit la totalité de l'énergie.

Mais il ne s'agit pas d'un simple accroissement d'énergie, d'une dynamogénie quelconque. Comme le dit très bien Freeman, dans sa discussion de Spearman : « Il ne semble pas qu'une plus grande quantité d'énergie nerveuse rende une personne plus capable d'accomplir les tâches intellectuelles supérieures — en tant que distinctes des tâches inférieures — ou de créer des adaptations nouvelles. »

Ce qui fait la supériorité, c'est moins la quantité d'énergie que la complexité de structure ; la possibilité d'organiser des ensembles ; un processus de réarrangement, d'organisation. L'Intelligence c'est l'entrée en jeu de structures préétablies et l'art d'en organiser de nouvelles.

Cette orientation élective complète la libération d'énergie. L'énergie libérée est au service de l'activité prédominante. Il s'agit donc de phénomènes de dynamogénie et d'inhibition systématiquement distribués et qui s'exercent à un niveau variable.

L'Attention est donc la forme supérieure de cette unification du comportement qui se rencontre à tous les degrés du système nerveux, sous la forme de renforcement et d'inhibition électivement distribués.

***

Telle apparaît l'attention, à tous ses degrés : attention primaire captive et fascinée, comme hypnotisée par l'objet ; attention secondaire, lutte, conflit, oscillations ; attention tertiaire, retour à l'unification du sujet et à sa domination par l'objet. L'Attention va de l'unité à l'unité et de la passivité à la passivité à travers l'activité et le conflit.

Dans ses formes supérieures elle oppose à des fins immédiates et présentes des fins lointaines et idéales. C'est cette entrée en ligne de fins lointaines qui permet le progrès humain.

L'Attention n'est donc pas une fonction particulière et irréductible.

Elle est d'abord intérêt ; le jeu des instincts et des tendances, la structure dynamique du sujet.

Elle est ensuite Intelligence et Savoir : le jeu des aptitudes et des méthodes, la structure mentale du sujet, l'Esprit.

Elle est plus encore, dans ses formes supérieures, où elle est dominée par ce qui n'est pas, par le lointain, par l'idéal, où elle s'exerce dans le sens de la plus grande

résistance, à partir de la force la plus faible. Elle est un acte de volonté toutes les fois que, répugnant à la facilité, notre personne s'engage résolument dans un acte, si humble qu'il soit, d'où dépend sa condition spirituelle et morale.

CHAPITRE XVI

L'EFFORT

Quand la volonté, quand l'attention sont proportionnées à leur tâche, quelle que soit cette tâche, elle s'accomplit sans effort. L'effort est un des aspects de toute opération imparfaitement organisée. Il résulte de la disproportion entre la fonction et l'obstacle. Il est bien, comme on l'a dit, le mode d'activité d'un être conscient qui cherche à surmonter une résistance. Et cette résistance est surtout intérieure. La fatigue et la douleur, par exemple, tendent de façon réflexe à arrêter l'action qui requiert alors un renouvellement continu d'activité.

Au cours du travail l'effort apparaît sous forme brève ou prolongée : une série d'actes étroitement enchaînés et séparés seulement par de courts intervalles, par exemple par la discontinuité inévitable mais surmontée des oscillations de l'attention et par la fatigue. L'effort apparaît en réaction contre le désintérêt et la fatigue, lorsque la verve initiale ou la vertu de l'entraînement viennent à faire défaut.

On pourrait donc dire avec Morgan que l'effort est la réponse à un stimulus d'échec[1].

1. Il y a une forme réflexe, infrapsychique d'effort. Si au cours d'un acte de soulèvement on fait brusquement varier la résistance,

Dewey a bien montré que l'essence de l'effort c'est la tension produite par l'opposition entre la fin poursuivie et les moyens qui permettent de l'atteindre. Il y a effort lorsqu'il y a difficulté à réaliser l'unité de la conscience : l'effort musculaire n'est qu'un cas particulier. L'effort n'est donc pas conflit entre l'activité et la résistance extérieure, mais bien conflit au-dedans de l'activité. Le sentiment d'effort dans l'attention, au lieu de coïncider avec l'activité de l'attention, est une preuve que l'attention n'est pas complète. L'effort est un point critique du progrès de l'action, une reconstruction, un réajustement. Si l'on s'étonne de l'entendre ramener à la perception de changements respiratoires, de tension musculaire, etc. ce n'est pas que de tels éléments lui sont étrangers ; c'est qu'ils ne suffisent pas et que l'essentiel c'est leur intégration dans l'action en cours.

Cette scission, ce conflit apparaissent très nettement dans les observations les plus simples. Si nous cherchons de loin à déchiffrer une affiche, le sentiment d'effort débute par la disjonction des sensations motrices et des sensations visuelles, par le sentiment de leur discordance et de leur écart. Les sensations motrices ordinairement fondues avec les qualités qu'elles introduisent, ici apparaissent isolées et avec la couleur de l'incomplétude. La fatigue rend plus sensible cette disjonction ; le contraste entre la fin poursuivie et les sensations motrices elles-mêmes la renforce. La fin poursuivie se présente en images successives qui semblent défier nos essais maladroits.

il y a un accroissement de la force de contraction dont le temps de latence, *très court, est régi par une réaction médullaire.*

L'essence de l'effort musculaire, ce n'est pas la contraction musculaire intense, ni la succession de contractions selon un certain ordre, c'est la délimitation des territoires neuromusculaires où l'énergie se déploie et l'adaptation de l'énergie à la résistance. C'est l'intention, le réglage de l'énergie et son maintien à un certain niveau, la régulation d'ensemble, l'ajustement moteur en vue de la fin, c'est-à-dire la conscience du rapport entre chacune des étapes de l'action et le résultat visé.

De sorte qu'il est vain de se demander, comme fait Bourdon, si l'effort intellectuel ne se ramènerait pas tout simplement à l'effort physique qui l'accompagne, et à des métaphores que le langage a créées.

De sorte que la théorie de Bergson, qui analyse merveilleusement une partie du mécanisme de l'effort, la rupture des habitudes antérieures et l'insertion d'un schéma, d'un plan d'action dans le jeu spontané du corps ou de l'esprit, laisse sans doute de côté certains éléments essentiels : l'orientation de l'action vers son achèvement, le maintien et la production réglée d'une certaine quantité et d'une certain ordre d'énergie selon la résistance à surmonter. La concentration de l'énergie sur un point donné par unification dans l'espace et synthèse dans le temps, tâche rendue difficile par la résistance et l'oscillation inévitables, voila l'essence de l'effort, qui n'est ni la simple conscience de mouvements effectués comme le veulent les théories périphériques, ni la simple conscience de l'innervation, de l'écoulement de la force et du déclenchement de l'énergie comme le veulent les théories centrales. Il consiste bien plutôt dans la composition de l'action, le réglage de l'énergie à dépenser,

et de ses points d'application, la méthode d'emploi, le progrès de la construction.

L'état de fatigue, comme l'a dit Binet, est extrêmement compliqué et le moment où il se produit est bien difficile à fixer ; car il dépend, pour une part, des décisions de l'individu. Qui se fatigue fait un choix et légifère sur une situation : d'une part un obstacle, des sensations pénibles, de la difficulté, de la douleur ; d'autre part des motifs qui poussent à braver ces sensations pénibles, un appareil de renforcement, l'effort. Il en est de même s'il s'agit du désintérêt, de l'ennui. Si la conscience écoute la fatigue, l'effort cesse ; si l'attention s'en détourne et s'oriente au contraire vers le développement de l'énergie, l'effort continue. Bill Scott a fait d'intéressantes recherches sur l'effort dont sont capables des athlètes qui se déclarent épuisés. Il réussissait souvent à obtenir de nouveaux efforts si le milieu contribuait à stimuler l'athlète et bien des fois le rendement d'un homme en apparence épuisé atteignait jusqu'à 50 % du résultat habituel. Même dans la fatigue extrême, la dissipation des réserves n'est jamais complète.

A l'ergographe il est difficile de s'arrêter. On sent qu'on en a assez, qu'on voudrait en finir, mais on sent aussi que s'il le faut, on fera encore une traction de plus et même une traction plus forte que la précédente.

En revanche il y a souvent baisse de l'effort quand le rendement tend à diminuer, ce qui accélère encore cette diminution. La baisse de l'effort est alors commandée par les premières impressions de fatigue. Peut-être y a-t-il là un réflexe d'inhibition, qui protège contre l'épuisement ; peut-être y a-t-il deux formes

de fatigue, comme deux formes de sommeil : le sommeil par anticipation et le sommeil d'épuisement. La fatigue prévient une dépense excessive. L'organisme se défend par l'inertie croissante, les centres nerveux étant protégés par une certaine hiérarchie des tissus vis-à-vis de la fatigue.

Chacun fait du reste son effort à sa manière et use davantage tantôt de l'augmentation de la force, tantôt de l'augmentation de la vitesse, ou du ralentissement ou de l'arrêt. Chacun sait plus ou moins par expérience qu'un certain rythme de travail lui est favorable, et, quand il fait effort, cherche à imposer ce rythme à son action. Les uns savent qu'ils ont besoin d'accélérer pour aboutir ; d'autres de ralentir. A certaine vitesse de travail la fatigue se répare au sein du travail même par une alternance heureuse de périodes d'accélération et de ralentissement, par la variation rythmique et la répartition des pauses. L'organisation du travail diminue les effets de la fatigue.

Chacun se repose à sa manière. Ici encore il y a des adroits et des maladroits, des gens qui s'arrêtent trop tôt ou trop tard.

CHAPITRE XVIII

LA VOLONTÉ

Appelons passions les intérêts qui nous font agir, c'est-à-dire les instincts, les tendances, les besoins, les goûts comme on voudra les classer. Il n'y a point de doute que la plus grande partie de notre vie ne soit soumise à nos passions et que nous n'agissions presque toujours dans cet état de vertige mental que Renouvier a magistralement décrit.

Plus profond encore est ce vertige, quand il s'agit de la passion au sens strict, de cette excitation systématisée et chronique, qui implique, comme dirait Heymans, une secondarité profonde ; « un cœur profond et une chair à longs souvenirs ». La passion amène au jour des intérêts nouveaux et singuliers, elle colore le monde de son spectacle magique. Ainsi elle pousse à l'extrême les traits de tout comportement affectif : le goût de régner et la fureur de s'abolir ; l'affirmation de soi et l'absorption dans un objet ; le plein déploiement, le plein abandon : esclavage, vertige, infini mélancolique.

L'Ame des passions c'est le parti-pris, la tendance fanatique, l'amour intempérant qui laisse tout l'univers de côté pour ne voir que l'objet aimé.

L'esprit des passions, c'est la déviation du jugement sous des preuves brillantes : la justification de Malebranche, la cristallisation de Stendhal.

Le corps des passions, c'est le délire des sens, l'émoi, le trouble, les agitations de toute espèce.

***

Le vertige des passions c'est la puissance motrice des représentations et des tendances. Est-il besoin de dire que ces deux termes ne suffisent pas à définir la volonté ?

Bien des psychologues pourtant la réduisent à la représentation du but, liée à un sentiment de tension ou d'activité. Bain disait par exemple : Toute volition motrice suppose une représentation préalable du mouvement et la représentation préalable d'un état de plaisir ou de peine, sans lequel la volonté ne peut être stimulée.

Pour qu'on la dise volontaire, il ne suffit pas qu'une action soit précédée ou accompagnée de représentations même séduisantes : cela c'est la passion. Il faut encore qu'il y ait acceptation, décret. Toute fin est attirante. Toute tendance est motrice. Mais entre ces deux vertiges il y a l'adhésion, le refus, le choix.

C'est pourquoi Claparède n'a pas tort de dire que la volonté est distincte de l'activité intentionnelle, c'est-à-dire de l'activité entretenue par une tendance affective unique que nulle autre n'entrave.

Ce qui caractérise la volonté d'après lui, c'est le conflit entre les fins. Tout acte de volonté est un drame qui consiste dans le sacrifice d'un désir à un autre désir ; et il n'y a volonté que si la tendance

supérieure triomphe de l'autre. « La Volonté est le processus qui a pour fonction de réajuster l'action, suspendue momentanément par le conflit de deux groupes de tendances, en donnant la suprématie aux tendances supérieures. » La Volonté résout un problème de fins, comme l'Intelligence un problème de moyens.

Certes on pourrait répondre qu'il y a parfois volonté sans conflit de tendances à proprement parler ; mais il est probable que toute volonté suppose une imperfection du désir, c'est-à-dire un état d'ébauche vague qui contient en général des éléments discordants. Et dans l'activité intentionnelle elle-même n'y a-t-il pas le germe d'une division ?

Il faut marquer aussi très fortement que tout conflit de tendances ne s'achève en volonté que par une synthèse d'un ordre nouveau. L'essentiel de la volonté c'est toujours l'adhésion, l'acquiescement, le choix. La décision est la synthèse de notre raison, de notre personne et de nos moyens d'action : le moment où nous nous concentrons nous-mêmes pour nous projeter en action.

***

En un autre sens encore notre conduite est toute réglée et nous n'avons qu'exceptionnellement à vouloir. De vastes automatismes que déclenche à un moment ou à un autre une faible impulsion : tel est le train ordinaire de la vie humaine. Habitudes montées pour une bonne part selon la société. Comme l'a dit Renouvier, l'homme agit de façon à peu près continue dans un vertige social, par conformisme.

Le cours normal de la vie ne consiste guère qu'en réflexes, accompagnés du sentiment obscur que nous pouvons les suspendre. L'acte suit la stimulation sans que la personne intervienne. Et nous avons tout profit à être des automates conscients.

Vers ces habitudes nous sommes portés par un élan originel mais aussi nous les voulons. Le dressage et l'éducation font économie de volonté à l'enfant ; mais il a désiré, il a accepté et il consent. La coutume et l'habitude font économie de volonté à l'adulte : mais il consent.

De l'écart entre la faiblesse de l'impulsion initiale et l'ampleur de l'action déclenchée, Dumas a tiré une théorie de la volonté.

La volonté motrice suppose — tout le monde en convient — l'existence de mécanismes moteurs capables de fonctionner avec une certaine indépendance. Nous voulons nos actions selon leur résultat final et non selon leur mécanisme neuro-musculaire dont nous n'avons même pas conscience.

Il suffit donc, pour qu'il y ait acte volontaire, que la représentation d'un acte à accomplir, associée par l'expérience à un mécanisme neuro-musculaire déterminé, se présente à notre esprit à condition qu'une tendance motrice fasse passer la représentation à l'acte en actionnant le mécanisme.

La représentation peut être schématique et la tendance faible. Mais elles déclenchent un large automatisme. Faiblesse de la tendance, amplitude du résultat, telle est la volonté : disproportion apparente de la cause et de l'effet. Un vide que nous comblons par une illusion.

L'illusion de la volonté, comme puissance de com-

mencement, est née du sentiment de cette disproportion. Nous avons attribué à un pouvoir spirituel « Je veux » les mouvements dont les causes provocatrices, nos représentations et nos tendances, nous apparaissent comme insuffisantes pour les produire.

Par une sorte de paradoxe le sentiment de la volonté ne se produit que dans les cas où la disproportion entre l'insignifiance apparente des motifs et circonstances qui ont déclenché l'acte et l'importance des mécanismes et conséquences qu'il implique invite le sujet à se substituer lui-même comme cause à celles dont l'existence n'apparaît pas.

L'excellente analyse de Dumas ne porte que sur l'extérieur de l'acte volontaire, sur le déclenchement des automatismes en présence d'une stimulation familière. Tout le drame de la volonté reste à décrire.

⁂

On ne peut réduire la volonté ni à la passion ni à l'habitude. Pas davantage elle n'est intelligence ou raison. Il ne suffirait pas de dire avec Lapie, que la volonté est l'ensemble des phénomènes qui paraissent déterminés par des jugements, que le moi se croit l'auteur d'une action quand il l'a prédéterminée par des jugements : jugements sur les fins, jugements sur les moyens. Car vouloir c'est moins juger que décider de se conformer à un jugement, construire sa vie selon un plan mental, c'est-à-dire selon un système de jugements. A moins qu'on ne dise que juger c'est vouloir, que nous adhérons par choix à une vérité, seulement plausible en dehors de notre choix, et dont nous faisons vraiment la vérité : décidant d'arrêter

l'enquête et d'adopter des principes, que nous faisons principes par ce décret et cette adoption.

Pas davantage il n'y a lieu de l'entendre comme une fonction particulière, une faculté. On sait l'insuffisance de toutes les théories du « Fiat » lesquelles se bornent au fond à ériger en explication le fait même de la volonté. Il n'y a pas de vouloir qui ne soit le vouloir concret des tendances et des sentiments, la puissance d'affirmation des idées. Il n'y a pas de vouloir-vouloir. C'est dans le cadre de la personnalité que se pose le problème de la volonté.

***

Quand la situation est trop complexe pour que suffisent l'instinct ou l'habitude, un pouvoir naît en nous que la vie contrarie et met en échec et qui tend à son tour à contrarier la vie et à la mettre en échec. La volonté apparaît dans une atmosphère de crise, biologique, psychologique ou sociale, lorsque se posent à la conscience des problèmes de finalité. Elle apparaît aussi en présence d'une contradicton intime, d'une incompatibilité de tendances ; lorsque des voix discordantes se font entendre et qu'il faut préférer. Cela est particulièrement visible dans la volonté morale, où une loi, un idéal s'opposent à une nature. La volonté apparaît donc à un certain degré de complication de l'action : un monde des valeurs se substitue au champ de forces, qui attire et repousse. L'univers des symboles est l'œuvre et la condition de la liberté. Le sujet projette devant soi un certain plan de conduite, une certaine ligne de manœuvre. Il choisit et il obéit à son choix. Il construit de toutes

pièces une forme nouvelle ; ou bien il déclenche et arrête ; il dirige et contrôle.

La volonté n'est pas une fonction particulière, une faculté. C'est un processus de fonctionnement synthétique où apparaissent confondus trois éléments essentiels : 1° Les tendances ; 2° l'activité judicatoire ; 3° L'essence de la personnalité, la puissance de se construire soi-même et de se dépasser.

Aussi Dewey a-t-il raison de dire que la volonté c'est le nom qu'on donne à une certaine attitude, à une manière d'être de l'individu tout entier, à son pouvoir d'initiative, à sa capacité d'ajuster intelligemment et constamment les moyens à leurs fins.

Encore faut-il s'entendre sur ce caractère de « Totalité ». Dirons-nous avec Bergson qu'un acte est d'autant plus volontaire que la série dynamique à laquelle il se rattache tend davantage à s'identifier avec le Moi fondamental, l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées, de nos aspirations les plus intimes ? Bref, que nous voulons quand nos actes émanent de notre personnalité tout entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste ?

Dirons-nous avec Guillaume que la volonté est une réaction du tout, une coalition de tendances unies contre une tendance particulière, l'intervention de la personnalité totale dans la motivation de chaque acte particulier ? Intégration qui du reste présente bien des degrés, puisqu'il y a des dispersés, des inconstants, des incohérents, des instables ; puisqu'il y a des volontés passionnées — l'unité se faisant autour de la passion et au détriment du reste de la person-

nalité ; puisqu'il y a des volontés équilibrées — l'unité s'établissant non par simplification de la personnalité, mais par son adaptation *harmonieuse* à elle-même. La volonté étant ainsi, au fond, l'expression de la tendance à l'unité.

L'Idée de Totalité déborde l'idée de volonté. Elle s'applique aussi bien à la Vie organique. Driesch disait que la logique du vivant ne peut se passer du concept de Totalité. La vie s'achève en totalité.

L'idée de Totalité ne méconnaît-elle pas un caractère essentiel de la Volonté, qui est division, combat, sacrifice ? Dans un acte volontaire on sacrifie toujours une partie de soi-même. On décide et on choisit en présence d'un idéal de Soi, qui affirme et qui nie. La volonté est bien la construction de la personne, selon un plan qu'elle a formé et qu'elle accepte mais qu'elle s'est d'abord opposé. Voici un à un les aspects et les éléments constitutifs de la volonté :

Constance et Énergie dans la direction d'un comportement.

Accroissement, mobilisation, création d'énergie.

Substitution d'Activité concentrée à Activité diffuse : Activité systématique, ordonnée, disciplinée.

Régulation, réglage : diriger, contrôler, mettre en train, arrêter. Donc s'opposer au libre jeu d'un mécanisme, d'une nature ; faire violence aux habitudes de rythme, de quantité, de qualité de l'activité naturelle. Opposer à un jeu de *fonctions* une *forme* nouvelle et la lui imposer. Insuffisance de l'automatisme ; introduction d'un plan nouveau ; adaptation à une situation complexe par création d'une solution nouvelle.

Fonction d'ordre, de discipline, d'harmonie. La volonté faible est celle qui ne peut pas coordonner et

au besoin réduire les impulsions naissantes. Ordre éclectique ou despotique : reconnaissance des droits de tous ou sacrifice de quelques-uns.

Conflit de tendances : scission de l'activité, préférence, choix. Dérivation d'activité dans le sens de la plus grande résistance. Donner à des fins idéales et lointaines la puissance d'attraction que possèdent les fins immédiates ; plus profondément encore créer des valeurs.

Construire la personne par assimilation de la personne avec un idéal accepté ; la personnalité idéale dans son effort sur la personnalité constituée. Auto-réalisation d'une idée avec laquelle le Moi s'est identifié (Bradley).

***

Donc si la volonté c'est bien le Moi, le Moi dont il s'agit c'est le Moi qui s'est choisi, qui s'est posé comme tel : non pas le Moi donné, le Moi empirique, mais le Moi Idéal opposé à celui de l'expérience. non pas le Moi déjà stabilisé, mais le Moi créateur et d'abord créateur de soi.

Sans doute une telle création est rare. Notre vouloir devient aisément semblable à l'automatisme de la vie courante. La plupart de nos choix sont prédéterminés par la nature stabilisée du moi, par le caractère, par l'habitude de Soi. En ce cas nos réactions expriment bien notre caractère, mais elles ont perdu leur souplesse. Elles n'évoluent plus. La création et l'originalité ont disparu. Restent l'habitude de Soi et les habitudes de notre volonté. La plupart du temps, nous nous prenons pour ce que le monde, la vie et nous-mêmes avons fait de nous.

Mais il y a un autre être au delà de cette habitude de Soi, de ce Moi stabilisé : comme en témoigne la recherche de Soi, l'activité du Moi. Le Moi est une réalité donnée, mais non achevée et qui ne cesse pas de se chercher elle-même. La personnalité n'est jamais faite ; elle est simplement orientée. La Puissance déborde l'Acte.

La Conscience de Soi enveloppe autant de négation que d'affirmation. Je suis mon corps et je ne suis pas mon corps. Je suis mes sentiments, mes souvenirs et je suis autre chose. Je ne suis jamais une planche toute gravée dont mes actes seraient des tirages successifs. Une puissance de réalisation et de dépassement de Moi est au fond de Moi, est Moi-même. Je ne suis jamais qu'une activité captive dans ses propres limites et qui les dépasse. Et cela dans un univers d'activités semblables. Comme l'Intelligence ouvre à l'homme le monde des symboles, la Morale lui ouvre les immenses horizons des relations supérieures, de la justice et de la charité.

Ainsi la volonté est la puissance d'affirmation et de construction qui s'exprime dans notre caractère et qui fait notre personnalité ; le caractère intelligible de Kant, si l'on veut, au delà du caractère empirique : à condition de supposer que le temps existe et que le caractère intelligible n'est pas fixé à tout jamais dans sa figuration empirique.

Il y a donc au fond de la volonté la liberté de l'invention, de l'activité créatrice, la puissance de l'Esprit. Elle ne subit pas, elle fait. Elle n'est pas, elle fait. Faire et en faisant se faire. Poser, se poser, s'opposer.

Mais elle s'aide à tout coup de ses réalisations anté-

rieures. Elle est volonté suivant la nature qu'elle s'est donnée. Affirmation de caractère, autant que position du caractère ; habitude de Soi autant que position de Soi. Au terme de sa décroissance, elle n'est plus que l'habitude de la volonté.

Entre la liberté créatrice et la nature à laquelle elle s'oppose, s'étend le règne de la volonté. Elle accepte ou refuse les appels qui la sollicitent. Elle accueille ou refuse les mouvements de la nature ou ceux de la grâce. Les puissances qui l'ébranlent viennent toujours de plus loin. En ce sens on a pu dire qu'elle ne crée rien et que son opération n'est que consentement ou refus. Mais ce consentement ou ce refus ne sont possibles que par le don ou le refus de soi-même. Ce consentement est un choix et un choix de soi-même. Vouloir c'est se faire soi-même.

La notion de volonté retient donc et porte à leur achèvement les trois grandes catégories de la philosophie organique : l'idée de dynamogénie, d'énergie créatrice ; l'idée d'inhibition : en même temps qu'elle affirme, elle affirme contre quelque chose, qu'elle tient en échec ; l'idée d'interprétation, de coordination : choix, préférence, subordination ou sacrifice, changement de direction, d'orientation.

***

Le sentiment de la liberté, de l'indéterminisme, c'est précisément la constatation de ce considérable dépassement de l'acte par la puissance. La liberté c'est l'indépendance de l'homme à l'égard de ce qui n'est pas véritablement lui-même, à l'égard de tout l'extérieur et le superficiel (instinct, passion, pensée

abstraite) ; comme aussi peut-être à l'égard de ce qui est lui-même. L'indéterminisme est le seul moyen d'éliminer de l'action tout ce qui est extérieur à l'agent. Ma nature a beau être mienne ; en fin de compte je m'en distingue. Je pose un être qui est moi au delà de moi-même et c'est dans la mesure où je le pose que je me sens libre ; c'est-à-dire dans la mesure où je le pose agissant sur moi-même.

Le sentiment de la liberté cesse quand la volonté n'est que l'expression du caractère, la suite en quelque sorte implacable et obligée d'une nature ; pour reparaître dès que nous voulons notre caractère au lieu de le subir.

On comprend l'oscillation si fréquente entre indéterminisme et nécessité ; le caractère ambigu, l'ambivalence du sentiment de liberté qui tourne si aisément en son contraire ; comme le prouverait, dans les biographies religieuses, l'histoire du sentiment de prédestination. Car on peut se demander toujours si notre Moi le plus neuf, le plus original, le plus créateur ne serait pas l'expression d'un Moi éternel, plutôt que la venue au jour d'un être nouveau. On ne se sauve du doute que dans la mesure où on l'accepte et le décrète ; et ainsi on le fait au lieu de le subir.

***

Il faut donc distinguer deux grands aspects de la Volonté : *la volonté quotidienne*, l'habitude de Soi, les habitudes de la volonté, lesquelles interviennent encore dans les actes les plus nouveaux et les plus décisifs ; la volonté extraordinaire, puissance formatrice et réformatrice, création de soi par soi,

laquelle peut apparaître dans les actes les plus humbles et les plus habituels, dans les enveloppes matérielles les plus lourdes.

Mais sous l'un comme sous l'autre, l'essentiel est le choix. La volonté n'est ni la liberté créatrice, ni la nature. Elle est l'activité qui se soumet à elles ou qui leur résiste. Non point l'activité qui fait et la liberté qui produit ; mais l'activité qui juge qu'il faut faire et la liberté qui choisit dans l'exubérance des productions de la liberté.

***

La volonté achève la fonction fondamentale de la conscience, qui est de sauvegarder l'organisme en le dirigeant, en constituant des fins et des valeurs, en leur assurant satisfaction.

Je reprendrais volontiers à mon compte la formule de C. S. Myers. « L'activité volontaire n'est pas autre chose que la quintessence de l'activité directrice qui apparaît déjà aux niveaux inférieurs de la vie. Et les activités conscientes supérieures constituent une forme suprême d'organisation des activités vitales directrices. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Chapitre I. — Conscience. Activité. Personne	1-17
Chapitre II. — Subconscience. Conscience diminuée	17-24
Chapitre III. — Conscience virtuelle	24-37
Chapitre IV. — Conscience dissociée. L'Inconscient et la conscience	24-51
Chapitre V. — Instinct et tendances	51-63
Chapitre VI. — Le sentiment	63-75
Chapitre VII. — Plaisir et douleur	75-89
Chapitre VIII. — L'habitude	89-107
Chapitre IX. — La mémoire	107-123
Chapitre X. — Spécificité de l'intelligence	123-129
Chapitre XI. — L'Univers des symboles	129-135
Chapitre XII. — Les concepts et le nombre. Les instruments de la pensée sont des moments de la pensée	135-165
Chapitre XIII. — La Nature de l'Intelligence	145-151
Chapitre XIV. — L'Intelligence et les Intelligences	151-159
Chapitre XV. — L'Attention	159-169
Chapitre XVI. — L'Effort	169-175
Chapitre XVII. — La Volonté	175-187

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS